



Luigi Capuana

# **LE MARQUIS DE ROCCAVERDINA**

Traduit de l'italien par H. Doüesnel

1901

---

## Table des matières

---

I .....	4
II .....	13
III .....	22
IV .....	31
V .....	37
VI .....	44
VII .....	50
VIII .....	57
IX .....	65
X .....	80
XI .....	86
XII .....	92
XIII .....	100
XIV .....	109
XV .....	117
XVI .....	124
XVII .....	132
XVIII .....	140
XIX .....	148
XX .....	155

XXI.....	161
XXII.....	169
XXIII .....	179
XXIV .....	187
XXV.....	195
XXVI .....	203
XXVII.....	211
XXVIII.....	219
XXIX .....	223
XXX.....	230
XXXI .....	241
XXXII .....	252
XXXIII.....	261
XXXIV.....	270
À propos de cette édition électronique.....	276

## I

— Voilà l'avocat, annonça Maman Grazia en se montrant dans l'embrasure de la porte.

Le marquis n'eut pas un mouvement, ne dit pas un mot ; alors la vieille nourrice, ayant fait quelques pas dans la chambre, s'écria :

— Marquis, mon fils, es-tu content ? Nous aurons de la pluie, enfin !

En effet, de tels sillons de foudre déchiraient les noirs nuages qu'il était à croire qu'avant peu la pluie tomberait à torrents et, déjà, de larges gouttes, pénétrant par la porte vitrée ouverte sur la terrasse, éclaboussaient le plancher.

Le marquis de Roccaverdina, debout sur le seuil de cette porte-fenêtre, les mains derrière le dos, paraissait absorbé dans la contemplation des éclairs qui se succédaient sans relâche, embrasant tout le ciel, suivis du sinistre et continu grondement du tonnerre.

— L'avocat est là, répéta la vieille femme en s'approchant.

Il se ressaisit, regarda la servante et parut seulement alors percevoir le son de sa voix et le sens de ses paroles.

— Fais-le entrer, dit-il.

Resté debout, les sourcils froncés, se mordant les lèvres, enfonçant ses doigts dans ses épais cheveux noirs, le marquis s'était tourné vers la porte, attendant. Depuis qu'il s'était adonné aux expériences spirites, l'avocat lui inspirait

une sorte de frayer, bien qu'hésitant encore, ne sachant s'il s'agissait d'opérations diaboliques ou d'imaginations bizarres et d'hallucinations.

L'intelligence de l'avocat s'étant, pourtant, jusqu'alors maintenue très nette, le marquis continuait à lui confier toute ses affaires et tous ses procès.

D'ailleurs, où trouver un maître plus honnête et plus capable que don Aquilante Guzzardi ? Il fallait le prendre tel qu'il était, avec ses extravagances qui provenaient après tout de trop de savoir. Latiniste, helléniste, philosophe, théologien, jurisconsulte, il était tout cela, et tenu, à juste titre, en très grande estime à Rabbato même aussi bien que dans les villes voisines.

Quand la haute et osseuse figure de don Aquilante apparut sur le seuil de la porte, comme découpée sur le fond de l'autre chambre qu'éclairait la lumière portée par Maman Grazia, le marquis sentit un petit frisson glacé lui courir sur tout le corps.

Vu de cette manière, l'avocat lui sembla plus grand, plus maigre, plus étrange que jamais, avec sa face pâle et glabre, son long cou enveloppé d'un foulard de soie noire noué devant, les deux pointes pendantes, son habit noir descendant plus bas que le genou, des pantalons noirs comme collés sur ses jambes grêles et hautes, des bras également longs et secs qui faisaient le geste d'une obséquieuse salutation :

— Bonsoir, marquis !

Sa voix elle-même qui semblait sortir de la profonde cavité de sa poitrine parut plus creuse que d'ordinaire au marquis ; il répondit par un signe de tête et un geste de la main, invitant l'avocat à s'asseoir.

— Eh bien ! cet orage paraît déjà se calmer, dit celui-ci. Aussi n'ai-je pas voulu remettre à demain pour vous dire ma bonne nouvelle. Enfin, nous y sommes !

Le marquis, assis de l'autre côté de la table, ouvrit les yeux tout grands, interrogeant du regard.

— Neli Casaccio sera arrêté cette nuit.

— Ah !... fit l'autre, et sa voix s'éteignit dans sa gorge.

— La déposition de sa femme, continua don Aquilante, a achevé de convaincre le juge d'instruction de la culpabilité de Neli. Le mandat d'arrêt a été signé il y a quatre heures et remis au brigadier de gendarmerie. Vous voyez, marquis, si je me trompais dans mes inductions !

— Qu'a dit cette femme ?

— Elle a confirmé les témoignages de Rosa Stanga, de Paolo Giorgi, de Michel Stizza. Neli s'était écrié plusieurs fois : « Si Rocco Criscione ne cesse pas son jeu, il verra comme je le ferai flamber ! » Et quand il fut convaincu que Rocco ne cessait pas de détourner sa femme... Tout s'expliqua, tout est clair maintenant, et nous pouvons reconstruire la scène. Il l'a attendu sur la route de Margitello, là où elle fait coude, caché derrière les figuiers d'Inde. Il avait passé à Margitello le matin feignant de chasser par là, et ils s'étaient rencontrés : « Salut, compère Neli ! – Salut, compère Rocco ! » Le bouvier les a entendus se dire : « Si vous retournez chez vous ce soir, je pourrai repasser par ici ; nous ferons le chemin ensemble. – Ne vous dérangez pas, compère ; je reviendrai tard. » Le garçon de Santi Dimaura entendit aussi les paroles et en a témoigné comme l'autre ; il intervint dans le dialogue, disant : « Votre mule connaît le chemin mieux que vous et n'a pas peur des borbiers de Margitello. – J'irais même dans l'enfer, avec ma mule ! ré-

pondit Rocco. – On dit que la route est encore plus mauvaise que d'ordinaire, répliqua Neli Casaccio ; mais, avec la grâce de Dieu, il nous faut bien aller en paradis ! » Et, ayant sifflé son chien il s'éloigna. Il a déposé lui-même que le garçon de Santi Dimaura a dit la vérité ; mais celui-ci n'a pas su dire si l'intonation des paroles a été simple, naturelle, ou empreinte d'ironie. L'ironie devait certainement y être. Rocco parlait du chemin de l'enfer en plaisantant, et Neli parlait du... paradis, pour ne pas dire ouvertement : « Je t'y enverrai, dans l'enfer, moi, cette nuit ! »

— Personne cependant n'a vu Neli Casaccio.

— Je comprends, marquis ; vous voudriez la certitude absolue. En ce cas, il n'y aurait pas eu besoin du juge d'instruction, ni de tant de témoins pour recueillir un indice par ici, un autre par là, et les rassembler, les confronter, les développer. Neli Casaccio est fourbe ; mais il est vantard, il a la langue longue. Chasseur de métier, ne l'oublions pas, – Je le ferai flamber ! – Quand la menace est suivie du fait, que peut-on demander de plus ?

Tout en parlant, don Aquilante faisait force gestes démonstratifs, en homme qui veut rendre ses raisons encore plus évidentes. Ayant prononcé les derniers mots de sa voix de basse profonde, il s'arrêta, regardant le marquis ; celui-ci, très pâle, fixait sur lui des yeux égarés et humectait de sa langue ses lèvres sèches.

— La pauvre veuve de Rocco est venue chez moi l'autre jour, reprit don Aquilante, voyant que le marquis restait silencieux. Elle ressemblait à la Vierge des Douleurs : – « Je n'aurai point de paix jusqu'à ce que les assassins de mon mari soient aux galères ! »

— Pourquoi dit-elle *les* assassins ? demanda le marquis.

— Elle croit qu'il y en a plus d'un.

Don Aquilante ferma les yeux à demi, secoua la tête et fit une longue pause.

De temps en temps quelques grosses gouttes d'eau venaient battre sur les vitres comme des grêlons, et les coups de tonnerre retentissaient toujours, se répercutant au loin, au milieu des cris de joie poussés tout près par les pauvres gens habitant les ruelles et sentiers qui serpentaient autour de la vaste demeure des Roccaverdina. Ils déliraient en voyant tomber la pluie sur la terre brûlée et fendue. La maison du marquis était comme accrochée au flanc de la colline de Rabbato qui portait à son faite les tours du vieux château, renversées par le tremblement de terre de 1693 ; du côté du chemin qui conduisait là-haut, elle avait son entrée au rez-de-chaussée, tandis que du côté opposé la façade en pierre taillée s'élevait de trois étages altiers au-dessus des pauvres maisonnettes en torchis dont elle était entourée.

Pendant la longue pause de l'avocat, le marquis avait observé son attitude avec une croissante inquiétude. Avec ses paupières demi-closes et ses hochements de tête, don Aquilante semblait se parler à lui-même à voix basse, car il remuait les lèvres bien qu'il n'en fit sortir aucun son.

— Quant à moi, dit-il soudain comme se réveillant de la concentration d'esprit qui l'avait rendu muet, je suis en train de faire une enquête plus concluante que celle de l'instruction judiciaire ; mais peut-être est-ce encore trop tôt.

— Ne parlons pas de ces bêtises... Excusez-moi, maître, si je m'exprime ainsi, interrompit le marquis.

— Vous avez tort ! répliqua don Aquilante, le visage éclairé d'un orgueilleux sourire de pitié.

Puis, les coudes appuyés sur la table et son menton sur ses doigts entrelacés, il reprenait d'une voix lente et sourde :

— Je l'ai vu hier, pour la première fois. Il n'a pas encore conscience de n'être plus au nombre des vivants d'ici-bas. Il erre par les chemins du village ; il s'approche des gens, les interroge et se dépite de ne recevoir de réponse de personne...

— Oui... c'est bien ; mais je n'aime pas à parler de ces choses-là, interrompit de nouveau le marquis sans réussir toutefois à cacher son trouble. Laissons les morts en paix.

— Au contraire, les morts souffrent d'être oubliés ! Je l'attirerai vers moi, je l'interrogerai, pour savoir exactement de lui-même...

— Et quand vous serez arrivé à savoir ?... Quelle valeur aura votre témoignage ?

— Je ne veux pas témoigner, mais savoir, uniquement savoir. Voilà : j'avais déjà appris, par d'autres voies, qu'il n'y a eu qu'un seul assassin, embusqué derrière la haie de figuiers d'Inde ; mais son nom ! Je l'ai demandé, et il n'a pu m'être révélé à cause des inviolables lois de ce monde de l'au-delà dont nous ignorons les raisons.

— Ah ! fit le marquis. Mais si ce que vous voulez me donner à entendre était vrai, il ne resterait plus aucun crime impuni et le gouvernement pourrait supprimer la police.

— Cela, c'est une autre question ! répondit don Aquilante.

— Comme vous voudrez ; mais vous ne me convaincrez jamais ! jamais, jamais ! Et puis l'Église défend ces opérations diaboliques. Il est prouvé qu'il s'agit de tromperies du démon. Vous vous êtes laissé engluer, tout savant que vous

êtes. Mais vous autres, savants, vous donnez tête baissée dans l'erreur, plus que les ignorants...

— Vous ne parlerez pas ainsi dans quelques mois !

— Oh ! je vous prie, encore une fois, de *le* laisser en paix... c'est-à-dire de *me* laisser en paix ! riposta le marquis en se reprenant. Je pense à l'arrestation de Neli Casaccio. Si le juge d'instruction s'est décidé à l'ordonner...

— La justice humaine fait ce qu'elle peut. Ou des preuves évidentes, ou des indices qui conduisent à une preuve morale ; elle n'a pas d'autres moyens.

— Et souvent ainsi elle condamne quelque innocent !

— Elle ne le fait pas de propos délibéré : *errare humanum est* ! Mais dans le cas actuel il est difficile d'admettre qu'elle se trompe. Rocco était un brave homme ; il n'avait pas d'ennemis. Il était tapageur, oui ; coureur de femmes, à coup sûr ! Depuis qu'il s'était marié, pourtant... Néanmoins, il aimait encore à s'amuser. La propre femme de Casaccio a dit au juge d'instruction : « C'est vrai, il était après moi ; il ne me laissait pas tranquille. Quand il n'avait pas occasion de me parler lui-même, il m'envoyait des messagers. Et moi, je lui disais : Vous êtes fou, bon Dieu ! Je ne veux pas tromper mon mari, je suis pauvre, mais honnête ! » Elle a ajouté, pourtant, que Rocco s'était calmé, et que son mari le savait et ne le menaçait plus. Ils étaient redevenus amis !

— Elle a dit que Rocco s'était calmé ?

— Oui ; mais est-ce bien vrai ? Cette femme a intérêt à disculper son mari et elle-même.

— Il s'était calmé ! répéta le marquis entre ses dents.

Il se leva ; il respirait fortement, comme s'il avait senti l'air lui manquer. Il ouvrit toute grande la porte-fenêtre et alla sur la terrasse. Don Aquilante l'y suivit.

La lune semblait courir rapidement dans le ciel derrière les nuages que poussait et dispersait le vent ; à sa clarté voilée les clochers, les coupoles des églises de Rabbato se détachaient nettement au milieu de la masse noire des maisons pressées dans les replis du coteau.

Tout à coup le vaste silence fut rompu par une voix rauque qui criait avec emportement :

— Cent mille diables au palais des Roccaverdina ! oh ! oh ! — Cent mille diables à la maison des Pignataro ! oh ! oh ! — Cent mille diables à la maison des Crisanti ! oh ! oh !

— C'est la tante Mariangela, la folle, dit le marquis. C'est tous les soirs ainsi.

La voix rauque lançait de nouveau des imprécations, les chantant presque comme une sorte de féroce cantilène.

— Son mari la tient enchaînée comme une bête, dit don Aquilante. L'autorité devrait s'en mêler et la faire renfermer dans un asile d'aliénés.

La folle se tut.

Le vent avait achevé de balayer les nuages. L'orage s'était éloigné ; mais derrière les collines de Barzino des éclairs fréquents incendiaient encore un large espace de ciel.

— C'est toujours la même chose ! Un orage qui n'aboutit pas ; cette année sera encore désastreuse, dit don Aquilante. Bonne nuit, marquis.

Le marquis allait répondre quand un autre cri aigu, déchirant, lui arrêta les paroles dans la gorge :

— Mon fils !... Mon fils !

— C'est la femme de Neli Casaccio ! s'écria l'avocat, se tournant vers le point d'où partait le cri. Les carabinieri seront venus l'arrêter. Regardez, là, sur la *Piazzetta delle Orfanelle*...

À la clarté lunaire, ils purent apercevoir le groupe des carabinieri qui emmenaient l'inculpé.

Et le cri de la femme de Neli Casaccio vibra une fois encore douloureusement dans l'obscurité, au milieu du sifflement du vent qui recommençait à souffler avec rage :

— Mon fils !... Mon fils !

## II

Deux jours après, le marquis voyait reparaître l'avocat.

L'antichambre était pleine d'ouvriers et de paysans, tous debout autour de la table où le marquis, assis, examinait des liasses de comptes barbouillés de grosses écritures informes.

— Excusez-moi, marquis, dit don Aquilante en s'avançant entre ces gens qui s'écartaient pour le laisser passer. Il nous faut parler d'une chose urgente. Le compère Santi Dimaura est ici avec moi...

— Que Votre Excellence me bénisse ! dit celui-ci, montrant sa tête derrière les épaules de l'avocat.

— Attendez-moi hors d'ici, j'aurai vite terminé les affaires.

Don Aquilante esquissa un geste qui voulait dire : à votre aise ! et il fit signe au vieux paysan de le suivre.

De la pièce où ils étaient entrés ils entendirent, peu après, la forte voix du marquis contestant avec plusieurs, semblait-il.

De timides réponses interrompaient par intervalles les sorties, les rebuffades, les gros mots, les jurons qui s'échappaient de la bouche du maître comme un torrent. Et cela dura une bonne demi-heure. Don Aquilante, les jambes croisées, une main devant les yeux et le menton incliné sur la poitrine, absorbé dans une profonde méditation, ne répondit rien à deux ou trois demandes du vieillard qui, assis dans un coin, près de la porte, tournait entre ses doigts son

béret de drap noir et paraissait épouvanté des hurlements du marquis.

Ils cessèrent à la fin, et la porte ayant été brusquement ouverte, le marquis, le visage enflammé par le sang qui lui montait à la tête chaque fois qu'il se mettait en colère, fit irruption dans la chambre, faisant sauter sur sa chaise don Aquilante ramené ainsi de qui sait quelles régions.

— Un de ces jours j'aurai une veine rompue dans la poitrine ! Ils veulent tous en faire à leur idée ! Et si on n'est pas après eux comme un argousin, ils vous volent jusqu'à l'air qu'on respire ! Je ne puis pas être partout, pourtant ! Je ne suis pas le bon Dieu !

C'était la dernière bouffée.

— Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda-t-il ensuite d'un ton radouci, en ajustant sur sa tête sa calotte de fourrure.

— Compère Santi dit..., commença l'avocat.

— Pour faire plaisir à Votre Excellence, ajouta le vieux paysan.

— Pour me faire plaisir ? À vous, plutôt. Il s'agit, je suppose, de ce bout de terrain ?

— Oui, Excellence.

— Compère Santi était mal conseillé, dit don Aquilante.

— Je suis vieux, Excellence. J'ai consumé ma vie sur ces mottes de terre. Que voulez-vous ? J'ai planté ces arbres moi-même et ils me font l'effet d'être mes enfants. Et cette maisonnette, ce sont ces pauvres mains qui l'ont construite. Votre Excellence aime bien Margitello, n'est-ce pas ? Elle aime bien la belle maison qu'Elle y a fait bâtir ? C'est la

même chose pour moi. Chacun tient à ce qu'il a, et moins on a, plus on s'y attache. De méchantes gens pourtant ont voulu me faire passer une vilaine vieillesse. Comment a-t-on pu dire que j'en voulais à mort à cette bonne âme de compère Rocco ? Et Votre Excellence l'a cru, elle aussi ! Et le juge d'instruction m'a tenu pendant deux heures entre ses tenailles pour m'arracher de la bouche que c'était moi qui l'avais tué ! Pourquoi l'aurais-je tué ? Parce que compère Rocco prenait les intérêts de son maître ? Parce que plusieurs fois il m'avait accusé de déplacer les bornes ? Le préteur pourtant n'a pas pu me condamner... C'est bien ! J'ai dit : finissons-en. Monsieur le marquis le veut ainsi ? que sa volonté soit faite !

La voix du vieillard tremblait ; les mots sortaient lentement de sa bouche, presque mouillés de larmes.

— Je vous l'ai déjà expliqué, dit don Aquilante. Le marquis n'a rien à voir dans les agissements du juge d'instruction. La justice fait son devoir ; elle n'a de considération pour personne.

— Nous choisirons deux experts, fit le marquis. J'étais sur le point de dire non, en entendant vos jérémiades. Je ne vous le vole pas, ce morceau de terre ! je vous le paie. Cela vous plairait-il si quelqu'un venait occuper une chambre de votre maison ? C'est ce que vous faites à Margitello ; vous êtes au milieu de mes terres comme serait cet étranger chez vous.

— Mais je me trouvais là depuis le temps où tous ces terrains étaient à d'autres propriétaires ! S'ils les ont vendus à Votre Excellence, qu'y puis-je, moi ?... Quand il me faudra donner mon consentement au notaire, je me sentirai arracher un morceau de cœur !... Hélas ! c'est bien vrai qu'en ce

monde la cruche de terre qui veut cosser contre celle de fer n'a jamais le dessus !

— Allons ! vous ne savez pas ce que vous dites ! gronda don Aquilante.

— Je le sais très bien, au contraire, monsieur l'avocat ! Et les pleurs que je verse, moi, Jésus-Christ doit les faire payer en larmes de sang à celui qui a tué le compère Rocco ! Sans cette affaire, je ne serais pas contraint, pour vivre en paix les derniers quatre pauvres jours de ma vie, de vendre la terre que m'a laissée mon père, et qui était à mon aïeul et qui aurait dû revenir aux enfants de mon fils, orphelins depuis deux ans ! Ils resteront misérables et nus au milieu du chemin, parce que cela ne s'emporte pas, la terre, et que l'argent fond dans les doigts comme la neige.

Du revers de sa main rendue calleuse par le rude travail des champs, le vieux paysan s'essuyait les yeux.

— Vous pouvez acheter un autre morceau de terrain.

— Ah ! monsieur l'avocat ! Ce ne sera jamais celui que pendant tant d'années j'ai arrosé de la sueur de mon front ! Oui, celui qui a ôté la vie au compère Rocco Criscione doit pleurer des larmes de sang ! N'est-ce pas, Excellence ? Pour vous, monsieur le marquis, c'est comme si on avait coupé le bras droit à Votre Excellence. Compère Rocco était un second vous-même !

Le marquis allait et venait par la chambre, le visage rembruni et frottant nerveusement ses mains l'une contre l'autre. Il leva la tête, apercevant une forme noire arrêtée silencieusement dans l'embrasement de la porte.

— Que veux-tu ? Que viens-tu faire ici ? cria-t-il d'une voix troublée.

L'avocat et compère Santi, reconnaissant la veuve de Rocco Criscione, se retirèrent dans un coin de la chambre.

Vêtue de deuil, enveloppée dans l'ample cape de drap noir qui lui couvrait le front et dont elle tenait les plis serrés des deux mains sous le menton, laissant ainsi à peine apercevoir les autres traits de son visage, la femme ne fit ni un pas ni un mouvement, et presque à voix basse répondit :

— Je suis venue pour savoir si vous avez quelque nouvelle, si peut-être...

Paraissant plus irrité encore à cette demande, le marquis s'écria avec colère :

— Est-ce que je suis le juge d'instruction, par hasard ? Je n'en sais pas plus que toi, pas plus que les autres !

Soudain il s'aperçut qu'il la tutoyait et, se mordant les lèvres, il essaya de se modérer.

— La cause sera jugée aux assises, à Caltagirone... Vous serez appelée. Il y aura trois avocats de votre côté, et celui-ci, dit le marquis en désignant don Aquilante, en vaut dix ! Quant aux frais, j'y pense et y subviendrai. Vous n'avez pas besoin de venir me stimuler, me solliciter... Que puis-je faire de plus que ce que j'ai fait et que je fais ? C'était votre mari ; mais c'était mon intendant, mon bras droit, comme le disait tout à l'heure compère Santi, et je l'ai pleuré et... je le pleure plus que vous... Qu'aviez-vous besoin de venir ici ?... Je vous l'ai dit et redit : c'est inutile de venir chez moi !

Tout en parlant, le marquis s'était échauffé de nouveau et le son de sa voix et ses gestes dénotaient une grande agitation. Toute personne présente, même ne sachant pas ce qui avait existé entre cette femme et lui, aurait facilement compris que cette irritation provenait d'autre cause que du

motif apparent qui lui avait donné lieu ; il était tout aussi clair que les paroles dites et la façon dont elles avaient été prononcées signifiaient quelque chose de plus que ce qu'elles disaient réellement.

Nul n'ignorait à Rabbato qu'Agrippina Solmo avait été la femme du marquis, selon le terme peu indulgent employé de ces côtés. Nul n'ignorait qu'il avait possédé cette paysanne dès sa seizième année ; qu'il l'avait entretenue sur le pied d'une dame et avait donné lieu de croire que finalement il commettrait la folie de la faire marquise de Roccaverdina.

Quant aux faits survenus depuis, on ne savait rien de sûr. Chacun disait la sienne pour expliquer la résolution subite prise par le marquis, il y avait bientôt trois ans de cela, de marier cette femme à Rocco Criscione, appelé Rocco du marquis, parce qu'il était le *factotum* de la maison Roccaverdina. Un jour, en causant avec un ami, Rocco avait seulement laissé échapper ces mots : « Si le marquis m'avait ordonné : « Jette-toi en bas du clocher de Saint-Isidore », je m'y serais jeté, les yeux fermés ! »

Voyant que la femme restait là sur le seuil de la porte, immobile comme une statue, ses yeux suppliants fixés sur le marquis, don Aquilante pensa bien faire d'intervenir, et, s'approchant d'elle, lui dit à voix basse :

— Le marquis a raison. Tout est maintenant entre les mains de la justice, et, pour ce qui le regarde, n'en doutez pas, il n'épargnera rien. Retournez chez vous, et quand vous voudrez avoir des nouvelles, venez chez moi, cela vaudra mieux... Allons, partez.

Agrippina Solmo baissa les yeux, resta un moment indécise ; puis, sans un mot, sans un geste, se tourna lentement

et s'en alla, ne faisant pas plus de bruit que si les semelles de ses souliers eussent été doublées d'ouate.

Le marquis, paraissant mal à l'aise, s'était approché de la fenêtre pour éviter de regarder la veuve.

« Vêtue de noir, le visage pâle, les lèvres décolorées, les yeux fixes, elle a dû lui faire l'effet d'un fantôme de mauvais augure, pensait don Aquilante. Il a peur aussi peut-être de retomber en son pouvoir, ce qui pourrait amener les conséquences qu'il a voulu éviter en la mariant à Rocco ! »

— Elle est à plaindre, la pauvre créature ! dit-il en se tournant vers le marquis.

— Cette stupide maman Grazia ! Pourquoi l'a-t-elle laissée entrer ? grogna celui-ci.

Reprenant possession de lui-même :

— Ah ! j'avais perdu de vue, ajouta-t-il, que vous étiez ici pour l'affaire de Margitello. En somme, que conclure ? Traiterons-nous la chose entre nous, tout bonnement, sans experts, ni autres intermédiaires ?... Disons-nous cinquante onces ?

— Que dites-vous, Excellence ! Cinquante onces ! dit le vieux paysan en s'approchant.

— Soixante ?

— C'est le meilleur morceau des terres, Excellence ; le cœur même de Margitello.

— Bah ! il s'y trouve plus de pierres que de terre. Puis-je vous le payer son poids d'or ?

— Que Son Excellence me le paie ce qu'il vaut.

— Que demandez-vous ?

Le vieillard réfléchit quelques instants, porta la main droite à son cœur, comme s'il s'apprêtait à prononcer un serment, et balbutia :

— Cent onces, Excellence !

Le marquis fit un haut-le-corps.

— Cent onces !... Pour me faire plaisir, n'est-ce pas !... Cela vous semble peu de chose, sans doute. Et vous venez me dire cela, à moi ! Et vous dérangez l'avocat, comme s'il était à votre service !... Cent onces !

— Compère Santi, il me semble..., dit don Aquilante, essayant de s'interposer pour calmer le marquis ; mais celui-ci ne le laissa pas continuer et criant toujours comme un furieux :

— Cent onces !... Vous croyez certainement posséder une terre seigneuriale, puisque vous en demandez cent onces !... Eh bien ! vous pourrez y aller en ballon dans votre fief de cent onces !... Dès demain, j'enverrai passer la charue dans tous les sentiers et toutes les sentes qui y conduisent. Et que celui qui croit avoir des droits se mette en mesure de les faire valoir !

— Mais, Excellence !...

— Taisez-vous, compère Santi ! dit l'avocat, laissez-moi parler...

— Cent onces ! hurlait toujours le marquis.

— Si j'arrivais à partager le différend ? proposa don Aquilante.

Le vieillard consentit d'un geste et ajouta :

— Faites comme vous jugerez bon ! Je suis venu ici me mettre la corde au cou, me la mettre de mes propres mains ! Monsieur le marquis ne devrait pas profiter des circonstances... Dieu ne veut pas cela !

— Chut !... Soixante-dix onces ! – prononça don Aquilante entre les deux adversaires.

Le vieillard baissa la tête, se prit le menton entre l'index et le pouce d'une main ; puis levant les épaules d'un air résigné :

— Allons chez le notaire, Excellence ! dit-il d'une voix qu'on entendait à peine.

### III

Chaque fois qu'il entrait dans la grande salle, comme on appelait le salon de la baronne de Lagomorto, don Silvio La Ciura se sentait pénétré d'un sentiment d'admiration qui le rendait plus timide encore qu'à l'ordinaire.

Il était resté debout, une des pointes de son tricorne appuyée sur ses lèvres, et il paraissait comme perdu au milieu des vieux meubles baroques qui donnaient à la grande pièce oblongue un air de vétusté et d'abandon.

En attendant que la baronne surgît de l'une des quatre grandes et hautes portes touchant à la corniche, don Silvio s'était arrêté à contempler, au milieu des portraits poudreux et des glaces ternies qui ornaient les parois, une toile non encadrée, noircie et écaillée, où l'on avait quelque peine à apercevoir la tête chauve de saint Pierre, celles de la servante et des quatre soldats qui l'entouraient dans le prétoire de Pilate, et un coq, sur la balustrade du portique, le bec ouvert, prêt à chanter.

Don Silvio aurait voulu voir ce tableau dans l'église, sur l'autel d'une chapelle et non pas là, irrévérencieusement suspendu au-dessus de cette épinette enduite d'un vernis jaune déteint avec ornements noirs, soutenue par trois pieds grêles, qui était appuyée le long du mur, le clavier du côté de la large fenêtre. Mais il n'osait pas suggérer de nouveau à la baronne l'idée d'en faire cadeau à la paroisse.

Ce tableau avait été apporté de Rome, au XVII<sup>e</sup> siècle, par un des ancêtres de son mari et la baronne voulait garder intacts tous les souvenirs de famille, tels qu'elle les avait

trouvés le jour où elle avait quitté la demeure des Roccaverdina pour venir dans celle des Ingo-Corillas, barons de Lagomorto, comme épouse du baron don Alvaro, il y avait de cela plus de cinquante ans.

Le frôlement des jupes de la baronne sur les briques vernissées qui formaient le parquet révéla sa présence à don Silvio ; mais seulement quand elle passa à côté de lui pour aller s'asseoir dans ce coin de canapé où elle se recoquillait d'habitude, dans les rares occasions où elle recevait la visite de parents ou d'intimes. L'abbé don Silvio La Ciura était de ces derniers.

Grande, sèche, toute ridée, mais encore assez colorée, le visage aminci par deux longs bandeaux de cheveux d'une rare blancheur qui lui couvraient les oreilles et par les plis d'un foulard de soie noire qu'elle portait noué sous le menton ; vêtue d'une robe en souple et légère étoffe grise, des mitaines de même couleur sur ses mains maigres et effilées, la baronne était entrée sans faire de bruit par la porte à laquelle en ce moment don Silvio tournait le dos.

Le prêtre fit un profond salut à la noble dame et s'approcha pour lui baiser la main, à peine, une fois assise, lui eut-elle désigné un fauteuil ; puis, gardant une très humble attitude, il commença d'une voix tenue :

— C'est Jésus-Christ qui m'envoie...

— Jésus-Christ vous envoie vers moi un peu trop souvent ! interrompit la baronne en souriant avec bienveillance.

— Notre-Seigneur s'adresse aux personnes qui peuvent faire et font volontiers la charité, répondit don Silvio.

Et ce disant, il semblait vouloir rendre plus petite encore sa petite personne mince et chétive où se voyaient, surtout

dans le visage aux orbites enfoncées et aux pâles joues creuses, les signes des jeûnes et des pénitences par lesquels il macérait son pauvre corps malingre.

— Cependant si Jésus-Christ se souvient des misérables qui n'ont pas de quoi apaiser leur faim, reprit la baronne en hochant la tête, comment oublie-t-il que pauvres et riches ont besoin de pluie pour les blés, les vignes, les olives ?

— Il pleuvra en son temps, si nos péchés n'y mettent pas obstacle.

— Vous faites pénitence pour tous, vous !

— Je suis plus grand pécheur que bien d'autres.

— Dites-le-lui, dites-le-lui, à Jésus-Christ, continua la baronne, Seigneur, il nous faut de la pluie ! il nous faut de la pluie !

— Je le lui dirai, répondit le bon prêtre avec simplicité ; en attendant, je viens recommander de nouveau à madame la baronne cette pauvre créature, la femme de Neli Casaccio. Maintenant que son mari est en prison, elle meurt de besoin, la malheureuse, avec ses quatre enfants qui ne peuvent l'aider en rien, au contraire. Elle jure, devant Dieu et les saints, que son mari est innocent.

— S'il en est ainsi, on ne pourra pas le condamner. J'enverrai un sac de blé, de farine même, cela vaudra mieux.

— Que Dieu le rende à madame la baronne, dans cent années d'ici, au paradis !

— Je voudrais plutôt, répondit-elle, que Dieu me le rende un peu déjà dans ce monde, tout au moins en remettant de l'ordre dans la cervelle de mon neveu le marquis, en le délivrant des maléfices de cette misérable femme... Elle

tente de jeter le grappin sur lui, de nouveau, l'effrontée ! Je n'ai pas fermé l'œil cette nuit, après avoir vu...

— Que la volonté de Dieu soit faite ! s'écria don Silvio, en joignant les mains avec résignation.

— La volonté de Dieu n'a rien à faire ici, répliqua la baronne avec impatience. Dieu ne peut pas permettre certaines énormités ! Il ne peut vouloir que la fille d'une ramasseuse d'olives devienne marquise de Roccaverdina. *Pares cum paribus*, a dit le Seigneur.

— Nous sommes tous égaux devant lui.

— Oh ! non, non ! protesta la baronne. Pourquoi donc Jésus-Christ a-t-il voulu naître d'une mère de race royale ? Saint Joseph, charpentier, fut le père putatif seulement.

La grande dame se tut un instant, attendant que don Silvio lui donnât raison. Et comme le prêtre demeurait silencieux, les yeux baissés, elle continua :

— De mon temps on remédiait à tout par le bras de l'autorité ; mais aujourd'hui !... Pourtant, je l'ai fait chercher, cette femme ; elle devrait être ici déjà, à moins que ce stupide don Carmelo...

À ce même moment, le vieux serviteur montrait sa tête dans l'embrasure d'une des portes, demandant s'il pouvait faire entrer cette femme.

Agrippina Solmo, enveloppée de sa mante noire, salua d'une inclination de tête la baronne d'abord, don Silvio ensuite, puis, droite, presque altière, jetant des regards défiants et scrutateurs tantôt sur M<sup>me</sup> de Lagomorto, tantôt sur le prêtre, elle s'approcha lentement de l'angle du salon où ils étaient.

— Qu'ordonne Votre Excellence ?

Le ton était humble, mais non l'attitude.

— Je n'ordonne rien, asseyez-vous.

Et se tournant vers don Silvio, la baronne ajouta :

— Je suis bien aise que vous assistiez à cette entrevue. Asseyez-vous, reprit-elle, voyant que la Solmo était encore debout. Puis, après une courte pause, d'un air dur et d'un accent sévère :

— Ma fille, dit-elle, parlons net. Si vous avez fait assassiner votre mari...

— Moi !... Moi !

La baronne, sans se laisser intimider par l'énergie de la protestation, ni par le regard flamboyant d'indignation qui l'avait accompagnée, continua :

— Il en est qui le soupçonnent et le feront savoir à la justice !

— Et pourquoi, pourquoi l'aurais-je fait tuer ? Moi ! Oh ! très Sainte Vierge !

— Qui sait ce qui vous aura passé par la tête ! Des tentations du démon, certainement. Vous étiez rentrée dans la grâce de Dieu en vous mariant... Je ne vous accuse pas pour ce qui est arrivé auparavant ; je vous plains plutôt. La misère, les mauvais conseils, la jeunesse... Peut-être ne compreniez-vous même pas le mal qu'on vous faisait commettre. Mais depuis, mon neveu a fait son devoir. Il s'est enlevé tout scrupule de conscience. Vous êtes riche, on peut le dire, de par la dot qu'il vous a donnée... Pourquoi donc ne le laissez-

vous pas en paix ? À quoi voulez-vous en venir ?... Vous feignez de ne pas comprendre ce que je vous dis, n'est-ce pas ?

— Mais... madame la baronne !

— Vous vous trompez, ma fille, si vous vous imaginez que vous pourrez arriver aujourd'hui à atteindre votre but mieux que l'autre fois. Mettez-vous-le bien dans l'esprit. Il en est qui ont les yeux ouverts, vous dis-je, et qui vous surveillent. Si vous avez fait tuer votre mari pour...

Agrippina Solmo bondit de son siège et, laissant tomber sa mante de ses épaules, levant le bras en l'air, se mit à crier des imprécations :

— Seigneur ! lancez votre foudre du ciel ! Le feu dans cette vie et dans l'autre à qui me veut du mal !

Puis, se couvrant la figure de ses deux mains, elle éclata en pleurs convulsifs.

— Calmez-vous, intervint don Silvio, la baronne parle pour votre bien...

— Vous qui êtes un saint serviteur de Dieu, lui répondit la veuve, essuyant ses larmes et faisant effort pour les contenir, je vous parle comme au confessionnal, comme si j'étais à l'article de la mort : on l'a tué, mon mari... par trahison. Oh !... le faire assassiner, moi !... — ses sanglots redoublèrent. — Qui le dit ?... Qu'il vienne en face de moi, celui qui le dit !... Je jure sur la sainte hostie !...

— Pourquoi donc allez-vous aussi souvent chez mon neveu ? interrompit la baronne d'une voix perçante. Ce n'est pas lui qui vous recherche ; ce n'est pas lui qui vous fait demander !

— C'est pour le procès, pour les témoins.

— Le procès ? Le juge l'a instruit. Les témoins ? Est-ce à mon neveu de les dénicher, par hasard ? Prétexes ! prétextes, tout cela ! À présent, vous devriez l'avoir bien compris. Si vous vous flattez de recommencer l'ancien jeu, si vous vous êtes mis en tête... de vous élever très haut au-dessus de votre condition, c'est cela qu'on soupçonne. Voilà pourquoi les gens disent : Elle a fait tuer son mari !

Agrippina Solmo s'était rassise. Elle ne pleurait plus ; elle semblait se raidir contre la terrible accusation que la vieille dame lui avait jetée au visage. Et comme si elle continuait à voix haute le rapide raisonnement intérieur qui lui agitait les lèvres et la faisait errer loin, loin de là, les regards perdus, elle parlait, sans se tourner vers personne, tantôt en ralentissant, tantôt en précipitant ses mots :

— Dieu seul peut le savoir !... J'avais seize ans ; je ne pensais pas au mal ; mais devant les insistances, les prières, les promesses, les menaces... comment lui résister ?... Et j'ai été sa servante, son esclave, pendant dix ans, l'aimant comme un bienfaiteur. La preuve, le jour où il me dit à l'improviste : « Il faut que tu te maries ; tu prendras le mari que je te donnerai... » Ah ! Madame la baronne ! Nous avons pourtant un cœur nous aussi, pauvres filles !... J'aurais voulu continuer à être sa servante, son esclave, à n'être que cela... Quel ombrage pouvais-je lui donner ?... Pourtant, je ne dis mot. Il a commandé et j'ai obéi. Qu'étais-je par rapport à lui ? Un ver de terre... Et maintenant, les infâmes ! ils disent que j'ai fait tuer mon mari parce que je voudrais... Mais à qui recourir pour prendre ma défense ? Je n'ai plus personne au monde !

— Ayez confiance en Dieu, ma fille !

— Si le Seigneur avait voulu me protéger, il ne m'aurait pas pris mon mari ! répondit-elle brusquement à don Silvio, en haussant les épaules.

Avec des mouvements où l'on sentait gronder sa colère, elle ramassa sa mante, se l'ajusta sur la tête, en ramena les plis autour de son visage et, droite, les sourcils froncés, les lèvres serrées, elle attendit que la baronne la congédiât.

— Prenez garde à ce que vous faites ! Un homme averti est à moitié sauvé, lui dit sèchement celle-ci, et elle la suivit jusqu'à la porte, de regards aigus, noirs de rancune, regards qui semblaient la pousser dehors par les épaules.

— Cette femme est la grosse épine que j'ai dans le cœur ! s'écria-t-elle. Après avoir tout fait pour amener mon neveu à lui donner un mari !... Au moins, il n'y avait plus de danger de lui voir commettre une folie !... Mais, nous autres Roccaverdina, nous avons tous, plus ou moins, le cerveau détraqué ! Le père de mon neveu, mon frère le marquis, gaspillait son temps et son argent pour des courses de lévriers. Mon autre frère, le chevalier, s'est ruiné pour les antiquités ! Il déterre des ossements, des vases fêlés, de vieilles cruches, de vieilles lampes, des pièces de monnaie corrodées, et sa maison est pleine de tessons. Mon neveu, le marquis actuel !... Ah ! la malédiction de Dieu est vraiment sur notre maison !

Elle s'interrompit en voyant entrer quatre petits chiens noirs, bas sur leurs pattes, à moitié pelés, les yeux chassieux, presque aussi vieux que leur maîtresse. Tous ensemble voulurent lui sauter sur les genoux.

— Voilà ma folie à moi, vous le savez, – dit-elle en éloignant doucement les petits chiens, – mais folie qui ne ruine ni moi ni les autres. Bravo, don Carmine !

Traînant la jambe, tenant des deux mains une grande écuelle de pain et de lait, le vieillard s'avancait avec précaution pour ne pas renverser la soupe, embarrassé par l'importune ardeur des quatre petits chiens qui, à la vue de leur repas, étaient accourus autour de lui, aboyant et sautant dans ses jambes.

Inutiles précautions ! Se poussant, heurtant l'écuelle de leurs pattes et de leurs museaux, les chiens faisaient jaillir partie de la soupe sur le carreau, et la baronne, attendrie, se penchait pour les caresser, les appelant par leurs noms, répétant :

— Pauvres petits ! Ils ont faim, les pauvres petits !

Don Carmine, plié en deux, les mains derrière le dos, branlait la tête en regardant les belles briques de Valence toutes salies.

— Il n'y a pas besoin de les nettoyer, les chiens s'en chargent, lui dit la baronne pendant qu'il se baissait pour reprendre l'écuelle vide.

Et ayant, en effet, bien léché le carreau, les petits chiens, repus et contents, allèrent tranquillement se coucher, se pelotonnant deux à deux sur les fauteuils bien garnis de coussins qui leur étaient réservés dans un angle du salon.

## IV

Pâle et sombre, Agrippina s'en allait à pas rapides, frémissant sous l'accusation de la baronne, pensant au marquis et se demandant si lui aussi soupçonnait ce que disaient les méchantes langues. Était-ce pour cela que chaque fois qu'elle voulait lui parler du procès, il devenait comme une bête féroce ?

Elle pressait le pas davantage, ses yeux se voilaient de larmes, son cœur battait avec force, à mesure qu'elle réfléchissait à l'étrange attitude du marquis.

C'était peu de jours avant la catastrophe que, tout à coup, il avait changé. Il l'avait presque chassée, un matin, à peine l'avait-il vue entrer, lui criant : « Va-t'en ! va-t'en ! » Puis il l'avait tout aussitôt rappelée, subitement apaisé, et lui avait posé un tas de questions : « À quelle heure Rocco est-il revenu de Margitello ? Pourquoi y est-il allé et en est-il revenu sans me prévenir ? » On aurait dit qu'il l'avait fait épier ou épié lui-même.

Certaines particularités sur lesquelles son attention ne s'était jamais arrêtée lui revenaient à l'esprit, la troublant profondément, lui causant une sorte d'égarément, et elle pressait encore le pas.

— Pourquoi ? pourquoi ? se demandait-elle de nouveau. Est-ce bien possible ? Il me soupçonne, lui aussi ! Ah ! Seigneur !

Maman Grazia, qui balayait l'antichambre, la vit soudain devant elle comme un fantôme.

— Où est-il ?

— Mais, bon Dieu ! ne savez-vous pas qu'il ne veut pas vous voir !

— Laissez-moi entrer. Où est-il ?

— Il me grondera ; il s'en prendra à moi.

— Je lui dirai que je suis entrée de force.

Et, traversant chambre après chambre, ouvrant les portes toutes grandes, furetant partout, elle se revoyait là, non en servante, comme elle l'avait dit à la baronne, mais en véritable maîtresse de maison, au désespoir de maman Grazia qui grognait, pauvre vieille, parce qu'elle se croyait dépossédée de son autorité de nourrice : « Tu l'as ensorcelé ! tu l'as ensorcelé ! » lui répétait-elle, la respectant malgré cela, parce que celui qu'elle avait nourri de son lait lui avait dit : « Je le veux ainsi, maman Grazia. »

Mais où était-il ?

Elle ne l'avait trouvé ni dans sa chambre, ni dans la salle à manger, ni dans le salon, ni dans son cabinet, ni dans cette pièce obscure où un certain jour, accroupie dans un coin, les cheveux défaits, elle s'était donné tant de coups de poing sur la tête ! où elle avait pleuré et sangloté une nuit entière, après s'être entendu dire : « Demain, tu t'en iras chez toi, pour le monde. Vous vous marierez dans un mois. » Trois années s'étaient écoulées depuis lors, mais, en ce moment, il lui semblait voir dans ce coin sombre une autre elle-même qui lui inspirait une immense pitié.

Mais où était-il ? Comment ne le trouvait-elle pas ?

Elle descendit l'escalier qui conduisait à l'étage au-dessous, et traversant d'autres pièces, ouvrant d'autres

portes, elle arriva jusqu'à celle de la petite chambre où elle avait dormi les premiers mois, alors que !... où elle était restée presque cachée pendant plusieurs semaines, ayant honte d'être vue par maman Grazia, par Rocco, par les autres personnes de la maison.

Elle tourna le bouton ; la porte résista.

— Qui est là ?...

Cette voix grosse de colère l'épouvanta. Si elle avait répondu et s'était fait connaître, le marquis n'aurait certainement pas ouvert. Elle tourna de nouveau la poignée, bien qu'elle eût senti que la porte était fermée en dedans.

Elle entendit le son d'un objet dur jeté sur la table ; elle entendit le craquement de la chaise d'où le marquis se levait.

— Toi !... Toi !

Et il recula à cette vue inattendue, et elle recula, elle aussi, devant le bouleversement de sa physionomie.

— Que Votre Excellence me pardonne !

Elle ne lui avait jamais parlé autrement, même dans les moments les plus intimes, pleine d'un grand respect pour celui qu'elle avait toujours considéré plus comme un maître que comme un amant.

Étant sorti hors de la chambre, ayant refermé la porte derrière lui, le marquis l'interrogeait de ses regards féroces, serrant les poings, rehaussant ses larges épaules, comme s'il eût voulu se jeter sur elle.

— Que Votre Excellence m'écoute ! supplia-t-elle. Je ferai ensuite ce qu'elle voudra, mais qu'elle m'écoute, par charité !

Il paraissait vieilli de dix ans avec sa barbe non rasée depuis plusieurs jours et ses cheveux épais en désordre.

— Qui sait qui t’envoie ? mugit-il. Est-ce Dieu, ou le diable ? Que veux-tu ? Parle ! Dépêche-toi !

— La baronne m’a fait appeler. Elle dit...

— Que dit-elle ?

— Elle dit... que c’est moi qui ai fait tuer mon mari !

— Et tu viens me conter cela à moi !

— Je le vois !... Je ne suis plus rien pour Votre Excellence... Elle me chasse comme une chienne enragée. Qu’ai-je fait ? qu’ai-je fait ?... Donc, Votre Excellence croit, elle aussi...

— Que t’importe ce que je crois ou ne crois pas ?

— C’est une infamie !

— Oh !... il y a de pires infamies en ce monde !

— Mais qu’ai-je fait, Sainte Vierge ?

— Ce que tu as fait ? Ce que tu as fait ?... Rien !

Agrippina s’efforçant de comprendre, marchant derrière lui, le suppliait, les yeux pleins de larmes.

— Rien ! rien ! répétait le marquis en arpentant la pièce où ils étaient, absorbé dans les tristes pensées qui paraissaient le torturer, mâchonnant des paroles qu’il ne voulait évidemment pas laisser échapper de ses lèvres.

— Je m’en vais, dit la Solmo en se résignant. C’est la dernière fois que Votre Excellence me verra ici. Le Seigneur

devrait me faire tomber morte avant que je sorte de cette maison !

Elle se dirigea vers la porte.

Mais elle ne partait pas ; elle restait là comme clouée au sol, se lamentant, sans que son accent trahit aucune intention de reproche :

— Je l'ai aimé ! disait-elle, je l'ai adoré, comme on adore Jésus dans le sacrement !... Il m'a prise dans la rue, il m'a comblée de bienfaits, je le sais !... Mais ne lui ai-je pas donné en retour mon honneur, ma jeunesse, mon cœur ? Tout, tout ! Personne ne saura jamais ce que j'ai souffert depuis le jour où Votre Excellence... comme si j'avais été un chiffon qu'on jette dehors !... Oh ! Votre Excellence pouvait faire ce qui lui plaisait et lui semblait bon. Elle me dit : « Tu dois jurer ! » Et je jurai, devant le crucifix. Je me serais faite poussière pour être foulée par vos pieds !... Mais Votre Excellence croit-elle que je ne sentisse aucune répugnance ?... que ma conscience ne se soulevât pas !... Qu'importait ? J'étais dans le péché et je restais dans le péché. Quand c'est le destin, que peut-on y faire ? J'avais juré, levant la main droite devant le crucifix !... Et maintenant, je m'en vais... Mon cœur aurait éclaté si je n'avais pas parlé !... Votre Excellence est-elle convaincue que j'aie fait tuer Rocco Criscione ?... Qu'elle me dénonce à la justice ! qu'elle me fasse condamner !... mais non, Votre Excellence ne le croit pas, ne peut pas le croire !...

— Tu dis bien ! Je ne peux pas le croire !...

Et d'une voix encore plus sombre, le marquis ajouta :

— Cela vaudrait mieux pour toi et pour moi, s'il en avait été ainsi !... Qui t'a poussée à venir aujourd'hui ? Dieu ou le diable ?

Agrippina Solmo, les mains croisées dans un geste désolé et secouant la tête d'un air de compassion, recommençait à se lamenter, d'une voix plus faible :

— Votre Excellence ne parlait pas ainsi, quand je lui répétais : « Laissez-moi ! Laissez-moi ! » Et ma mère pleurait, la pauvre femme. « C'est ton malheur, ma fille ! » disait-elle, et elle disait bien vrai ! Que m'importe si maintenant je ne manque de rien ! Maison, argent, effets, Votre Excellence peut tout reprendre... » Une autre que moi ne parlerait pas ainsi ! Et, en attendant, la baronne, que le Seigneur lui pardonne ! dit que je viens ici pour être de nouveau avec Votre Excellence, pour... J'ai honte de répéter ce qu'elle m'a reproché !... Quand est-ce que jamais, jamais... même alors que Votre Excellence me disait et redisait ; « Tu es la maîtresse ici, tu seras toujours la maîtresse ! »... Oh ! ne vous fâchez pas !... Je m'en vais !... J'aurais pu tout croire, mais pas de me voir traitée de cette manière ! « C'est ton malheur, ma fille ! » ma mère disait vrai.

— Tais-toi ! tais-toi ! clama le marquis.

Elle sortit, plus troublée, plus perdue encore qu'elle ne l'était en venant, et avec quelque chose dans le sang qui ressemblait à un remords.

Ces regards durs et perçants du marquis lui étaient entrés dans les chairs comme une lame d'acier, l'avaient fouillée dans les plus secrètes profondeurs de sa conscience où elle-même n'osait pas regarder ; et il lui semblait qu'ils y avaient découvert l'infidélité qu'elle était sur le point de commettre et qu'elle aurait certainement commise, si le fusil de l'assassin, caché derrière la haie de figuiers d'Inde de Margitello, n'avait pas atteint Rocco Criscione, tandis qu'elle l'attendait à la fenêtre, dans l'ombre de la nuit, comme on attend un amant !

## V

Maman Grazia guettait Agrippina au passage pour lui faire des reproches :

— Vous êtes contente, maintenant ? Comme s'il n'avait pas assez d'ennuis déjà, mon pauvre fils !

Elle l'appelait ainsi depuis plus de quarante ans ; et, les mariages et les morts ayant fait le vide dans la maison, le marquis et elle y restant seuls, son sentiment maternel envers lui s'était accru au point qu'à certains moments il lui semblait ne pas l'avoir seulement nourri de son lait, mais l'avoir mis au monde avec les mêmes douleurs qu'elle avait éprouvées en donnant le jour à son unique enfant, fruit d'un amour malheureux, pauvre petite créature qui s'était envolée au paradis peu de jours après sa naissance.

Elle aurait souffert mort et passion pour le marquis, aussi ne pouvait-elle se consoler de le voir devenu tout autre depuis l'assassinat de Rocco Criscione ; il ne mangeait, ni ne dormait plus, comme si en tuant Rocco on lui eût enlevé à lui-même la moitié de sa vie. Il y avait des nuits où elle l'entendait aller et venir par sa chambre et dans les autres pièces avoisinantes. Elle se levait alors et accourait, demi-vêtue :

— Tu souffres, mon fils ? Tu as besoin de quelque chose ?

— De rien, maman Grazia. Dormez tranquille ; je n'ai besoin de rien !

Et maman Grazia se rendormait en récitant le rosaire, et elle recommençait à le réciter dans la journée, à peine avait-elle fini les quelques nettoyages qui lui paraissaient urgents ; la pauvre vieille ne faisait guère régner la propreté dans la maison ni sur elle-même.

Heureusement que le marquis vivait comme un ours. Il payait tant par mois au Cercle, comme abonné, mais n'y allait jamais. Il ne voyait plus son oncle, le chevalier, depuis des années, et ne se montrait que très rarement chez sa tante, la baronne, seulement aux fêtes carillonnées, ou bien quand elle le faisait chercher avec insistance.

En 1870, il s'était brouillé avec un autre de ses parents, le chevalier Pergola, parce que celui-ci, révolutionnaire et athée, après avoir séduit la fille de son oncle, le chevalier, s'était marié à la mairie seulement, au bout de cinq années de déshonneur pour la famille et ayant deux fils qui grandissaient comme de petits animaux et blasphémaient déjà pis que leur père.

L'unique distraction du marquis était de se promener, là-haut, sur l'esplanade du château, au milieu des ruines des bastions et des tours renversés par le tremblement de terre de 1693 ; il en restait bien peu. Le *grand* marquis, comme on appelait son aïeul, n'avait eu nul scrupule de se servir des pierres taillées de ces ruines historiques pour en revêtir la façade de sa maison, et personne n'avait osé s'opposer à cet acte de vandalisme. Maintenant, le marquis, en se promenant sur l'esplanade les mains derrière le dos, en pantoufles, sans avoir changé de vêtement, estimait presque être chez lui et tenait audience, assis sur les marches du socle sur lequel jadis les missionnaires liguriens avaient élevé une croix de bois qu'un coup de vent avait brisée et qui n'avait pas été remplacée.

Le soir, les paysans du voisinage montaient là-haut, pour observer comment se couchait le soleil, et le marquis daignait entamer conversation avec eux. Il les interrogeait, il leur donnait des conseils, s'emportait contre qui n'abondait pas dans ses idées.

En été, quelques messieurs du Cercle et le chanoine Cipolla, après l'office du soir, venaient aussi chercher sur l'esplanade une bouffée d'air frais ; mais le marquis évitait autant que possible de causer avec les premiers ; il ne voulait pas se mêler le moins du monde de leurs intrigues et de leurs coteries municipales.

Ces messieurs l'ennuyaient, ne sachant pas causer d'autre chose, et puis toujours la même rengaine : « Ah ! vous, marquis, vous pourriez faire beaucoup de bien à la commune ! Si vous étiez maire, les choses marcheraient bien autrement ! Il nous faudrait des hommes comme vous ! » Ils venaient le trouver là-haut, comme le diable, pour le tenter.

Il n'avait pas grand plaisir, non plus, à causer avec le chanoine Cipolla. Il se souciait peu du pape Pie IX et des couvents et des monastères que le gouvernement voulait abolir ! Non, tout cela lui importait peu, à lui, marquis de Roccaverdina ; il avait assez de ses propres affaires à surveiller et ne voulait s'embarrasser ni de politique, ni d'administration communale, ni d'aucune affaire publique.

Mais cette promenade dont il semblait qu'il ne pouvait se passer, il y avait plus de deux mois qu'il négligeait de la faire. Il était sorti seulement quatre ou cinq fois pour aller à la campagne, pas à Margitello, mais dans ses autres propriétés, à Poggiogrande et à Casalicchio. Et depuis deux semaines il n'avait pas bougé de chez lui, mettant tout sens dessus dessous dans la maison, comme cherchant à se fatiguer par le déplacement de meubles et d'objets. Il n'avait re-

çu que l'avocat qui venait toujours le soir, pareil aux chauves-souris, ou l'un ou l'autre des garçons de ferme de Margitello envoyé par le fermier pour demander des ordres, personne ne voulant assumer la responsabilité d'une résolution quelconque. Le garçon partait, généralement, en se grattant la tête. Hier, tel ordre ; aujourd'hui, le contraire ! Et s'il paraissait hésitant : « Imbécile ! Tu aurais dû comprendre ! »

Maman Grazia le plaignait, disant que si l'on ne prononçait pas bientôt le jugement, cet enfer n'aurait pas de fin. Maintenant il n'y avait plus que peu de jours à attendre avant que la cause vînt aux assises, et le marquis était de plus méchante humeur que jamais et pestait avec don Aquilante.

— Que me chantez-vous là ? L'instruction, le procès... tout cela est mal bâti. Les témoignages ? Les preuves ? Il suffira que l'avocat de la défense souffle dessus pour les détruire. Ce sera à recommencer. Il me faudra rester encore des mois et des mois l'âme en suspens... Il surgira de nouvelles complications... Vous verrez !

— Pourquoi ? C'est curieux, cette idée !

— L'idée vous semble étrange, parce que vous ne voyez pas autre chose que la cause, la belle cause, telle que vous l'avez conçue, et le beau plaidoyer que vous ferez... Et si le jury renvoyait absous Neli Casaccio ?... Il faudra chercher ailleurs, car... quelqu'un a tué le pauvre Rocco... puisqu'il est mort... et qu'il ne s'est pas tué de ses propres mains... Et ainsi, tout sera à recommencer, vous dis-je !

— Attendons que le jury ait prononcé.

La veille du grand jour, don Aquilante vint pour savoir l'heure exacte à laquelle le marquis comptait partir.

— Vous partirez quand vous voudrez. La voiture est à votre disposition. Je n’y vais pas, moi.

— Mais vous êtes cité, pourtant.

— Ma déposition est écrite ; on peut la lire.

— Mais votre présence est nécessaire. Les jurés, vous le savez, jugent d’après les impressions du moment, selon leur conscience : ils n’ont même pas besoin de faits précis...

Après avoir beaucoup lutté pour le décider à venir avec lui à la Cour d’assises, don Aquilante, le lendemain matin, se repentit presque d’y avoir réussi.

— Attention, marquis !... Attention !

Mais le marquis ne l’écoutait pas et continuait à fouetter ses mules, les lançant à fond de train sur la descente de la grand’route qui contournait la montagne au sommet de laquelle Rabbato était si bien exposé aux quatre vents des cieux qu’ils semblaient parfois vouloir jouer à la balle avec lui.

— Attention, marquis ! suppliait-il.

L’avocat se souvenait avec épouvante que précisément le long de ces pentes, peu de temps auparavant, les mules s’étaient emportées, traînant le marquis au milieu des pierres et des racines jusqu’au bord du précipice où, par miracle, elles s’étaient arrêtées ; et il pensait que certains miracles ne se répètent pas, tandis que les malheurs se répètent !

Il devrait se rappeler la chose, le marquis !

Les mules, fumantes de sueur, perdant haleine, s’affolaient sous les coups de fouet qui pleuvaient dru

comme grêle. Évidemment, le marquis déversait sur elles toute sa mauvaise humeur, comme si les pauvres bêtes eussent été pour quelque chose dans l'instruction de ce procès et que ce fût leur faute si Neli Casaccio en sortirait absous !

Ils avaient passé comme un éclair à côté des carrioles des témoins qui descendaient la route sans se presser. Don Aquilante avait entrevu Rosa Stanga, maître Vito Noccia, Michel Stizza et n'avait pas eu le temps de répondre à leur salut. Il aurait donné bonne chose pour être avec eux. Ils étaient cahotés dans leurs modestes véhicules, oui, bien cahotés et exposés à la poussière et au soleil ; mais, au moins, ils allaient tranquillement, sans risque de se rompre le cou.

— Attention, marquis !

Pour détourner sa pensée des périls qu'il courait, don Aquilante s'efforçait de rappeler ses souvenirs du *grand* marquis dont on racontait de curieuses histoires à propos de témoins...

Celui-là était un vrai Roccaverdina ! Autres temps, autres hommes !... Avait-il un procès à gagner ? Lui fallait-il des preuves ? Il écrivait à son agent : « Envoyez de suite, de suite, une autre charretée de témoins ! » On les achetait chacun à raison de deux *tari* !... Faux témoins, bien entendu ! Le *grand* marquis, oh ! mais il ne s'embarrassait pas pour si peu de chose ! La race, à certains égards, est restée la même, se disait l'avocat : quand un Roccaverdina se met quelque chose en tête, il est capable de tout, en bien comme en mal !... Même au risque de faire casser le cou à qui n'y est pour rien...

— Attention, marquis !

Le marquis s'arrêta pourtant et descendit du siège juste au point où la route ayant rejoint la plaine filait droit à perte

de vue au milieu des oliviers et des blés où crissaient les cigales et les grillons.

— On dit que dans quatre ou cinq ans nous aurons le chemin de fer, dit don Aquilante en poussant un soupir de satisfaction.

— Il y a des rencontres où les mécaniciens eux aussi ne sont plus maîtres de leurs trains, répondit le marquis avec un sourire narquois. Et avec les machines il est inutile de crier : « Attention, marquis ! »

## VI

La nouvelle de la condamnation de Neli Casaccio à quinze ans de prison parvint tout de suite à Rabbato par le télégraphe, et deux jours après, les témoins revenus de Caltagirone étaient assaillis de questions, les gens voulant connaître tous les détails de l'audience.

Neli, à peine les mots fatals entendus – quinze ans ! – s'était couvert le visage de ses mains, éclatant en sanglots ; puis, ayant levé la main droite, avait crié :

— Seigneur, je le jure en votre divine présence, je suis innocent ! Si je ne dis pas la vérité, faites-moi tomber mort ici, devant vous !

Dans la salle tous les yeux s'étaient dirigés vers le grand crucifix suspendu au mur, derrière le fauteuil du président, comme si le crucifix eût dû vraiment répondre au geste et aux paroles du condamné ; mais les carabinieri l'avaient pris par un bras et l'avaient emmené, chancelant sur ses jambes, balbutiant :

— Mes pauvres enfants ! mes pauvres enfants !

Et sa femme ! Elle s'était jetée aux pieds du président de la cour, les cheveux défaits, le visage inondé de larmes, demandant grâce pour son mari :

— Il est innocent comme Jésus-Christ, Excellence !

Elle s'était accrochée à ses genoux désespérément et ne voulait pas lâcher son étreinte.

— Mais, ma pauvre femme, je ne suis pas le roi ! C'est le roi qui peut accorder les grâces, lui seul.

— Votre Excellence peut tout !... Votre Excellence a la justice en mains !... Un père de quatre enfants !

Il fallut lui faire violence pour la détacher des genoux du président.

Parmi tous ces gens qui parlaient de l'affaire, les uns estimaient que Neli avait été condamné à tort, les autres justement.

N'avait-il pas dit : « Je le ferai flamber ! » ? Cela devrait apprendre à tenir sa langue en bride ; qui ne parle pas, ne pêche pas !

Les membres du Cercle, dit *Le Casino de Conversation*, attendaient le retour du marquis de Roccaverdina et de don Aquilante pour connaître, eux aussi, les péripéties de l'audience.

Ce fut un étonnement général de voir avec quelle étrange complaisance le marquis se dirigea vers le Casino où pendant tant d'années il avait mis si rarement les pieds, parce que, entre autres motifs, il trouvait qu'on y admettait trop de petites gens.

Le marquis paraissait transfiguré. Depuis deux jours don Aquilante le regardait avec stupéfaction et l'écoutait plus stupéfait encore.

Tous les deux, le marquis et l'avocat, entrèrent au Casino et les membres du Cercle se rangèrent aussitôt en demi-cercle autour d'eux, pour les écouter parler.

Le marquis commença, il déclarait maintenant que le procès avait été merveilleusement conduit. Tout d'abord, le

juge d'instruction avait tâtonné, sans lumière, sans guide ; mais il avait fini par trouver le fil conducteur et les preuves avaient jailli, claires, éclatantes.

— Ah ! ce procureur du roi ! Un fleuve d'éloquence ! Jalousie ! Force irrésistible ! Fermons donc les prisons et laissons assassiner le monde !... Nous nous trouvons ici devant un crime prémédité de longue main !... Si tous voulaient ainsi se faire justice par eux-mêmes, adieu la société ! Chacun croit avoir raison, surtout quand il a tort. Le magistrat seul, impartial et juste, parce que désintéressé ; les juges populaires institués dans le but...

Il semblait qu'il fût le procureur du roi lui-même, et que les membres du Cercle, assis autour de lui, fussent les jurés appelés à prononcer le jugement.

Le pauvre avocat défenseur s'est vu fermer la bouche avant de l'avoir ouverte... Oh ! ce n'est pas qu'il n'ait pas parlé ! Une heure et demie avec une furie de gestes, frappant du poing sur la petite table devant lui... Pauvre avocat ! Il ne savait où donner de la tête ; il bataillait en vain des bras et de la langue, le procureur du roi lui ayant d'avance coupé ses arguments habituels : la jalousie ! La force irrésistible des passions ! Il était visible qu'il parlait uniquement pour parler. Et puis, il voulait trop prouver... Procès sur indices ! Les témoignages, que sont-ils ? J'ai entendu dire... On m'a raconté... Il a menacé... C'est un homme féroce, chasseur de son métier... Et l'on peut décider de la liberté d'un citoyen sur d'aussi fragiles bases ?...

Le marquis imitait la voix et les gestes de l'avocat avec un ton très marqué d'ironique commisération, riant, comme on riait autour de lui, heureux de l'effet produit sur ceux qu'il devait véritablement prendre pour les jurés, ou d'autres jurés devant juger en appel, tant il somrait en reproduisant

ainsi les débats jusqu'à la reprise du procureur du roi dont il répéta aussi les *paroles* destinées à donner le coup de grâce au malheureux défenseur.

— Notre avocat ici présent, continua-t-il, lui avait déjà porté une maîtresse botte. Peu de mots, mais substantiels, allant droit au but, n'admettant pas de réplique...

Don Aquilante qui, les mains croisées et les paupières demi-closes, n'avait pas paru s'apercevoir du murmure approbateur qui avait suivi les éloges du marquis, sursauta soudain à l'éclat de voix pareil à un coup de tonnerre avec lequel celui-ci, interrompu par le docteur Meccio, lui ripostait.

Le docteur Meccio, assis juste en face du marquis, était resté à l'écouter, le menton appuyé sur la pomme d'or de sa canne des Indes, sans bouger, sans donner aucun signe d'approbation, sans rire comme les autres ; puis, tout à coup se dressant de toute sa hauteur, il avait énoncé cette sentence :

— On a condamné cet homme à tort. C'est mon avis.

Le marquis était parti :

— Comment à tort ? Avec tant de preuves ! Qu'en savez-vous, vous ?

— C'est mon avis. Les jurés ne sont pas infailibles.

— Qui donc a tué Rocco ?

— Ce n'est pas Neli Casaccio.

— Qui donc ? Il faut un fier courage pour parler ainsi ! Pourquoi n'êtes-vous pas allé le dire au juge d'instruction, quand il en était temps encore ! Voilà comment sont les

hommes ! C'est mon avis ! Mais votre avis ne vaut pas un fétu contre la sentence des jurés ! Le juge d'instruction a donc été une bête ? Le président et les juges de la Cour d'assises ont donc été des imbéciles, eux aussi ? Qui donc est l'assassin ? Où est-il ?

— Ne vous échauffez pas tant, marquis !

— Dites, dites : qui est l'assassin ? Où est-il ?

Le marquis debout, pâle de colère, gesticulait, hurlait, répétant :

— Qui est l'assassin ? Où est-il ?

— Il est peut-être ici, parmi nous, au milieu de cette foule devant la porte, et, peut-être, rit-il de moi, de vous, des jurés, des juges, de la justice ! Si je dis une sottise, laissez-moi la dire, la parole est libre.

Le docteur tenait tête hardiment au marquis, mais quelques membres du Cercle s'interposèrent, les uns cherchant à l'emmener pour mettre fin à cette scène inconvenante, les autres entourant son adversaire et le priant d'avoir pitié d'un présomptueux qui disait toujours non quand on disait oui, par vice de tempérament, par habitude...

— Mais pourquoi me dire cela en face ? Est-ce moi, par hasard, qui ai fait ce procès ? Est-ce moi qui ai plaidé la cause ! Est-ce moi qui ai condamné Neli Casaccio ?

Un peu calmé, il se rassit et recommença minutieusement son récit, rapportant les témoignages un à un, et la harangue du procureur du roi, et les plaidoyers des avocats...

— D'ailleurs, que peut m'importer, à moi, s'ils ont condamné l'un plutôt que l'autre ? C'est l'affaire des jurés, des juges, de la Cour... Malheureusement, conclut-il, il n'y a ni

procès, ni Cour d'assises, pour les assassinats que commettent les médecins ignorants.

Mais le docteur Meccio ne put répondre à cette flèche de Parthe. Il était parti en marmonnant :

— Si le marquis se figure que le Casino est l'esplanade du château !

## VII

— Bien ! bien ! dit la baronne. Maintenant, que tout est fini, m'écouteras-tu, mon neveu ?

— J'ai autre chose en tête, répondit le marquis.

— Je le sais, je ne le sais que trop ! Cette misérable femme !

— Ne m'en parlez pas, ma tante !

— Au contraire, je dois t'en parler.

— C'est inutile, vous dis-je. Pour moi, c'est comme si elle n'existait plus, je vous le jure.

— Tu connais mes intentions.

— Je vous en suis reconnaissant et je vous en remercie, ma tante !

— Mon testament est entre les mains du notaire Lomonaco. Tu ne voudras pas m'obliger à le refaire.

— Vous êtes maîtresse de disposer de vos biens comme il vous semble bon et comme il vous plaît.

— Je veux que la maison Roccaverdina refleurisse. Ton oncle est un dissipateur. Il a déjà mangé presque tout son patrimoine ; et son fils est encore plus fou que lui. Ne parlons pas de sa fille ; elle a déshonoré la famille. Elle vit en péché mortel, mariée seulement civilement, de par la tyrannique volonté de cet impie de mari qu'elle a voulu à toute force... Qu'elle se le garde !

— Que pouvons-nous y faire ? Ce n'est pas notre faute.

— Écoute-moi. On a coutume de dire : les mariages sont décidés dans le ciel. Celui dont je veux te parler est certainement, si je ne me trompe, parmi les inscrits là-haut. Rappelle-toi ?... Oui, oui, je sais ; il n'y a eu aucune promesse entre vous deux ; vous ne vous êtes jamais dit un mot d'amour ; mais il n'était pas nécessaire d'en prononcer. Vous étiez trop jeunes alors, et vos yeux et vos actes en disaient bien plus long que n'importe quelle parole. Aussi s'est-elle toujours considérée comme liée. Elle est toujours restée dans l'attente ; elle n'a jamais désespéré, même quand tu étais tout à cette misérable femme et que tu donnais le scandale de l'avoir chez toi...

— Mais, ma tante !

— Ne m'interromps pas ; laisse-moi dire. Je parle pour ton bien.

Le marquis inclina la tête en se résignant.

La baronne l'avait fait chercher sous le prétexte de le consulter touchant certaines améliorations à apporter dans le vignoble de Lagomorto. Mais il savait ce qui l'attendait et avait préparé ses réponses. Pourtant, malgré toutes ses résolutions, il se sentait embarrassé par une étrange faiblesse de volonté. D'abord un peu rassuré par les questions de sa tante au sujet de la cause et de la condamnation de Neli Caccaccio, il s'était à dessein longuement étendu dans son récit pour écarter la baronne de son but.

Il lui semblait voir s'agiter sur ses lèvres les conseils opiniâtres dont elle l'assailait chaque fois qu'il venait la voir : « Marie-toi, marie-toi donc ! » – et il allongeait, allongeait son récit pour échapper à l'ennui de cette exhortation redoutée.

Devant l'idée fixe de la baronne, qu'Agrippina Solmo avait fait tuer son mari dans l'intention de redevenir la maîtresse du marquis, et d'atteindre cette fois le but qu'elle avait manqué en se laissant marier à Rocco, il s'était pourtant excité et la baronne avait été aussitôt poussée à attaquer son sujet.

Il avait dû l'écouter, lui répondant distraitement ; cherchant à détourner son attention du sermon que sa tante avait commencé à lui faire et qui menaçait de ne plus finir.

Mais à mesure que l'ombre grandissante du soir envahissait le salon et tandis que la baronne évoquait ce souvenir de jeunesse presque effacé de sa mémoire, il s'était senti pris d'une sorte d'angoisse, d'un semblant de regret qui lui plissait le front et lui avait soudain arraché le cri : « Ma tante ! »

Cette exclamation qui, en somme, n'était ni une dénégation, ni une protestation, ne pouvait avoir la moindre efficacité pour interrompre la vieille dame.

— Laisse-moi dire ; je parle pour ton bien, reprit-elle. Je la vois souvent depuis des années. Toujours la même ! Toujours vêtue de noir, comme une veuve, la pauvre petite ! Et silencieuse, réservée, surtout depuis la ruine de sa famille, qui est de noblesse égale à la nôtre, mon neveu... Tu ferais ton bonheur et, en plus, tu ferais une bonne œuvre ! Pleine de dignité, même d'orgueil, dans cette misère qu'elle cache ; jamais une allusion à toi, ni à sa persistante espérance. Et quand je lui en ai parlé, il y a quelque temps, elle est devenue toute rose, d'abord, puis elle a pâli, me répondant seulement : « Maintenant, baronne, je suis vieille ! » À trente-deux ans ! Ce n'est pas vrai. Elle n'est point vieille, elle n'a point l'air de l'être. Elle est fine, délicate, distinguée ; et quand elle sourit, il semble que toute sa personne s'éclaire, s'illumine et laisse apercevoir son âme douce et tendre...

Pourquoi ne veux-tu pas ? Pourquoi t'obstines-tu à vivre seul ?... Quel sort t'a donc jeté cette malheureuse Solmo ?

Sa tante avait raison ; cette femme avait dû lui jeter un terrible sort ; il le sentait et en frémissait. Mais la baronne aggravait le mal en le lui rappelant. Il essayait actuellement d'arracher Agrippina de son cœur, irrité d'être en sa puissance, sans avoir la force de secouer ce joug et de s'en délivrer. Il n'aimait plus, il haïssait Agrippina ; mais la haine la tenait enracinée en lui plus encore que l'amour ! Il n'avait pas menti à sa tante cependant, en lui disant : « Pour moi, c'est comme si elle n'existait plus ! » Il ne voulait seulement pas la voir de loin ; il lui avait défendu de passer le seuil de sa maison !

Néanmoins...

Il se leva de son fauteuil, en répétant :

— J'ai autre chose en tête, pour le moment. Nous en reparlerons, ma tante.

Mais, après tout, pourquoi ne voulait-il pas ? Pourquoi s'obstinait-il à vivre seul ?

Et, en rentrant chez lui, il lui parut rentrer dans un antre.

Maman Grazia, qui n'avait encore allumé aucune lumière dans la maison, vint lui ouvrir en portant à la main la sale petite lampe d'étain, à la mèche fumante, dont elle se servait à la cuisine. La pauvre vieille, comme d'habitude, avait ses mèches grises éparpillées sur le front et traînait des savates.

Partout, chez lui, on voyait les traces de la négligence, du désordre, de l'abandon ; on en sentait la puanteur. Du jour où cette femme – il ne la nommait plus, même en pensée – était partie, il n'avait plus fait attention à rien, laissant

sa vieille nourrice faire ce qu'elle pouvait et voulait, n'osant lui adresser la moindre observation, le plus petit reproche, à cause de son âge et de la considération qu'il avait pour elle. C'était pour ne pas lui faire de peine qu'il ne prenait pas, non plus, une autre femme de service, et aussi parce qu'il n'aimait pas à avoir des domestiques autour de lui, les estimant curieux et bavards.

Mais était-ce une vie cela ? Il en sentait maintenant tout l'ennui, toute la nausée, toute la solitude.

Ah ! pourquoi donc ne voulait-il pas ? Les autres fois, quand sa tante lui avait parlé de mariage, elle l'avait fait d'une façon générale. Ce jour-là, elle avait précisé, ne nommant pas toutefois celle à qui elle pensait ; mais, à quoi bon ? N'avait-elle pas été la secrète aspiration de sa seizième année, alors que timide et hésitant il s'était contenté de manifester le sentiment qui tremblait au fond de son cœur par ses regards, par ses manières empreintes d'une tendre et innocente familiarité, alors qu'il lui avait suffi de découvrir ou de deviner, par le pudique maintien de la jeune fille, qu'elle s'était aperçue de ce qui se passait en lui, qu'elle consentait à ce qu'il voulait, mais avec un plus grand sérieux d'intentions ; intentions que, depuis, elle n'avait jamais démenties. Et lui l'avait oubliée ! Et il l'avait outragée en lui opposant cette femme qui était ensuite devenue sa torture et son châtiment !

Mais pourquoi ne voulait-il pas maintenant ?

Il ne le savait pas lui-même. Il s'était mis à table et maman Grazia, voyant qu'il mangeait d'un air sombre, évitant de la regarder et de lui adresser la parole, s'était arrêtée à l'observer, les mains croisées sous son tablier.

— À quoi pense mon fils ? dit-elle tendrement.

À cette demande inattendue, tous les muscles de la face du marquis firent un rapide mouvement, changeant son expression, comme s'il eût voulu dérober dans le coin le plus obscur de son cerveau les pensées qui le tourmentaient et presque se les cacher à lui-même.

La vieille nourrice, qui lui avait déjà vu faire ce manège deux ou trois fois, en d'identiques circonstances, en fut affligée.

— Tu peux bien me dire à moi ce qui te préoccupe, ajouta-t-elle en s'approchant de la table. Je suis ta maman Grazia.

— Je ne trouve pas certains vieux papiers dont j'ai besoin, répondit le marquis, et je me demandais en ce moment où je devais les chercher.

— Il y a un monceau de vieux papiers, en bas, au rez-de-chaussée.

— Oui, tu as raison.

— Je ferai prendre l'air à ces chambres. Elles doivent être pleines de souris. Il n'y est entré personne depuis des années.

— Oui, maman Grazia.

Peu convaincue, elle reprenait après quelques instants de silence :

— Qu'est-ce qui te chagrine, mon fils ? Dis-le-moi. Je prierai le Seigneur et la très Sainte Vierge. J'ai déjà fait dire une messe pour les saintes âmes du Purgatoire pour qu'elles donnent la paix à ton âme... Écoute ! si c'est à cause de *celle-là*, rappelle-la plutôt... Je serai sa servante, comme auparavant !

Le marquis leva la tête et la regarda les pupilles dilatées, effrayé de la sagace pénétration de cette simple et rustique créature.

— Oh ! maman Grazia !... Elle est venue ici, encore ! Que t'a-t-elle dit ? C'est elle, peut-être, qui t'a suggéré de me parler ainsi ?

— Non, mon fils !... Ne te fâche pas. C'est moi qui ai parlé comme une vieille sotte.

Mais il était fâché quand même, pris de honte de se sentir ainsi à la merci des autres. Il ne savait, il ne pouvait donc plus dissimuler ?

Devant l'angoisse qui troublait son regard, maman Grazia, intimidée, répéta :

— Ne te fâche pas ! J'ai parlé comme une vieille sotte.

Et elle s'en alla, ses savates lui sortant des pieds à chaque pas.

## VIII

Bien que, le lendemain, maman Grazia l'eût averti qu'elle avait ouvert l'entresol et mis la clé dans la serrure de la malle aux papiers, le marquis n'était pas descendu pour y fouiller.

Il avait fait atteler les mules et était parti pour Margitello.

Ritta, le cocher, s'étonnait de voir son maître blotti au fond de sa voiture et particulièrement silencieux. Il avait essayé, mais inutilement, de lui desserrer les dents.

La voiture, ayant laissé la grand'route provinciale, avait enfilé, à gauche, la route charretière de Margitello.

Les mules trottaient, soulevant des nuages de poussière et cahotant la voiture sur les inégalités du sol. À un certain point de la route, les roues avaient heurté un tas de cailloux qui en encombrait la moitié.

— C'est ici qu'est arrivé le malheur ! dit Ritta.

Ce tas de cailloux indiquait l'endroit où avait été trouvé le cadavre de Rocco Criscione, la tête fracassée par la balle qui lui avait été tirée presque à bout portant. Tous ceux qui avaient passé là depuis ce tragique événement y avaient jeté une pierre en récitant un *Requiem* afin que la mémoire de ce chrétien qui avait été assassiné en ce lieu ne se perdît pas et que chacun songeât à dire une prière pour cette âme envoyée en l'autre monde sans confession et sans sacrements. C'est ainsi que peu à peu les cailloux s'étaient amoncelés en forme de petite pyramide.

Mais aucune réponse ne fut faite non plus à cette nouvelle remarque de Ritta, et il remit ses mules au trot, pensant à ce qu'on dirait à Margitello où personne ne s'attendait à voir le maître.

Contrairement à ses prévisions le fermier et les garçons de ferme en furent quittes à bon marché.

Le marquis avait visité les granges, les étables, le fenil ; il avait inspecté minutieusement les charrues de nouveau modèle qu'il avait fait venir de Milan ; parcouru la cave et la maison du fermier qui marchait derrière lui, craignant à chaque pas quelque algarade, et il n'avait pas soufflé mot.

Puis le marquis était monté seul dans les chambres du haut et le fermier, de la cour, le voyait ouvrir les fenêtres toutes grandes, l'entendait passer d'une pièce dans l'autre, faisant claquer les portes. Deux ou trois fois il se montra tantôt à l'une, tantôt à l'autre des fenêtres, comme voulant appeler quelqu'un, mais ne faisant que jeter de longs regards auprès et au loin, sur la campagne et sur le ciel, lequel paraissait de bronze dans son implacable pureté, sans un flocon de nuage depuis dix mois, embrasé par le soleil qui ardeait comme en plein été.

Trois heures plus tard il était descendu, avait commandé à Ritta d'atteler et était reparti sans donner aucun ordre, sans témoigner ni mécontentement, ni satisfaction.

À moitié chemin de la route de Margitello, là où était le morceau de terrain que compère Santi Dimaura avait dû vendre par force, le marquis, apercevant le vieux paysan assis sur une pierre, les coudes appuyés sur les genoux et le menton entre les mains, ordonna à Ritta d'arrêter.

Compère Santi leva la tête et salua le marquis en soulevant d'une main le devant de son béret de coton blanc.

— Que faites-vous ici ? demanda le marquis.

— Rien. Excellence. Me trouvant au moulin j'ai voulu donner un regard...

— Vous regrettez encore les quatre pierres ?

— Mon cœur est toujours ici. J'y viendrai mourir un jour ou l'autre !

— Vous avez le front de vous plaindre, après avoir touché soixante-dix onces !

Le vieillard haussa les épaules et reprit sa posture première et le marquis fit signe à Ritta de repartir.

Les sonnailles des têtiers secouées par le trot rapide des mules résonnaient à l'ombre des oliviers et des amandiers qui projetaient au-dessus des talus leur feuillage gris et verdâtre où crissaient quelques cigales retardataires, croyant peut-être, grâce à la persistance de la chaleur, que l'été durerait encore.

La voiture s'arrêta tout à coup.

— Qu'y a-t-il ? demanda le marquis et, s'étant penché à la portière, il vit don Aquilante, ses longues jambes pendantes du parapet d'un petit pont, sa face glabre protégée du soleil par un grand chapeau de feutre noir, sa grande canne appuyée ferme d'une main sur le rebord du chemin.

L'avocat descendit de son siège improvisé, les sourcils froncés et les lèvres pincées, de l'air d'un homme dérangé très mal à propos.

— Assis là, avec le soleil ! fit le marquis en ouvrant la portière de sa voiture.

Don Aquilante répondit seulement par un geste qui voulait dire : « Si vous saviez ! » et, acceptant l'invitation, il monta auprès du marquis.

À peine la voiture en mouvement :

— Vous êtes sceptique, dit-il. Peu importe !... vous serez convaincu un jour ou l'autre.

Le marquis sentit un frisson lui courir par tout le corps. Cependant il fit le brave et sourit ; puis, bien qu'il eût prié l'avocat de ne plus lui parler de ces choses et qu'il en sentit plus que jamais une invincible frayeur, il fut comme poussé à défier cette sensation qui en ce moment, au grand air et avec cette éclatante lumière, lui semblait puérile et facile à vaincre.

— Ah ! vous venez chercher les esprits par ici ?

— Je l'ai suivi à dix pas de distance, sans pouvoir le rejoindre. Il est agité maintenant ; il commence à avoir conscience de sa nouvelle condition... Vous ne pouvez comprendre ! Vous êtes hors de la vérité, enfoncé dans les ténèbres, les préjugés religieux et autres.

— Eh bien ? balbutia le marquis.

— Un jour, finalement, vous serez persuadé que je ne suis pas un halluciné, ni un fou. Il y a des personnes, ajouta-t-il d'un accent péremptoire, qui possèdent des facultés spéciales pour voir ce que les autres ne voient pas, pour entendre ce que les autres n'entendent pas. Pour ces personnes, le monde de l'humanité et celui des esprits ne sont pas deux mondes différents et distincts. Tous les saints ont eu cette haute faculté. Il n'est pas besoin, toutefois, d'être un grand saint pour l'acquérir. Des circonstances particulières peuvent l'octroyer à un pauvre avocat comme moi...

— Et vous n'êtes pas arrivé à le rejoindre ? dit le marquis, laissant de côté la digression de don Aquilante et d'un ton qu'il aurait voulu rendre ironique, mais qui trahissait une vive anxiété.

— Il s'est arrêté près du petit pont et est resté un instant aux écoutes ; puis, tout à coup, le bruit des sonnailles de vos mules et des roues de votre carrosse s'étant fait entendre, il s'est précipité en bas de la crête, de l'autre côté de la route. Évidemment, il a voulu éviter de se rencontrer avec vous.

— Pourquoi ?

— Je vous l'ai dit. Il commence à avoir conscience de sa nouvelle condition. En ce cas, tout ce qui lui rappelle sa vie antérieure lui inspire de l'horreur. C'est le moment le plus pénible de l'autre existence. Rocco qui s'aperçoit de ne plus être dans le monde des vivants...

Le marquis n'osait pas l'interrompre, ni n'osait pas se demander si celui qui lui parlait de cette façon avait perdu le sens, ou était encore en possession de sa raison.

D'ailleurs Ritta avait poussé les mules au grand trot pour faire une belle entrée dans la ville, avec claquements de fouet, tintement de sonnailles, fracas des roues, et ce tintamarre coupa court aux paroles de don Aquilante et dissipa un moment le sombre nuage de réflexions et de terreurs qui pesait sur l'esprit du marquis.

Mais à peine avait-il mis le pied dans sa triste maison que terreurs et réflexions le reprenaient.

— J'ai mis la clé à la malle des papiers, lui rappela man Grazia.

Et le marquis, qui en réalité n'avait aucun papier à rechercher, descendit au rez-de-chaussée pour s'occuper de quelque chose.

La vieille nourrice avait aéré ces vastes pièces abandonnées ; néanmoins, l'odeur de renfermé y prenait à la gorge. De grands hamacs de toiles d'araignées pendaient des angles du plafond, et une épaisse couche de poussière couvrait les quelques vieux meubles boiteux qui encombraient une première chambre très sombre. « Tout cela est bon à jeter », pensait le marquis, avançant avec précaution, presque avec défiance, plissant le nez, à cette forte odeur de moisi et écarquillant les yeux pour mieux voir. Personne n'avait jamais pensé à faire un bon nettoyage de ces fatras restés là depuis le temps du *grand* marquis. Il le ferait faire, lui, et sans plus tarder.

Mais tout en songeant à cela, les paroles de don Aquilante revenaient bourdonner dans sa tête, comme si quelqu'un les lui avait répétées tout bas, du coin le plus reculé de son cerveau :

— Il a voulu éviter de se rencontrer avec vous ; il commence à avoir conscience de sa position.

Eh quoi ! allait-il se préoccuper des billevesées de l'avocat ?... Mais si c'était vrai, pourtant ?... Allons donc !... Mais, enfin, si c'était vrai ?...

Il venait de passer le seuil d'une autre chambre et, soudain, il s'arrêta pris d'épouvante. C'était absurde ! mais il éprouvait les mêmes impressions qui, tant d'années auparavant, l'avaient angoissé et terrorisé. Il avait huit ou neuf ans quand pour la première fois il avait vu ce grand crucifix pendu au mur de gauche ; mais alors le linceul qui enveloppait le corps de grandeur naturelle du Christ n'avait pas été mis

en lambeaux par les souris et les teignes, et la tête couronnée d'épines et inclinée sur une épaule, les mains raidies, les genoux ployés et sanglants, les pieds posés l'un sur l'autre et percés par le gros clou qui les fixait au bois, ne se montraient pas ainsi entre les déchirures du drap mortuaire.

Le jour où tout enfant encore il avait été conduit dans cette pièce par le grand marquis – il ne se rappelait plus dans quel but – la vue de ce corps humain que modelait le linceul tout en l'enveloppant, l'avait tellement effrayé qu'il s'était accroché désespérément à son grand-père et que ses cris avaient fait accourir maman Grazia et sa mère.

Le marquis avait essayé de le convaincre que cette figure était celle de Jésus mis en croix par les Juifs et qu'il ne devait pas en avoir peur ; et sa mère lui avait rappelé le récit de la passion et de la mort du Sauveur qu'elle lui avait fait un vendredi saint, avant de l'emmener à l'église assister à la cérémonie de la descente de croix. Il avait continué à trembler ; d'ailleurs, le vendredi saint dont lui parlait la marquise, il avait crié de peur aussi, comme bien d'autres enfants de son âge, et maman Grazia avait été obligée de l'emporter à son cou, se frayant un chemin au milieu de la foule.

Les femmes à genoux, pleurant et sanglotant dans l'église où régnait presque la nuit ; ce prêtre qui frappait avec un marteau sur le bois de la croix pour déclouer les clous du crucifix, tandis qu'un trombone faisait retentir des sons si lugubres que l'on aurait dit des gémissements : il re-voyait, il entendait tout cela à nouveau. Ces souvenirs s'étaient retracés aux yeux de son esprit avec la rapidité de l'éclair et, en même temps, son effroi d'alors se reproduisait en lui avec une intensité égale et même plus grande, car le linceul déchiré, en laissant mieux voir cette figure de grandeur naturelle, la rendait plus terrifiante encore : elle sem-

blait le regarder de ses yeux à moitié éteints et ses lèvres livides contractées par la convulsion suprême de l'agonie paraissaient se mouvoir pour lui parler.

Pendant combien de minutes resta-t-il immobile, n'ayant ni le courage, ni la force de s'avancer ou de reculer ?

Quand il put enfin se dominer, il avait les mains glacées et son cœur battait à grands coups. Il se fit violence pourtant et s'imposa de fixer ses regards sur le crucifix et même de s'en approcher. Puis il sortit de cette chambre et en ferma la porte à clé ; mais en passant par les autres et en remontant l'escalier il lui semblait que ces yeux à demi éteints continuaient à le regarder à travers l'épaisseur des murs et que ces lèvres livides contractées par la suprême convulsion de l'agonie se remuaient, pour lui crier peut-être quelle terrible parole !

## IX

Don Silvio La Ciura s'était levé plusieurs fois de la petite table où il tenait ouvert devant lui un des quatre tomes du bréviaire.

Ce soir-là, il semblait que les vents d'est et d'ouest se fussent donné rendez-vous à Rabbato pour lutter ensemble à qui serait le plus fort ; et ils soufflaient, sifflaient, gémissaient, hurlaient, rampant le long des murs, secouant les fenêtres, enlevant les tuiles des toitures, bataillant aux tournants et aux coins des sentiers, des rues et des places. La tempête semblait s'éloigner, puis se rapprochait soudain, et c'était tantôt comme de vrais cris de rage, tantôt des hurlements prolongés qui donnaient le frisson au pauvre prêtre.

Sous les assauts répétés de ces invisibles combattants, la fenêtre peu solide de son petit balcon avait menacé de céder, de s'ouvrir toute grande, de laisser pénétrer dans la maison ce qui semblait être un ennemi assiégeant, s'exaspérant toujours plus devant la résistance qu'il rencontrait.

Don Silvio, interrompant la récitation de l'office, avait été obligé d'étayer sa fenêtre avec un morceau de bois et une petite corde. Bien qu'un peu rassuré, il s'arrêtait souvent au milieu d'un verset de psaume et il se recroquevillait comme s'il eût senti directement les épouvantables coups de vent qui, par intervalles, allaient jusqu'à faire sonner la petite cloche du monastère voisin de Sainte-Colombe et jetaient sur le pavé de la rue quelque tuile ou quelque vase de fleurs qui s'y fracassaient à grand bruit.

Sa petite maison à un seul étage, située à l'angle d'une ruelle tortueuse, assaillie d'un côté par le vent d'est et de face par le vent d'ouest, semblait vaciller.

Toutes les portes, toutes les vitres étaient secouées, ballottées, et sur le toit c'était un continuel remue-ménage de tuiles, comme si un gros animal s'était amusé à courir et à sauter dessus.

Quittant des yeux son bréviaire, don Silvio tendait ses mains jointes vers l'image de la Vierge des Douleurs qui était au chevet de son lit et l'invoquait, ou se tournait vers le crucifix de cuivre qui était devant lui sur la petite table :

— Que votre sainte volonté soit faite, Seigneur ! Ayez pitié de nous, Seigneur !

Et on aurait dit que les vents, irrités par cette prière, redoublèrent de violence dans leurs assauts contre l'humble maison du prêtre et hurlèrent avec plus de force derrière la porte, les fenêtres et le balcon. C'était un tel vacarme que don Silvio un peu hésitant se demandait si les coups qu'il avait cru entendre à la porte d'entrée provenaient de la rage furieuse du vent ou de quelque personne venant requérir ses services spirituels pour un moribond.

Sa vieille sœur, qui habitait avec lui, l'appela de la chambre voisine :

— Silvio ! Silvio ! Tu n'entends pas ? On frappe !

Il descendit l'escalier, sa lumière à la main, et demanda derrière la porte :

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Ouvrez, don Silvio ! C'est moi.

— Oh ! monsieur le marquis !... s'écria le prêtre stupéfait, le reconnaissant à la voix. Et ayant posé sa petite lampe sur une marche, il ôta la barre qui fermait transversalement la porte d'entrée.

Une bouffée de vent éteignit la lumière.

— Laissez-moi faire, dit le marquis en refermant la porte et en la frappant à grands coups d'une main pour la maintenir, tandis que de l'autre il cherchait à tâtons la barre que don Silvio avait posée dans un coin. L'ayant retrouvée et remplacée : « J'ai des allumettes », ajouta-t-il, et il ralluma la lampe.

— Monsieur le marquis ! Qu'arrive-t-il ?... À cette heure-ci !... Avec cette infernale tourmente !

De haute taille, de large carrure, enveloppé de sa capote de drap noir dont le capuchon lui cachait la moitié de la figure, le marquis de Roccaverdina avait l'air d'un formidable géant en face du petit prêtre au maigre corps et dans cette chambrette qui pour tous meubles n'avait que la petite table où étaient posés le crucifix de cuivre, les volumes du bréviaire et quelques papiers, le petit lit avec sa blanche couverture et la Vierge des Douleurs suspendue au chevet, et deux chaises grossièrement paillées, l'une devant la table, l'autre à côté du lit.

— Permettez, dit le marquis en se débarrassant de sa capote qu'il jeta sur le siège le plus proche.

Don Silvio n'osait plus lui demander ce qui l'amenait, n'ayant pas eu de réponse à ses premières questions.

Le marquis se passa plusieurs fois la main sur la figure, enleva son béret de martre, le posa sur sa capote ; puis, comme faisant un effort, il dit :

— Je veux me confesser.

Voyant le regard de stupéfaction de don Silvio, il ajouta :

— J'ai même hâte de le faire.

— Je suis prêt à vous entendre, répondit alors le prêtre. Un moment et je suis à vous.

Il alla dans la pièce voisine pour rassurer sa sœur qui était âgée et malade, mais sans lui nommer le visiteur, et revenant dans sa chambre, il en ferma soigneusement les portes.

Le marquis était resté debout ; son ombre projetée par la lumière se dessinait noire et agrandie sur le mur blanc, la largeur du buste remplissant la paroi, et la tête, autour de laquelle étaient éparpillés comme d'énormes tentacules de polype les touffes épaisses des cheveux que du mouvement rapide de ses doigts agités et nerveux il avait ébouriffés, touchant la voûte du plafond.

Don Silvio, ayant sorti du tiroir de la petite table une étole en drap noir sur laquelle étaient brodées deux petites croix en galon d'argent, se la passa autour du cou, en faisant tomber les bouts sur la poitrine ; puis il prit la lampe et la posa par terre près de la porte, de façon que la pièce restât dans la pénombre. Alors, s'asseyant sur la chaise qui était devant la table et ayant fait le signe de la croix, il répéta :

— Me voici prêt à vous entendre, invitant en même temps du geste le marquis à s'agenouiller.

Le marquis hésita un instant. Se tournant, inquiet, vers le balcon contre lequel le vent faisait rage, il tendait l'oreille au mugissement sauvage qui, engouffré dans la ruelle, passait outre rapidement, suivi d'autres hurlements, d'autres sif-

flements, d'autres clameurs presque humaines qui passaient outre aussi dans une sinistre poursuite, avec des intervalles de silence de mort plus sinistres encore.

Ce fut dans un de ces intervalles que le marquis entendit très nettement, bien que prononcées à voix basse, les graves paroles que le confesseur lui adressait, après l'avoir aidé à réciter le *Confiteor* :

— Oubliez maintenant mon humble personne et le pauvre lieu où vous vous trouvez. Devant le Dieu très haut qui lit dans votre cœur et qui est un Père de miséricorde et de pardon, confessez humblement vos faiblesses, vos fautes, puisque sa sainte grâce vous a poussé à cet acte pour votre salut éternel.

La voix de don Silvio avait pris un accent solennel et le marquis de Roccaverdina, qui, bien qu'agenouillé, avait le front à la hauteur de la tête du prêtre penchée vers lui, resta étonné de la sévère dignité de ce pâle visage émacié par les jeûnes et les pénitences, dont l'expression dans les circonstances ordinaires n'était qu'humble et souriante douceur et que bonté presque féminine.

Frappé et troublé par cette impression, le marquis attendit que le vent se remit à souffler et à hurler et, au moment où il semblait qu'il voulût dans sa fureur renverser toutes les maisons de la rue, il balbutia :

— Mon père, c'est moi qui ai tué Rocco Criscione !

— Vous ! vous ! s'écria don Silvio d'une voix tremblante, se soulevant à demi de sa chaise, tant lui avait paru énorme, incroyable, ce qu'il venait d'entendre.

— Il méritait d'être tué !

— Vous ne vous repentez donc pas de votre crime, mon fils, pour parler ainsi ! prononça le prêtre ayant quelque peu recouvré son calme.

— Je suis ici, à vos pieds, pour obtenir le pardon, dit le marquis.

— Et vous avez souffert que l'humaine justice condamnat un innocent ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai accusé.

— Mais vous n'avez rien fait pour empêcher cette infâme iniquité !

— La faute en est aux jurés et aux juges s'ils l'ont condamné à tort, presque sans preuves.

— Et pourquoi, pourquoi, avez-vous assassiné Rocco Criscione !

— Il le méritait !

— Qui vous a donné le droit de vous faire arbitre de la vie ou de la mort d'une créature de Dieu ?

— Puisque Dieu l'a permis...

— Oh ! ne blasphémez pas de cette manière pour vous excuser et vous justifier.

— Le Seigneur nous enlève le jugement en certaines circonstances.

— Quand nous avons appelé ce châtiment sur nous !

— J'étais fou, peut-être... Certainement je l'étais, en cette terrible nuit !

— Mais, depuis ? N’avez-vous pas réfléchi, n’avez-vous pas senti de remords ?

— Oh ! mon père ! quelles journées et quelles nuits pendant ces longs mois !

— C’était la voix de Dieu qui vous pressait, vous conseillait, vous appelait...

— Aussi, suis-je venu vers vous !... Laissez-moi parler ; ne m’enlevez pas par votre sévérité la force de tout vous dire. Aidez-moi, au contraire, soyez miséricordieux.

— Dites, dites, mon fils ! La Sainte Vierge et les Saints invoqués par vous dans le *Confiteor* vous assisteront.

Ah ! pourquoi donc le vent se taisait-il en ce moment ? Le marquis avait peur de sa propre voix, devant ce saint homme, dans la pénombre de sa pauvre petite chambre. Mais il avait déjà prononcé les fatales paroles :

— C’est moi qui ai tué Rocco Criscione ! Ce secret qui le torturait depuis des mois et des mois, ses lèvres l’avaient enfin laissé sortir ! Et maintenant il sentait le besoin de se défendre, de se disculper même, plutôt que de s’accuser.

Du moment où il s’était senti à l’abri de la justice humaine, la terreur de la justice divine l’avait oppressé.

Les regards mourants de ce grand Christ en croix le poursuivaient toujours et, à cette heure même, il les voyait comme s’il avait été en face de cette sanglante figure ; il voyait s’agiter les livres livides qui dans cette sombre chambre de sa maison lui avaient semblé prononcer le mot : Assassin ! et le crier assez fort pour que tous l’entendissent !

En vain avait-il essayé de se persuader que tout cela était l’œuvre de son imagination surexcitée. Les sentiments

religieux qui lui avaient été inculqués par sa mère, très atténués par l'âge, les circonstances de la vie et le peu de fréquence avec laquelle il les avait exercés, surtout en ces dernières années, réveillés par la très vive impression que la vue inattendue du crucifix lui avait produite, reflourissaient dans son âme avec l'enfantine candeur et la sincérité d'autrefois.

Il avait bien cherché à leur opposer une sorte de résistance, par instinct de conservation, par défense personnelle, pour ainsi dire ; mais ce soir-là, dans ce bouleversement de la nature, son courage, son orgueil avaient chancelé, avaient cédé.

Et il était sorti de chez lui pour se rendre auprès de don Silvio, poussé aussi par la certitude que personne, pendant cette tempête déchaînée sur Rabbato, ne le verrait entrer dans la maison du prêtre ; que personne ne pourrait avoir le moindre soupçon de ce qu'il allait y faire. Aussi n'était-il pas humble devant le confesseur et s'obstinait-il à répéter, en parlant de sa victime : Il le méritait !

Voyant que le marquis avait l'intention d'étendre son récit et comprenant qu'il souffrirait de rester aussi longtemps agenouillé, don Silvio lui dit :

— Par le pouvoir qui m'est accordé, je vous dispense de continuer votre confession à genoux. Asseyez-vous, vous pourrez parler plus librement.

Le marquis obéit avec empressement, heureux de ce qui lui paraissait être un juste égard pour sa personne, et reprit :

— Ma tante avait raison. Je ne devais pas épouser cette femme, pour l'honneur de la famille où jamais notre sang ne s'est mêlé à un sang plébéien... mais je ne pouvais pas m'en détacher. Je vivais avec elle depuis dix ans...

— En péché mortel, suggéra le prêtre.

— Comme tant d'autres, répliqua le marquis. Le monde n'est pas un couvent de moines avant fait vœu de chasteté. La chair a ses obligations : mais les préjugés sociaux sont quelquefois plus puissants que les lois divines et humaines elles-mêmes. J'ai mal fait, comme tant d'autres, et je n'avais pas conscience de mal faire ; pourtant je voulais mettre moi-même un obstacle au parti extrême redouté par ma tante et par d'autres de mes parents. J'y serais arrivé plus tard, certainement, si je n'avais pas résolu... Ce fut un pacte, entre nous trois. Un soir, j'appelai Rocco et je lui dis : — Il te faut épouser Agrippina Solmo... Je comptais sur son dévouement, sur sa fidélité. Il me répondit : — Il en sera comme le veut Votre Excellence. — Mais tu ne devras être son mari que de nom !... Il n'hésita pas ; il répondit ; — Comme le voudra Votre Excellence. — Jure-le ! Il le jura... Il pouvait s'y refuser...

— Mais cela a été un grand sacrilège ! s'écria le prêtre.

— Alors, je l'appelai, elle, continua le marquis. J'étais sûr de sa réponse. Depuis dix ans je la voyais devant moi humble, obéissante comme une esclave, sans ambition d'aucune sorte. C'est bien ce qui formait sa force, sa puissance sur mon cœur. Je lui dis : — Tu dois épouser Rocco !... Elle me regarda suppliante, mais elle aussi répondit : — Comme voudra Son Excellence ! — Tu ne seras sa femme, toutefois, que de nom, pour l'œil des gens ; jure-le ! Et elle jura... Elle pouvait s'y refuser...

— Tout cela a été un grand sacrilège ! Avoir substitué l'adultère au concubinage ! interrompit don Silvio avec un accent de profonde tristesse.

— Je ne devais pas, je ne pouvais pas l'épouser, moi ; et je la voulais toujours à moi. Je ne songeai pas à autre chose. Il y avait alors dans mon être une tempête plus terrible que celle qui bouleverse l'atmosphère cette nuit... Vous êtes un saint... Vous ne pouvez pas comprendre...

Les mots expièrent sur ses lèvres. En revanche, les vents d'est et d'ouest recommençaient en cet instant leurs rafales, leurs hurlements, leurs sifflements, rasant les murs, s'engouffrant dans la ruelle, faisant battre portes et fenêtres, se poursuivant comme une troupe en révolte, et la petite cloche de Sainte-Colombe résonnait comme si elle eût annoncé lamentablement un désastre prochain.

— J'aurais dû prévoir tout de suite que je soumettais ces deux êtres à une grande épreuve ! continua le marquis en se couvrant le visage de ses mains. Mais le dévouement éprouvé de Rocco me rassurait ; mais la reconnaissance et l'affection d'Agrippina, non moins éprouvées, me rassuraient plus encore ! Et l'obstacle apparent donnait une saveur nouvelle à ma vie : cette femme était ma seule jouissance ! Pour compenser le sacrifice de Rocco, je lui laissai les mains libres. À Margitello, à Casalicchio, à Poggiogrande, le maître c'était lui. Il dépensait et gaspillait mon bien avec les femmes ; tant mieux ! Cela me semblait être un signe rassurant de fidélité à son serment. Quant à elle, je lui avais fait don, comme dot, de cette maison proche de la mienne. Elle venait tous les jours chez moi, sous prétexte d'aider dans le ménage maman Grazia, qui la voyait d'assez mauvais œil. Devant tous, je gardais les apparences avec grand soin, et je me suis amusé à ce jeu-là... jusqu'au moment où le soupçon d'une vilenie commença à s'insinuer dans mon âme. Par quels indices ! Je ne saurais le dire exactement. Je perdis la paix. Elle s'en aperçut tout de suite, et son attitude ne fut plus franche et sincère comme auparavant. Ah ! quelle

atroce blessure pour mon cœur ! La jalousie me faisait épier ses moindres actes et ceux de Rocco, et me donnait en même temps la force de dissimuler. Il ne courait plus après les femmes. Il avait recherché et poursuivi celle de Noli Caccaccio, cette jolie créature... Puis, il s'était calmé ; elle l'a confirmé elle-même, dans sa déposition devant le juge d'instruction... Pourquoi ? Comment cela ?... J'aurais dû le prévoir !... Ils étaient mariés devant l'Église et devant la loi ; ils étaient jeunes et obligés de vivre sous le même toit, de se voir tous les jours... Mais... n'avaient-ils pas accepté le pacte ? N'avaient-ils pas juré ? S'ils étaient venus vers moi, m'avouant : – Nous ne voulons plus, nous ne pouvons plus ! – moi... je ne sais ce que j'aurais répondu, ce que j'aurais fait. J'aurais pardonné peut-être, je les aurais déliés de leur serment... Au lieu de cela...

— Et la loi de Dieu ? Vous ne vous en souvenez jamais ?

— Vous êtes un saint : vous ne pouvez pas comprendre ! Elle en arriva jusqu'à ne pas me cacher qu'elle souffrait de voir souffrir Rocco : jusqu'à prétendre que les apparences fussent gardées pour lui aussi !... Je la sentais m'échapper ; je perdais la tête en pensant à l'infâme trahison que ces deux avaient commise envers moi ou étaient sur le point de commettre. Ingrats ! Parjures ! Je dissimulais encore. Je voulais être sûr... Ou toute à moi, ou ni à moi ni à nul autre ! C'était une idée fixe qui bouillonnait dans mon cerveau et m'obscurcissait le jugement... Et quand il me sembla ne plus pouvoir douter... Voilà comment c'est arrivé !... Voilà pourquoi je l'ai tué !... Il le méritait !

L'âpreté d'accent avec laquelle le marquis avait prononcé ces derniers mots vibra comme un claquement de fouet.

Très pâle, la tête inclinée, les yeux pleins d'épouvante et de compassion, le prêtre avait écouté le pénitent, oubliant

presque sa fonction de confesseur. Cette faiblesse et ces appétits de la chair dont il ignorait les tourments et les bas détours, étaient une grande misère humaine qui lui arrachait des larmes, elles coulaient brûlantes de ses paupières, tombant sur ses mains jointes. Depuis qu'il confessait, jamais il n'avait rencontré un cas qui eût même une lointaine ressemblance avec celui-là. Et ce qui lui serrait surtout le cœur, ce n'était pas tant le crime avoué que l'état d'âme de celui qui ne semblait pas avoir une idée bien nette de ce grand sacrement de la pénitence auquel il avait eu recours. Pendant que le marquis parlait, don Silvio élevait son cœur à Dieu, priant pour le repentir du pécheur, invoquant la lumière d'en haut afin que ses conseils parvinssent à éclairer cette âme si profondément obscurcie et troublée.

— Prosternez-vous de nouveau devant Dieu, dit-il d'une voix lente.

Le marquis accablé se laissa pesamment tomber sur ses genoux et se couvrit encore la figure de ses mains frémissantes.

— Dieu pardonne seulement à qui se repent, à qui est prêt à réparer le mal commis. Éprouvez-vous un profond sentiment de contrition pour l'assassinat perpétré et pour les graves péchés qui l'ont précédé et préparé ?

— Oui, mon père !

— Êtes-vous prêt à réparer les torts causés à la personne et à la réputation d'autrui, donnant ainsi la seule positive assurance de votre repentir ?

— Oui, mon père !... Si c'est possible, ajouta le marquis, en hésitant.

— Il y a un innocent qui souffre à votre place. Il faut le justifier, le délivrer.

— De quelle manière ?

— De la manière la plus simple et la plus directe.

— Je ne comprends pas...

— Il est frappé injustement d'une peine qui aurait dû retomber sur votre tête...

— J'aiderai, je secourrai sa femme et ses enfants, de toute façon...

— Cela ne suffit pas.

— Que puis-je faire d'autre ?

— Le faire sortir de prison et prendre sa place. Ce n'est qu'à cette condition...

— Mon père ! imposez-moi quelque grande pénitence, mais...

— Le Seigneur vous parle par la bouche de son humble ministre ; il vous dit que de cette condition dépendent votre paix en cette vie, votre salut éternel dans l'autre.

— J'ai entendu dire qu'il y a moyen de racheter ses péchés en faisant des donations à des églises, à de pieuses institutions, à des œuvres religieuses...

— Dieu ne marchande pas son pardon. Lui qui vous a donné la fortune peut vous l'enlever en un moment si telle est sa volonté ! Il a été infiniment miséricordieux en vous inspirant de venir au saint tribunal.

— Il me faudrait déshonorer le nom des Roccaverdina ?

— C'est un misérable orgueil qui vous fait parler ainsi. Faites bien attention ! Dieu est juste, d'une inflexible justice, il saura venger l'innocent, ses voies sont infinies.

Le marquis baissa la tête et ne répondit pas.

— Se repentir, quand le mal que nous avons fait est irréparable, suffit à la miséricorde du Seigneur. Mais si la réparation est possible et des plus urgentes, le repentir non suivi d'action est faux et ne vaut rien. Saurais-je vous imposer la plus lourde des pénitences, elle serait insuffisante, dérisoire. Il n'est qu'une condition, vous dis-je ! Sans cela, je ne puis pas lever la main de Dieu et vous absoudre. Réfléchissez !

— Je réfléchirai ! dit le marquis avec une sombre intonation de voix. En attendant, reprit-il, faites bien attention ! Je vous ai révélé ma faute sous le sceau de la confession. Vous ne pouvez pas me dénoncer à la justice...

— Vous dénoncer ? Que vous passe-t-il par la tête ? Pensez plutôt qu'en ce moment vous repoussez la grâce du Seigneur...

— Absolvez-moi !... Je ferai pénitence, supplia le marquis. Je réparerai de quelque façon ! Tout se compense dans le monde !

— Écoutez ! répondit le confesseur. Dieu nous parle aussi par les tempêtes et les tremblements de terre, par la famine et par la peste ; il nous révèle sa colère dans les bouleversements de la nature et nous avertit...

— Je reviendrai une autre fois !

Et le marquis se releva.

— Que le Seigneur vous vienne en aide ! s'écria le prêtre douloureusement.

— Vous ne pourrez pas me dénoncer ! répéta le marquis, et il semblait qu'il menaçât don Silvio.

— J'ai tout oublié, répondit celui-ci, l'habituelle expression de bonté presque féminine réapparaissant sur son pâle visage émacié. Ah ! Monsieur le marquis ! Monsieur le marquis !

## X

Le marquis, dans sa marche pénible faisant mille détours par les rues et ruelles pour échapper de quelque façon à la fureur du vent, n'eut guère moyen de réfléchir ; mais à peine la grande porte cochère de sa maison soigneusement fermée et sa lampe allumée, il respira à pleins poumons, comme s'il se sentait délivré d'une insupportable oppression.

Il était satisfait. Il constatait avec un joyeux étonnement qu'il se sentait tranquille. Sa conscience ne le tourmentait plus, ou, tout au moins, ne le terrifiait plus avec les sombres visions qui, il s'en était fallu de bien peu, il en souriait, ayant pitié de lui-même, le poussaient au suicide un certain jour où il s'était renfermé dans cette petite chambre, décidé à se tirer un coup de revolver à la tempe. Par deux fois il avait été sur le point de presser la détente ! C'est pour cela qu'Agrippina Solmo s'étant montrée à l'improviste devant lui, il s'était écrié : Qui sait qui t'envoie ? Dieu ou le diable ?

Maintenant, il ne s'inquiétait plus de savoir qui l'avait envoyée. Il pensait simplement que la justice humaine s'était liée les mains en condamnant Neli Casaccio, et que la justice divine devait être déjà en partie apaisée par la confession que spontanément et sincèrement il avait faite une heure auparavant. Si le confesseur n'avait pas voulu lui imposer une pénitence, s'il s'était refusé à l'absoudre, ce n'était pas sa faute.

Peut-être, en choisissant un autre prêtre... Il s'était flatté de l'idée que don Silvio La Ciura, que le menu peuple tenait pour un saint, on lui attribuait même plusieurs miracles, au-

rait su mieux que tout autre juger des circonstances qui avaient pu amener un marquis de Roccaverdina à devenir assassin.

Et, tout en se déshabillant pour se mettre au lit, il examinait froidement quel avait été son état d'esprit en ce temps-là.

Il avait été en proie à une vraie folie ! Il avait dû vraiment être ensorcelé, comme le disait la baronne, et le coup de fusil qui avait tué Rocco devait avoir aussi détruit le pouvoir diabolique de cette femme, puisque immédiatement après il s'était senti envahi par une véritable haine contre elle. Oui, au moment même où elle pouvait être toute à lui, uniquement sienne, comme il le désirait et le voulait avant d'assassiner le parjure, il n'avait plus éprouvé à son égard qu'une invincible aversion !

Et ce saint homme de don Silvio lui proposait de se dénoncer, de prendre la place de Neli Casaccio !

Si Dieu avait permis qu'il fût condamné, c'était, sans doute, parce qu'innocent du crime imputé, il était coupable de quelque autre gros méfait resté ignoré des hommes.

Quant à lui, étant donné que le confesseur s'était refusé à l'absoudre, pourquoi ne se tournerait-il pas vers qui est bien au-dessus de n'importe quel confesseur, vers qui a plein pouvoir de délier de tous les péchés, vers le Pape en personne ! Sous le prétexte d'un voyage sur le continent, il irait à Rome se jeter aux pieds de Sa Sainteté.

Faudrait-il fonder un autel avec messe perpétuelle ? Donner un orphelinat ? Faire cadeau à la basilique de Saint-Pierre d'un calice en or avec brillants ? Pourvu que le nom et l'honneur des marquis de Roccaverdina ne fût pas entaché, il était prêt à tout !... Oh ! Pie IX comprendrait tout de suite

ses bonnes intentions ; il n'était pas court d'esprit comme ce pauvre petit don Silvio !

Et le marquis s'était endormi, se voyant agenouillé aux pieds de Pie IX qui élevait la main pour l'absoudre.

Ruminant ces pensées, il reprit avec grande ardeur son existence habituelle, cherchant à s'occuper, à s'étourdir, les énergies de son organisme paraissant ainsi vouloir prendre la revanche de l'inertie dans laquelle il était resté pendant tant de mois. Ses affaires, ses terres avaient été abandonnées aux mains d'employés incapables et sans scrupules ; ses fermiers et métayers, non contents de ne pas payer leurs fermages, venaient encore pleurnicher devant lui, quêtant l'aumône de quelques sacs de semences et de quelques journées de ses charrues nouveau modèle qu'il avait fait venir de Milan. La longue sécheresse avait rendu le sol dur comme du fer et les socs ordinaires n'arrivaient plus à le rompre. Et quant aux semences, l'année précédente n'ayant presque rien donné, il fallait semer à force cette année-ci, dans l'espoir de se refaire à la prochaine récolte.

— La main de Dieu est sur nous ! concluaient-ils mélancoliquement.

Le marquis n'osait pas leur répondre comme il l'avait fait souvent :

— La seule malédiction qui pèse sur vous c'est votre paresse !

Car, lui aussi, regardait avec découragement ces campagnes brûlées où l'on ne voyait pas un brin d'herbe, ce ciel si pur où ne flottait pas le plus petit nuage. Seul l'Etna tranchait en noir sur cet implacable azur, comme s'il eût voulu tromper tous ces yeux anxieux qui interrogeaient l'horizon, en leur faisant prendre pour des nuées les ondes épaisses de

fumée que rejetait son cratère et que le vent dispersait au loin.

L'Esplanade du Château se peuplait tous les soirs de paysans, de gens de toute condition, qui venaient voir s'il y avait quelque indice d'un changement de temps.

Un certain soir, le chevalier Pergola monta aussi sur l'Esplanade et le marquis, bien que brouillé avec son cousin, se laissa entraîner à causer avec lui. Le chevalier s'était avancé vers le marquis, l'avait salué le premier, puis, – avec ou sans habile préméditation, – l'avait touché à son point sensible, en lui demandant s'il était vrai qu'il voulût adopter la batteuse à Margitello.

— Peut-être, pour un essai, la demanderai-je en prêt au Comice agricole provincial.

— Vous pouvez le faire ; mais les petits propriétaires ?

— La dépense serait largement compensée pour tous par la célérité et la perfection du travail. Margitello est un point central... Je voudrais me mettre en avant, mais je me sens découragé. Nous ne nous soucions pas de nous associer, de réunir nos forces. Nous nous défions les uns des autres ! Nous ne voulons pas nous donner la moindre peine pour affronter les difficultés, ni courir les risques d'une spéculation. Nous sommes tous comme les enfants qui attendent qu'on leur mette la nourriture dans la bouche... Nous voulons notre bouillie bel et bien préparée !

— Vous parlez d'or !

— Aussi avons-nous ce que nous méritons. Nos vins nous sont pris par la France, à vil prix, et elle nous les renvoie transformés en bordeaux. Nos huiles sont bonnes tout au plus pour faire du savon ou graisser des machines, et

nous avons les meilleures olives du monde ! J'ai produit des vins, moi, par exemple, à faire dédaigner tous les bordeaux, tous les xérès, tous les Rhins de l'univers ; des huiles, à donner des points à celles de Lucques et de Nice !... Mais il faudrait produire en grand, exposer... Et je ne parle pas des fromages, du beurre !...

Ils étaient restés seuls là-haut, sans s'apercevoir que la nuit était tombée ; le clair de lune trompait.

— Ce n'est que trop vrai, dit le chevalier, nous sommes encore à moitié barbares. Pour parler de nous, puisque l'occasion s'en présente : voilà déjà beau temps que nous nous regardons de travers. Pourquoi ? Pour un préjugé. Parce que je ne me suis pas marié à l'Église. C'est là mon grand péché. Votre oncle ne veut pas apercevoir sa fille, même de loin ! Vous avez fait de même à mon égard.

— La faute en est à vous, cousin ! Vous êtes excommunié, ne le savez-vous pas ? Et vous faites vivre aussi en péché mortel ma pauvre petite cousine !

— Parce qu'un sale prêtre n'a pas jeté sur nous deux gouttes d'eau salée ?

— D'eau bénite, chevalier ! Dieu le veut ainsi.

— Quel Dieu ? Qui l'a vu ce Dieu ? Excommunié tel que je suis, je me porte aussi bien que les autres. Que me fait cette prétendue excommunication ? Rien du tout. Si c'était chose vraie, mes terres ne devraient pas fructifier, mes affaires devraient aller à vau-l'eau, je devrais être en guenilles ! C'est tout le contraire ! Regardez donc, là-bas. À quoi arrivent-ils ces rustres qui se pressent derrière cet imbécile de don Silvio, processionnant par les rues, avec une croix et des lanternes en récitant le rosaire du Sacrement ? À user leurs souliers et leur souffle. Depuis des mois, tous les soirs,

ils s'en vont ainsi par la ville, invoquant la pluie et mettant le noir dans l'âme des gens. S'il y avait vraiment un Dieu, sa compassion devrait être émue et se manifester. Il ne pleut pas et il ne pleuvra pas, jusqu'à ce que les lois de la nature...

— La nature ? Qu'est-ce que cela ? Qui l'a faite cette nature ?

— Personne. Elle s'est faite d'elle-même.

— Qui vous a appris toutes ces balivernes ?

— Qui ? Les livres que vous ne lisez pas, vous autres croyants.

Ils se turent, détournés de leur conversation par le spectacle de la foule qui venait de s'arrêter devant l'église de Saint-Isidore et s'agenouillait en récitant le rosaire derrière don Silvio. On entendait distinctement les paroles que tous chantaient :

— Soyez loué et béni cent mille fois !...

À ce moment la cloche du couvent de Saint-Antoine sonna onze coups.

Le marquis et le chevalier se séparèrent, regardant encore à la clarté lunaire défiler les pieux suppliants derrière la grande croix noire que portait don Silvio, escorté de douze fidèles tenant de grosses lanternes aux flammes jaunes vacillantes.

## XI

Rocco Criscione, Agrippina Solmo, les Assises, la nuit même de la confession, étaient à présent pour le marquis des personnes et des événements si éloignés, qu'il s'étonnait lui-même de cet étrange phénomène de sa mémoire.

De temps en temps toutefois, à de longs intervalles, l'une ou l'autre de ces figures se dressait soudain devant lui et le faisait sursauter, comme l'aurait fait une réelle apparition.

Il revoyait tantôt Rocco, tantôt Agrippina, dans telle ou telle attitude familière, comme il les avait vus si souvent jadis, à la campagne ou chez lui à Rabbato ; et il ne parvenait pas à comprendre comment il se faisait que ces souvenirs jaillissent ainsi, nets et précis comme des tableaux, des obscures profondeurs de son cerveau, sans que rien en apparence les eût évoqués.

Ils lui apparaissaient inopinément et disparaissaient de même, sans lui laisser d'autre impression que celle du saisissement causé par leur vue.

Il ne se sentait vraiment troublé que lorsque, de la même façon subite, inattendue, il revoyait le grand crucifix, le Christ le regardant avec ses yeux voilés par le spasme de l'agonie et remuant ses lèvres tuméfiées et violacées pour prononcer des paroles qui ne résonnaient pas. Alors, bouleversé par une terreur presque puérile, il criait éperdu : *Maman Grazia !* sentant le besoin d'avoir quoiqu'un près de lui pour l'aider à surmonter cette impression.

Quelquefois aussi il était pris de la crainte que don Silvio allât le dénoncer, dans un irrésistible élan de sincérité ou de compassion pour l'innocent injustement condamné.

Pourtant, chaque fois que le saint homme le rencontrait, il le saluait respectueusement, comme d'habitude, avec ce doux sourire qui illuminait son maigre et pâle visage. N'importe, le : Bonjour, marquis ! – Votre serviteur, marquis ! – dont le prêtre accompagnait son salut, avait, ou lui semblait avoir, la même intonation que ses dernières paroles en la mémorable soirée, intonation où le reproche se mêlait à la pitié : – J'ai tout oublié... Ah ! monsieur le marquis ! Ah ! monsieur le marquis ! – Mais, à supposer que don Silvio eût violé le secret de la confession, quelles preuves aurait-il pu donner ? La seule affirmation n'était pas suffisante !

Dans cet état d'esprit, après avoir écouté sans s'indigner les impiétés de son cousin Pergola, le marquis y avait depuis longuement repensé, se redisant souvent :

— Après tout, si c'était lui qui eût raison !... Il n'est pas le seul à parler ainsi... S'il avait raison !

Le marquis ne s'était jamais occupé de ces questions obscures, pas plus qu'il ne s'était occupé de politique, d'administration communale, ni de tant d'autres choses qui ne le touchaient pas de près.

Un beau matin, ce démon tentateur, le chevalier Pergola en personne, vint inopinément lui faire visite.

— Voyez, cher cousin ! Je suis plus chrétien que vous tous ; j'oublie les offenses. Cela ne vous déplaît pas, j'espère, que je sois venu frapper à votre porte. Je suis indulgent, je comprends les faiblesses humaines, comme les appellent les prêtres. Quand tout le monde vous blâmait à cause de la Solmo, seul contre tous, je prenais votre défense. Mon beau-

père, votre oncle, jetait feu et flammes de la bouche et des yeux ; la tante, la baronne, pis encore. Croyez-vous que ce fût pour la morale ? Allons donc ! Uniquement par vanité, par intérêt. Ils avaient peur que vous la prissiez pour femme légitime. Oh ! moi, je l'aurais épousée, en dépit de tous... Jeune, belle, honnête ; oui, honnête, plus que beaucoup de celles qu'on épouse. Vous avez eu bien trop de bonté ! Enfin, vous avez agi à votre guise ; vous vous en êtes débarrassé. Vous pourrez recommencer avec une autre.

— Ah ! non ! s'écria le marquis.

— Pourquoi ? À cause de ce que diraient les gens ? Laissez crier ! Vous menez une vie impossible. Vous êtes le marquis de Roccaverdina et vous ne comptez pour rien. Si j'étais à votre place, on ne remuerait pas une paille dans la ville sans mon consentement. Vous vous êtes emprisonné chez vous, comme si le monde n'existait pas.

— Je vaque à mes affaires.

— Vous pourriez y vaquer quand même. Vous amassez de l'argent ? Dans quel but ? Quand la fortune ne sert pas à jouir de la vie, c'est chose sans valeur.

— Je jouis de la vie comme je l'entends.

— Vous avez les yeux fermés, cher cousin. Si vous croyez gagner le paradis par vos renoncements !... Le paradis est ici-bas, tant que nous respirons et vivons. Après, on devient une poignée de cendres et tout est fini.

— Taisez-vous ! Taisez-vous !

Le chevalier Pergola éclata de rire.

— Eh bien ! quoi ? Vous avez peur que le plancher s'écroule sous nos pieds ou le plafond sur nos têtes ? Vous

voyez bien, rien ne s'écroule !... Ah ! ah ! ah ! Je veux vous apporter certains livres. Il faut que vous les lisiez.

— La lecture de ces livres est défendue.

— La belle histoire ! Les prêtres voudraient empêcher le triomphe de la vérité...

Et tandis que le chevalier discourait ainsi, le marquis était étonné de l'écouter avec un tel intérêt. S'il en était vraiment comme le disait son cousin ?

Il se sentait alarmé, comme si une main cruelle eût essayé de lui arracher des entrailles quelque chose de vivant et de tenace ; et cependant !

— D'après vous alors, dit-il, on pourrait commettre n'importe quel délit et puis se donner du bon temps, puisqu'il n'y a ni paradis, ni enfer !

— Il y a la loi, qui va jusqu'où elle peut ; il y a la conscience qui nous dit : ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas que l'on te fit. Vous verrez quand vous aurez lu les livres que je veux vous prêter...

— C'est inutile ! Je ne les lirai pas. Je ne veux pas me troubler la cervelle.

Il les lut pourtant et les relut, avec une sorte de terreur. Leurs raisonnements étaient bien mieux établis que ceux du cousin, qui parlait de tout superficiellement et se tirait d'embarras, lorsqu'il était à court d'arguments, par quelque mauvaise plaisanterie, ou en lançant quelque bordée d'injures contre les prêtres, contre le Pape, contre le gouvernement lui-même qui ne les pendait pas tous !

Tout ce qu'il avait lu tourbillonnait dans l'esprit et la conscience du marquis sans qu'il eût le courage de laisser voir au chevalier qu'il en était ébranlé.

Il lui semblait avoir pénétré dans une région où l'on respirait mieux, à poumons plus ouverts, mais où il se sentait encore un peu étourdi et isolé, comme les personnes récemment arrivées en pays étranger. Il fallait s'habituer à cette atmosphère nouvelle, et il s'apercevait avec plaisir que ce n'était pas difficile. De jour en jour, ruminant les choses lues et entendues, il se rendait compte que telle difficulté, telle répugnance, tel obstacle, étaient déjà surmontés.

Quand il rencontrait don Silvio, il répondait maintenant à sa salutation sur le ton d'une secrète ironie, comme s'il eût voulu lui dire : Vous ne m'en faites plus accroire, mon Père ! et il était surpris de ses propres pensées.

Parfois, le soir, pendant qu'il soupait, la rumeur confuse des voix qui chantaient les litanies du Sacrement lui arrivait par la fenêtre ouverte ; et il haussait les épaules, prenant en pitié les pauvres diables qui usaient leurs chaussures et leur souffle, – il répétait les paroles du chevalier, – dans l'espoir que le ciel aurait compassion d'eux et mettrait fin à la sécheresse !

Et la nuit, quand il entendait la voix rauque de Mariangela criant sa féroce cantilène : – Cent mille diables au palais des Roccaverdina ! Oh ! oh ! Cent mille... ces diables envoyés par la pauvre folle contre toutes les maisons des riches n'évoquaient plus dans son esprit que la figure congestionnée et hagarde de cette malheureuse.

Mais à peine croyait-il être sûr des choses, qu'il redevenait perplexe, et toutes les objections du cousin, tous les raisonnements des livres s'écroulaient dans sa tête comme un

château de cartes, et il repensait au voyage projeté à Rome pour se faire absoudre par le Pape.

Dans le doute, ne valait-il pas mieux se mettre à couvert ?

D'autres perplexités l'agitaient aussi. Le cousin avait raison quand il lui disait : Vous menez une vie impossible ! et sa tante avait raison, elle aussi, de dire : Pourquoi ne veux-tu pas, pourquoi ?

En outre, tout au fond de son cœur, et bien qu'il n'aimât plus Agrippina, les souvenirs du temps où il était avec elle le remuaient plus souvent. Il regrettait la calme félicité de ces années où il n'écoutait personne et n'en faisait qu'à sa guise, alors que sa maison était brillante de propreté comme un miroir et qu'il avait en la Solmo, non pas une maîtresse ordinaire, mais une véritable esclave, bonne, soumise... que distinguait encore la grande qualité de n'avoir pas d'enfants !

Ah ! s'il n'avait pas prêté l'oreille aux reproches et aux insinuations de la baronne ! Rien ne serait arrivé de ce qui était arrivé ! Il n'aurait pas un crime sur la conscience, – cela lui semblait presque incroyable, – et Agrippina serait encore là.

— Et dire qu'il y a des gens qui me jalouent ! soupirait-il, en secouant la tête.

## XII

Un certain dimanche où, chose extraordinaire, le marquis se rendait chez sa tante sans qu'elle l'eût fait demander, il eut la surprise d'y trouver M<sup>lle</sup> Mugnos accompagnée de sa sœur et de leur servante.

Ayant reconnu celle-ci dans l'antichambre, le marquis avait tout de suite deviné que sa maîtresse devait être au salon, et son premier mouvement avait été de retourner sur ses pas. Par timidité, tout d'abord, comme aux temps éloignés où il n'avait pas osé se déclarer ouvertement à la jeune fille ; par une certaine fausse bonté aussi, pensant qu'elle devait être au courant des intentions de la baronne et peut-être bien des résistances qu'il y opposait, la prudence n'étant pas une des principales vertus de la vieille dame.

Mais don Carmelo avait couru dans le salon annoncer :

— Voilà le marquis !

Pendant quelques instants la baronne elle-même fut embarrassée.

— Nous parlions des ravages de la sécheresse, dit-elle enfin. Peut-on parler d'autre chose ? Les pauvres gens meurent de faim. C'est une véritable hécatombe !

— On dit que le gouvernement enverra des secours, prononça le marquis.

— Et ces cuisines !... comment les appelle-t-on ?

— Économiques. Elles distribueront des soupes et du pain, pour quelques sous ou gratis. On s'occupe de les organiser à la mairie.

Silence.

Zosima, l'aînée des demoiselles Mugnos, n'avait pas ouvert la bouche et n'avait pas levé les yeux. La plus jeune avait continué à tourner autour de la grande salle, regardant attentivement les vieux meubles et les vieux tableaux, après avoir répondu par une inclination au salut du marquis ; de sorte que lui, se trouvant à côté de la baronne et en face de celle qui avait été son éphémère passion juvénile, se sentait sur les épines, et ne sachant comment reprendre la conversation, rageait intérieurement contre sa tante qui ne lui venait pas en aide et semblait le faire exprès, pour l'obliger à parler.

Ah ! elle était bien changée, Zosima Mugnos !

Son visage était si pâle, ses cheveux châtain si simplement arrangés, sa coiffure si peu à la mode, son vêtements noirs si modestes, qu'elle paraissait plus âgée qu'elle ne l'était réellement.

Quelque chose cependant de la grâce primitive subsistait dans les traits, dans la physionomie ; quelque chose de suave, d'aimable, de très distingué, de haute race, bien que l'extrême simplicité de sa toilette laissât voir la triste condition où par la faute du père avait été réduite sa famille.

Celui-ci avait toujours voulu vivre en grand seigneur, sans rien faire que des dettes, vendant tour à tour ses terres, ses maisons, ses redevances, tout, pour satisfaire ses passions et ses vices.

La moitié de la maigre dot de la veuve, arrachée à grand'peine aux mains rapaces des créanciers, qui étaient accourus comme des corbeaux après la mort subite de son mari, la faisait vivre misérablement avec ses filles. Toutes les trois travaillaient à des ouvrages de couture et de broderie, jusqu'à des heures avancées de la nuit ; enfermées chez elles comme des nonnes, se cachant par pudeur, elles ne sortaient que le dimanche pour aller à la grand'messe ou pour faire quelques rares visites.

Le marquis savait tout cela par la baronne et par don Aquilante qui avait arrangé quelques vilaines affaires pour les pauvres femmes, se mettant à leur service avec un zèle affectueux et désintéressé. La baronne en disant à son neveu : « Tu ferais ton bonheur et une bonne œuvre en même temps », faisait précisément allusion à cette détresse qu'elle avait toujours cherché à adoucir sous d'ingénieux et délicats prétextes, évitant d'offenser la susceptible dignité de M<sup>me</sup> Mugnos et de ses filles.

Pendant que le silence continuait à régner dans le salon de la baronne, le marquis se sentait pris d'une impulsion subite. Une voix intérieure lui disait : « Si tu laisses passer cette occasion, si tu ne parles pas maintenant, tu n'auras plus moyen de le faire, jamais plus ! ce sera sans remède. »

Cette impulsion était la conséquence des craintes conçues les jours précédents devant les souvenirs et les regrets du passé dont il avait été saisi de nouveau ; c'était à croire qu'il allait retomber sous l'empire d'Agrippina et que son sortilège recommençât à agir sur lui.

C'était aussi la conséquence de la décision qu'il avait prise de mener une vie nouvelle, avec des vues nouvelles, de se mêler au monde, d'agir de concert avec les autres.

Puisque, selon les paroles du chevalier, le paradis était sur terre pour qui savait en jouir, le marquis voulait en jouir dorénavant, et largement.

Et se trouvant là, en face de Zosima Mugnos qui n'osait pas le regarder, éprouvant l'impulsion de ne pas laisser échapper cette occasion, son cœur lui disant : Ou maintenant, ou jamais plus tu n'en auras le moyen ! il cherchait une parole, une phrase pour rompre ce silence si nettement révélateur de la gêne ressentie par tous.

La baronne se décida à prendre le taureau par les cornes :

— Eh bien ! Vous ne vous dites rien ? s'écria-t-elle tout à coup. Vous êtes là comme si vous ne vous étiez jamais connus !

— Zosima ! – dit alors le marquis. Permettez-moi de vous appeler ainsi, comme autrefois... Vous vous souvenez ?

M<sup>lle</sup> Mugnos leva les yeux, et un triste sourire vint sur ses lèvres, aussitôt effacé.

La baronne quitta son coin de canapé, disant vouloir montrer à la jeune sœur certains objets curieux renfermés dans un tiroir de l'encoignure devant laquelle elle s'était arrêtée.

Demeuré seul avec Zosima, le marquis hésita un moment, puis il répéta avec plus de force :

— Vous vous souvenez ?

— Je n'ai jamais oublié !

— Et vous n'avez rien, vraiment rien sur le cœur contre moi ?

— Quel mal m'avez-vous fait ?

— Je vous ai fait beaucoup de mal et à moi-même aussi, je le comprends à présent. Et... s'il était possible...

— Maintenant ! répondit-elle avec un léger mouvement d'épaules.

— Ma vie, jusqu'à présent, n'a été qu'une grande erreur, de fond en comble, reprit le marquis. Pire qu'une erreur, peut-être !... Mais je ne suis pas si âgé que je ne puisse réparer.

— Tant de choses sont changées ; moi surtout ! M'auriez-vous reconnue en me rencontrant ailleurs qu'ici ? Il y a de si longues années que nous ne nous sommes trouvés en face l'un de l'autre ! Nous sommes deux revenants apparus qui sait comment ! Ne croyez-vous pas ?

— Je veux renoncer à mon sauvage isolement ; je veux vivre comme tout le monde, au milieu des autres.

— Vous faites bien.

— La baronne vous a parlé quelquefois...

— La baronne est bonne et se fait illusion à mon égard.

— En quelle manière ? Pourquoi se fait-elle illusion ?

— Je ne sais que dire. En ce moment il me semble rêver d'être ici à causer avec vous.

— Et vous serait-il agréable ou non de vous réveiller et de vous apercevoir que vous avez rêvé vraiment ?

— Depuis des années je suis indifférente à tout. Vous savez ce qu'il est advenu chez nous. Il me semble naturel, fa-

tal, que pour nous, semblables ou différents, les malheurs doivent se suivre.

— Le beau temps pas plus que le mauvais ne dure toujours, dit le proverbe.

— Les proverbes disent beaucoup de choses !

— Réfléchissez. Si nous nous étions rencontrés il y a un an, je ne vous aurais pas parlé ainsi : j'aurais peut-être même évité de vous adresser la parole. J'étais un autre homme il y a un an !... J'étais une brute ! Laissez-moi le dire ; laissez-moi rougir devant vous ! Aujourd'hui, tout me semble se conjurer pour que les choses changent pour vous et pour moi. Je ne savais pas devoir vous rencontrer. Je ne croyais pas que j'aurais eu le courage de vous dire et avec l'ardeur avec laquelle je vous l'ai dit : Vous souvenez-vous ?

— Ma sœur tourne sans cesse les yeux vers moi, stupéfaite de nous voir causer ensemble. Quand elle me demandera : Que t'a-t-il dit ? Je ne saurai...

— Répondez-lui : Il m'a demandé si je voulais lui faire l'honneur d'être la marquise de Roccaverdina !

— Non, marquis ! À présent !... Et pour tant de raisons ! L'honneur serait pour moi ; mais pensez-y encore !... À présent !

— Et si j'insistais ? Et si je vous disais que vous commettriez une mauvaise action en refusant de coopérer au renouvellement de mon existence ! Je ne vous demande pas une prompt réponse... Si votre cœur vous conseille de dire non, si mon passif vous inspire de la répugnance, ce qui peut être, il n'est pas juste que vous vous sacrifiiez. Consultez votre mère et vous donnerez la réponse à ma tante.

Il s'était penché vers elle prononçant tout bas et rapidement les dernières paroles ; stupéfait d'avoir pu lui parler avec des délicatesses d'accent et de formes dont il ne croyait pas avoir la faculté et craignant de ne pouvoir continuer sans reprendre son habituelle rudesse.

La baronne revint s'asseoir à sa place.

— Vous vous êtes reconnus enfin !

— Un peu, répondit le marquis en riant.

M<sup>lle</sup> Mugnos le supplia du regard de ne pas revenir sur le sujet de leur conversation ; il la rassura de la même manière et fut heureux d'apercevoir en elle une notable transformation, comme une floraison instantanée de grâce et de jeunesse qui rosissait la blancheur de son teint, ravivait l'incarnat de ses lèvres, mettait une flamme en ses prunelles et un doux tremblement dans sa voix lorsqu'elle demanda à sa sœur Christine si elle ne croyait pas que leur mère serait inquiète de ne pas les voir rentrer.

La jeune fille, s'approchant timidement, répondit que leur mère savait qu'après la messe elles devaient faire visite à la baronne.

— Tu ne connais pas mon neveu, lui dit celle-ci.

— Elle était tout enfant quand j'ai cessé d'aller chez Madame Mugnos, fit le marquis, et a pu m'oublier.

— Je connais le marquis de vue, répondit Christine ; de la fenêtre qui donne sur la grand'route où il passe souvent en voiture, ma sœur me l'a quelquefois désigné.

— Ce que c'est que le monde ! s'écria la baronne. Dans la même ville, presque dans le même quartier, car, enfin, vous n'êtes pas aux antipodes ! Des personnes amies peu-

vent rester des années sans se rencontrer, comme si elles vivaient séparées par de grandes distances.

— Pour nous, dit Christine, le monde est tout entier renfermé entre les quatre murs de notre maison.

— Pour moi aussi, ma fille ! Mais je suis vieille et n'en ai cure !

— Nous ne nous en faisons pas de souci, non plus, baronne, observa Zosima.

— Nous y sommes habituées... à présent !

— Ah ! Avec ton : À présent !

— Ma tante m'a pris sur les lèvres ce que j'allais dire ! Pourquoi : À présent ? À présent ? Pourquoi ?

— Parce que c'est ainsi ! répondit Zosima tristement.

Des grands fauteuils où ils étaient pelotonnés, deux petits chiens recommencèrent à avoir de rauques accès de toux.

— Tu entends ! dit la baronne au marquis. Ils toussent depuis quatre jours, les pauvres petits ! Ils ne bougent plus de leurs coussins. Tu entends ? Ils me déchirent le cœur !

Zosima regarda le marquis en souriant doucement du geste de la baronne qui avait porté les mains à ses oreilles pour ne pas entendre la toux rauque de ses chéris.

Il s'en alla avec l'impression suave de ce sourire qui pendant plusieurs jours lui illumina le cœur.

## XIII

Ce n'est pas que le marquis fût amoureux comme un jeune homme – il s'étonnait, au contraire, de ne pas éprouver pour M<sup>lle</sup> Mugnos un sentiment plus vif que celui de la reconnaissance et du respect – mais cette image souriante qu'il gardait d'elle le rassérénait en occupant ses pensées et son temps.

La réponse qu'il attendait pouvait-elle être différente de celle qu'il souhaitait ?

Il fallait donc songer à nettoyer la maison, à y apporter de grands changements.

Elle ne lui avait jamais autant fait l'effet d'un taudis et d'un labyrinthe.

Quelques jours après, elle était pleine d'ouvriers qui jetaient bas des cloisons, décarrelaient les planchers, perçaient des ouvertures, d'après un plan que le marquis avait tracé lui-même, sans grand égard pour les observations de son architecte. Il semblait être aussi le contremaître des manœuvres, les surveillant et les dirigeant du matin au soir.

Le premier dimanche après le commencement des travaux, ne sachant à quoi s'occuper et n'ayant personne après qui tempêter, il ne fut pas fâché d'entendre maman Grazia lui dire que deux inconnus, des bergers d'après l'apparence, demandaient à lui remettre une lettre et lui parler.

Pendant qu'il décachetait l'enveloppe il les examina de la tête aux pieds.

Vêtus de leurs plus beaux habits, portant une chemise toute propre de grosse toile sous un blanc gilet de futaine orné de nombreux petits boutons de nacre, une veste d'épais drap noir, des pantalons de même étoffe arrêtés aux genoux, des bas de laine grise et des brodequins en peau retenus autour du cou-de-pied par des lacets de cuir entrecroisés, les deux étrangers – un vieux et un jeune – paraissaient tout intimidés de se trouver en présence du marquis de Roccaverdina.

— De quoi s'agit-il ? Cette lettre n'explique rien, dit celui-ci.

— Votre Excellence excusera la hardiesse, balbutia le vieux. Voilà mon fils.

— Je m'en réjouis pour vous ; c'est un beau gars !

— Merci, Excellence ! Nous nous sommes dit comme ça : – Il est juste de demander d'abord la permission du maître. Les grands ont droit au respect. Nous ne voulons offenser personne... Si Votre Excellence consent...

— À quoi ?...

On voyait qu'il ne leur était pas facile de s'expliquer, car père et fils se regardaient dans les yeux, s'invitant l'un l'autre à parler.

— Nous sommes de Modica, Excellence, reprit le vieux en hésitant, mais nous venons souvent de vos côtés, pour le pâturage des brebis... C'est comme ça qu'ils se sont connus, par hasard. Lui m'a dit : — Père, qu'en pensez-vous ? Je l'épouserai bien, cependant...

— Qui épouser ? demanda le marquis, commençant toutefois à comprendre.

— La veuve de Votre Excellence sait bien, la Solmo.

— Et vous venez vers moi ? Qu'ai-je à voir dans les affaires de cette personne ? Je suis fâché de votre peine, car vous demeurez loin.

— Que Votre Excellence nous pardonne, fit le jeune homme en intervenant.

— On nous a conseillé... balbutia l'autre.

— On vous a mal conseillés. Je n'ai rien de commun avec dame Solmo... Suis-je son parent, par hasard ? Est-ce parce qu'elle a été à mon service ? Elle s'est mariée. Elle est veuve, libre... Qu'ai-je à voir dans cette affaire ?

Le marquis élevait la voix, fronçant les sourcils, faisant des deux mains des gestes de dénégation.

Qu'avait-il à voir dans cette affaire, en effet ? Mais il était agité d'un subit sentiment de rancœur, presque de jalousie contre celui qui pourtant, il ne pouvait pas ne pas le reconnaître, se préparait à lui rendre un fameux service en emmenant loin cette femme qui, seule peut-être, empêchait M<sup>lle</sup> Mugnos de prendre une résolution affirmative.

— Qui vous a conseillés ?... Elle ?

— Non, Excellence. Un de nos amis qui a beaucoup de respect pour Votre Excellence...

— Dites-lui que je l'en remercie, mais qu'il aurait pu se passer de vous conseiller une sottise... Et puis, épousez-vous ; mariez-vous, que diable ! Elle est libre, vous dis-je. Je n'ai rien, ni ne veux rien avoir affaire dans tout cela... C'est tout de suite que vous voulez vous marier ?

— Il faut d'abord avoir les papiers en règle et publier les bans à l'église.

— Et vous l'emmènerez à Modica ?

— Si Votre Excellence le veut bien.

— Puisque je vous dis que cela ne me regarde pas ! Vous ne voulez donc pas le comprendre ? cria le marquis.

Il resta troublé. Il lui semblait presque qu'Agrippina le trahissait de nouveau ; car elle devait être d'accord avec ce jeune homme, à moins que cette démarche ne cachât une embûche, ne fût un moyen de lui rappeler qu'elle était toujours là et se considérait encore, comme liée à lui !.. Bah ! qu'elle se mariât ! Pourvu qu'il ne la vît plus autour de lui !

Il ne voulait même pas lui donner la satisfaction de lui reprocher son infamie ! Elle avait donc bien hâte de reprendre un mari !

Pourtant, non ! il ne devait pas laisser cette femme s'en aller sans lui avoir jeté à la face sa noire trahison ! Il devait, au contraire, lui en arracher la confession, afin qu'elle ne pût se vanter dans son cœur d'avoir réussi à se jouer du marquis de Roccaverdina. Il voulait qu'elle pleurât, qu'elle eût des remords de l'acte infâme commis par elle, qu'elle n'ignorât pas pour quel motif il s'était refusé à la voir et lui avait fermé sa porte.

Puis il réfléchissait :

— J'ai tort. Qu'elle s'en aille ! Loin, bien loin ! Qu'elle s'en aille !

Il avait peur de se trahir, de lui donner quelque soupçon, tout au moins, et il s'indignait contre lui-même de la lâcheté qui lui brouillait le cœur au souvenir du passé, lui faisant

comme sentir à nouveau le contact de sa chair juvénile, comme à Margitello, la première fois ! Quand il lui avait juré : Je n'aurai pas d'autre femme que toi !...

C'était une fleur, alors !... Et après... encore ! Ces jours-ci, quand la pioche des ouvriers abattait les murs de sa chambre, n'avait-il pas senti frémir ses regrets ?

— J'ai tort. Qu'elle s'en aille ! qu'elle s'en aille !... Et si elle avait l'audace...

Mais ce même soir, quand il la vit soudain devant lui, vêtue de deuil, enveloppée dans sa mante noire, sous la voûte de la grand'porte où elle l'avait attendu presque une heure, sachant qu'il devait revenir de Margitello ; quand il s'entendit saluer par elle d'une voix émue, le marquis n'eut pas le courage de passer dédaigneusement à son côté, ni de faire un geste ou de dire une parole pour la chasser.

L'humble attitude de cette femme, le son de sa voix qu'il n'avait pas entendu depuis quelque temps et qui depuis plusieurs jours lui bourdonnait dans l'oreille avec le souvenir de phrases, de mots évoqués malgré lui, eurent raison de ses décisions, le prenant ainsi à l'improviste.

— Que fais-tu ici ?... Pourquoi n'es-tu pas entrée ? lui dit-il en réponse à son salut.

— Je voulais, au moins, voir Votre Excellence... pour la dernière fois !

— Entre ! Entre !

La voix du marquis était déjà changée et son geste était devenu brusque, impérieux.

Agrippina s'avança derrière le marquis au milieu des décombres et des outils des maçons qui encombraient les

pièces jusqu'à la salle à manger restée intacte ; il s'y arrêta et en ferma nerveusement la porte, la faisant claquer.

— Je voulais voir Votre Excellence... pour la dernière fois ! répéta-t-elle en éclatant en pleurs.

— Est-ce que je vais mourir, par hasard ? dit le marquis avec une sombre ironie. Pour toi, oui, je le sais, je suis mort depuis beau temps !

— Pourquoi, Votre Excellence ?

— Pourquoi ?... N'avais-tu pas juré ? éclata-t-il. T'ai-je contrainte par force, ce jour-là ? Je te faisais une proposition. Tu pouvais la refuser, répondre non !

— Chacune des paroles de Votre Excellence était un ordre pour moi. J'ai obéi... J'ai juré sincèrement.

— Et ensuite ?... Et ensuite ?... Nie, nie, si tu en as le courage !

— Par Jésus-Christ qui doit me juger !

— Laisse Jésus-Christ tranquille ! Nie, nie, si tu peux !... Tu t'es donnée à ton mari comme une coquine ! N'était-il pas, ne devait-il pas être ton mari de nom seulement ?... Vous l'aviez juré, tous les deux !

— Ah !... Votre Excellence !

— Toi, toi-même tu me l'as fait comprendre !

— Comment est-ce possible ?

— Il te faisait de la peine ! Il te semblait avili devant le monde ! Tu me l'as dit, plusieurs fois.

— C'est vrai, c'est vrai ! Mais que Votre Excellence y pense ! D'abord, rien ; nous étions comme deux étrangers,

comme frère et sœur. Souvent je le voyais à peine un instant, les dimanches. Après quatre ou cinq mois... Oh ! il paraissait plaisanter : « Une belle vie, oh ? J'ai une table préparée sous les yeux et il me faut rester à jeun ! » Je le laissais dire. Et puis, de temps en temps, se mordant les mains : « Il fallait le sérénissime marquis de Roccaverdina pour me faire faire le sacrifice ! » Et une fois : « Croyez-vous que je ne devine pas ce que disent les gens ? Ce cornard de Rocco ! » Je lui répondis : « Vous deviez y penser avant !... – Vous avez raison », répondit-il. Que Votre Excellence réfléchisse. L'entendre parler ainsi !... Je n'étais pas de bronze !

— Et alors ?... alors ?... Tu ne m'en disais rien cependant !

— À quoi bon ? Pour que Votre Excellence se mît en colère ?

— Et... ensuite ?

— Et... ensuite... Mais que Votre Excellence réfléchisse !... Un jour je lui répondis : « Vous pouvez vous donner du plaisir tant que vous voulez. Qui vous en empêche ? Ces femmes ne vous suffisent-elles pas ? » Il se mit à pleurer ; il pleurait comme un enfant, en faisant des imprécations : « Sang... ici ! Sang... là ! Il faut la finir, cette histoire ! Je n'y tiens plus !... Quel cœur avez-vous donc ? » Quel cœur ? Je ne le lui montrais pas, mais je pleurais en cachette, à cause de ce péché mortel dans lequel je vivais.

— Et tu pleurais à cause de lui aussi !... Dis-le ! Avoue-le !

— Pas du tout ! Pas du tout !... Excellence !... Non, ajouta-t-elle après un court silence, je ne veux pas mentir !... Mais le Seigneur nous a punis... pour la mauvaise intention seulement ! Et cette nuit-là, il ne l'a pas laissé arriver à la

maison !... Oh ! nous serions venus auprès de Votre Excellence la prier, la conjurer... Et pourquoi pas ? Puisque Votre Excellence ne s'est plus souciée de moi !... Enfin ! c'était ma destinée ! Que la volonté de Dieu soit faite !... Et maintenant mon nom lui même se perdra. Je m'en vais dans un endroit où personne ne me connaît ; je m'en vais par désespoir. Si un jour pourtant... Votre servante, votre servante et rien d'autre ! Ah ! je voudrais donner mon sang pour Votre Excellence !

Le marquis l'avait écoutée avec une croissante anxiété, serrant les dents pour ne pas l'interrompre : et quand, s'étant arrêtée un instant, elle avait aussitôt ajouté : « Non, je ne veux pas mentir ! » son sang avait bouillonné comme s'il avait dû voir s'accomplir de nouveau la trahison sous ses propres yeux.

Il resta immobile, sans respiration. Immédiatement après, toutefois, sa poitrine se gonflait d'un grand souffle de sinistre satisfaction. Il avait frappé à temps ! Il avait empêché que la trahison fût commise !...

Mais l'intention, la mauvaise intention, elle avait donc existé ! Et qui sait ? elle n'osait pas le lui avouer, peut-être pleurerait-elle encore le mort !

Une pensée féroce lui traversa l'esprit : l'empêcher de remplacer le mort par un vivant ! La tenir toujours esclave, et la couvrir de mépris, ne la regardant même pas ! Ces pleurs, ces sanglots, ces protestations étaient mensongers !

Et déjà il était sur le point de dire : « Ne te marie pas !... Reste ! » Il se retint à grand'peine.

Agrippina s'était approchée de lui, humblement, essuyant ses larmes ; et lui ayant pris une main, y posait ses lèvres glacées et convulsées :

— Que Votre Excellence soit bénie ! Que le Seigneur lui donne tous les bonheurs !... s'il est vrai qu'elle se marie !

Un léger sentiment de tendresse l'envahit au contact de ses lèvres et il retira vivement la main ; puis, avant qu'une plus forte émotion le vainquît, il fit un geste pour la congédier, disant seulement d'une voix troublée :

— Si, par hasard, tu avais... besoin de moi... Rappelle-toi !...

## XIV

La baronne de Lagomorto qui, depuis dix ans, ne sortait de chez elle que pour aller écouter une messe, le dimanche, dans la petite église voisine des Orphelines, était venue chez son neveu pour lui porter sans retard la bonne réponse de M<sup>lle</sup> Mugnos et aussi pour voir les changements opérés par lui dans le vieux palais des Roccaverdina où elle était née.

— Tu devrais me brûler un beau cierge !

— Même vingt, ma tante !

— Mais tu as tout bouleversé ici ! Je ne me reconnais plus.

— Vie nouvelle, peau neuve ! répondit le marquis, lui donnant le bras pour lui faire parcourir la maison.

Maman Grazia qui, en revoyant la baronne dans les murs où depuis tant d'années elle n'avait pas pénétré, s'était mise soudain à pleurer de joie, se montrait timidement tantôt à une porte, tantôt à une autre, repoussant les mèches qui lui tombaient sur les yeux.

— Vous êtes contente, maman Grazia, maintenant que le marquis se marie ?

— Ah ! si c'était vrai, Excellence !

— Je ne vous le dirais pas si ce n'était pas vrai. Il faudra soigner un peu votre personne et votre toilette, maman Grazia, pour faire plaisir à la belle maîtresse qui viendra ici.

— Oh ! je mourrais contente si c'était vrai !

Elle n'osait pas croire à la bonne nouvelle. Comment *son fils* ne lui en avait pas encore dit le moindre mot ?

— C'est vrai ! C'est vrai ! lui confirma-t-il, s'apercevant que le front ridé de maman Grazia s'était rembruni. Mais je n'en ai eu la certitude qu'à l'instant même, par la baronne. C'est pour cela que je ne t'ai rien dit. Si, après, la chose n'avait pas eu lieu...

— Tu as raison, mon fils.

Et elle se retira derrière une porte pour cacher son émotion.

— Et le grand salon ? demanda la baronne.

— Je l'ai laissé tel que.

— Avec cette inconvenante femme nue peinte au plafond ?

— L'Aurore, ma tante ! C'est une œuvre de valeur du peintre qui a fait les fresques de l'église de Saint-Isidore.

— Il aurait pu couvrir un peu son Aurore !... Non, non, je ne veux pas la revoir, ajouta la baronne, voyant le marquis étendre la main vers la poignée de la porte du grand salon.

Vie nouvelle, peau neuve ! Une réunion des gens notables de Rabbato convoqués pour chercher les moyens de pourvoir à la grande misère des pauvres gens, réunion à laquelle le marquis avait été prié de se rendre par le maire en personne, lui fournit le prétexte d'aller au Casino et d'y retourner plusieurs fois.

La conversation, au Casino, n'était pourtant pas divertissante en ce moment. On n'entendait parler d'autre chose

que de famine, de misère, de familles entières de paysans émigrant dans les régions fortunées où la terre avait rapporté et où l'on pouvait trouver du travail et du pain ; de gens qui mouraient du typhus pour avoir mangé la chair d'animaux morts de cette maladie infectieuse qui détruisait les troupeaux, car cet autre fléau régnait dans le pays, comme si la sécheresse et la disette n'eussent pas été des châtiments de Dieu suffisants !

Oh ! cette fois, c'était pire que lors des plus horribles mauvaises années dont on gardait la mémoire... En 1846, le grain manquait ; on n'aurait pu en trouver même en le payant au poids de l'or. Cette année, le nouveau gouvernement avait fait venir du grain de toute part ; mais l'argent pour l'acheter où était-il ? Saignés à blanc par les impôts et par le manque de récolte, les propriétaires ne savaient plus à quel saint se vouer. Tout travail était arrêté. Le marquis lui-même n'avait pas osé s'aventurer à rien entreprendre sur ses terres, avec cette persistante sécheresse.

Derrière les grandes vitres du Casino on voyait les spectres de vieillards, de femmes, d'enfants qui muets, sans gestes, ayant les yeux vagues de gens prêts à défaillir, attendaient que le garçon vint leur apporter quelques sous, ou les renvoyer, personne n'ayant plus rien à leur donner.

Et ceux-là renvoyés, d'autres arrivaient, pâles ombres, spectres muets aussi, sans gestes, les yeux vagues, attendant, ne murmurant pas s'ils étaient chassés à leur tour, et recommençant à traîner de porte en porte leurs pauvres corps réduits à l'état de squelette, n'ayant plus la force de se tenir sur leurs jambes, n'ayant plus un filet de voix pour demander la charité.

On les voyait un jour, le jour suivant, puis certains visages n'apparaissaient plus.

— Un tel est mort d'inanition ! Tel autre est mort de faim aussi !

Devant la porte du couvent de Saint-Isidore où la municipalité faisait distribuer à midi des soupes de riz bouilli à l'eau assaisonné d'un peu de lard, et de gros morceaux de pain noir, les carabiniers, les gardes forestiers et les employés de la Mairie avaient grand'peine à contenir la foule. Personne n'avait honte de venir là chercher sa subsistance. — Comment ! celui-ci ? — Cet autre aussi ? On les nommait avec un triste étonnement, ces gens qu'on n'aurait jamais cru devoir en arriver à tendre la main et qui sans cette misérable soupe et ce morceau de pain noir seraient morts de faim, eux aussi !

Le soir il n'y avait plus ni procession, ni litanies du Sacrement pour demander la pluie. Don Silvio La Ciura avait vu peu à peu s'éclaircir les rangs de ceux qui le suivaient d'habitude. Comment parcourir les rues et les places et chanter les litanies avec l'estomac vide, avec des jambes et des voix qui se dérobaient ?

Et le saint homme, qui avait une foi très grande et une candeur non moindre, tous les matins, en disant la messe, frappait de la jointure de ses doigts à la petite porte dorée du tabernacle, priant et suppliant avec une émouvante simplicité :

— Jésus, Sauveur ! Jésus, Sauveur !... Tu ne te souviens donc pas de nous ?

Après la messe, il s'en allait de maison en maison, demander l'aumône pour les affamés, remplissant ses poches des bouts de pain qu'on lui donnait, les mettant dans un mouchoir, les portant dans les plis de son manteau ; puis il les distribuait, deux morceaux ici, trois morceaux là, dans

ces sales taudis où les malades du typhus guérissaient parfois par vrai miracle, manquant de tout, sans assistance de médecin, sans remèdes... Et les malheureux auraient préféré mourir !

Don Silvio semblait une ombre, lui aussi ; mais, sans cesse, il montait et descendait des escaliers, courait d'un quartier de la ville à l'autre, de son petit pas court et léger, rasant les murs, comme s'il n'eût pas voulu se faire voir et, partout, apportant avec le secours matériel, la consolation d'une bonne parole, d'une bénédiction, de son angélique sourire... Et les morceaux de pain sortaient de ses poches, de son mouchoir, de son manteau, à ne pas comprendre comment il en avait tant reçu, si bien que quelques-uns en venaient à croire qu'ils se multipliaient entre ses mains, comme lors du miracle accompli par Jésus-Christ.

La baronne de Lagomorto pour sa part se faisait faire tous les trois jours une fournée de petits pains de deux sous et avait chargé le prêtre de les distribuer. Elle lui avait en même temps donné le conseil d'aller demander des secours à son neveu, l'assurant que malgré tout l'argent et le grain qu'il avait déjà donnés à la Mairie, il lui donnerait encore à lui-même.

Don Silvio se résolut à suivre ce conseil, bien qu'il se fût aperçu que, depuis quelque temps, le marquis de Roccaverdina le saluât du bout des lèvres. Il se sentait l'âme transpercée en pensant à ce grand pécheur qui n'était plus revenu se confesser ! Et tous les soirs, dans cette pauvre petite chambre, où il l'avait vu agenouillé à ses pieds, il priait ardemment le Seigneur pour qu'il touchât le cœur endurci et l'induisit à avoir compassion de l'innocent qui souffrait la peine du crime d'autrui.

Sur ces entrefaites, un matin, le sacristain don Joseph en l'aidant à revêtir les ornements sacerdotaux pour la messe, lui demanda :

— L'avez-vous entendu dire, don Silvio ? Le marquis de Roccaverdina a fait cadeau d'un crucifix au couvent de Saint-Antoine. Les frères feront une grande procession à cette occasion. Vous ne le saviez pas ?

Don Silvio, qui ne voulait pas se laisser distraire de la récitation des versets rituels lui imposa silence, mais le sacristain, en tournant autour de lui pour arranger la chasuble, reprenait :

— C'est une injure pour notre paroisse ! Le chanoine Cippolla est furieux et les autres chanoines aussi. Nous n'irons pas, bien entendu, à la cérémonie de la mise en place... Le père gardien a envoyé l'invitation. Oui, attends voir que je vienne !

Ce crucifix ! Quel hôte incommode pour le marquis ! De temps en temps il semblait sortir de la grande pièce obscure du rez-de-chaussée pour venir troubler sa conscience de son importune vision. Il n'aurait plus dû y faire attention depuis que le cousin Pergola lui avait débarrassé l'esprit de toutes les superstitions des prêtres. Mais, qu'y faire ? La figure de ce Christ tel qu'il l'avait vue soudain ce certain jour... Qu'y faire ?... Cette figure lui donnait un sentiment d'inquiétude et de malaise, chaque fois qu'elle s'emparait de son imagination.

Encore n'y aurait-il eu que demi-mal si, avec ce fantôme, d'autres également sinistres ne se fussent pas dressés devant lui, d'autres que depuis quelque temps il avait cru chassés bien loin.

C'est ainsi qu'il voyait maintenant Rocco Criscione venant sur sa mule, dans l'obscurité de cette nuit fatale, au milieu des figuiers d'Inde de la route de Margitello, chantonnant – l'air et les paroles lui en étaient toujours restés dans l'oreille ! – *Quannu passa di cea, passu cantanna* – et, soudain, sa chanson s'arrêtait dans sa gorge, il n'avait pas eu le temps de crier : Jésus ! Marie !... avec cette balle bien envoyée qui lui avait fracassé la tête !... Et le bruit sourd du corps tombant !... Et le battement sec et rapide des sabots de la mule qui fuyait épouvantée !... Et le grand silence terrible qui avait suivi !...

C'est ainsi que maintenant il voyait Neli Casaccio, à la Cour d'assises, derrière les grilles de la cage des inculpés, levant la main, pleurant et criant : « Je suis innocent ! Je suis innocent ! » Et il entendait ce cri retentir si fortement que cela devenait presque un hurlement, qui se confondait tout à coup en son esprit troublé avec les hurlements du vent, en cette nuit de la confession, et la figure de Neli Casaccio se transformait en celle de don Silvio, pâle, inexorable, disant : « Il faut réparer le mal que vous avez fait. C'est la seule condition du pardon. Ah ! Monsieur le marquis ! »

Effet des nerfs ! Imagination surexcitée lui causant des cauchemars tout éveillé !...

Il se le répétait cent fois, il en était bien persuadé. Mais qu'y faire !

Étant allé avec d'autres membres de la commission surveiller la distribution des soupes et du pain aux miséreux, le marquis entendit le père Anastase, gardien du couvent de Saint-Antoine, parler d'une grande procession de pénitence qui était projetée pour apaiser la colère divine. Des personnes de tout rang devaient en faire partie : des prêtres, des gentilshommes, des artisans, des paysans, et tous, sans dis-

inction aucune, pieds nus, couronne d'épines en tête, et se donnant des coups de discipline, comme pendant deux nuits de suite saint Antoine l'avait ordonné à lui, père Anastase.

Le marquis hochait la tête. Ce père Anastase, grand et bien musclé, avec sa face rubiconde, son gros nez en trompette, et ses gros yeux qui sortaient de leur orbite, n'était pas tenu en grande odeur de sainteté aux environs de son couvent. Comment saint Antoine aurait-il pu le choisir pour lui commander cette procession ?

Mais les autres membres de la commission approuvaient.

— Il faudra porter dans la procession l'image de la Reine des Anges, proposait l'un. Elle fait des miracles !

— Et la statue du Christ à la Colonne, suggérait un autre. Elle fait bien plus de miracles encore !

— J'ai un grand crucifix, dit tout à coup le marquis, je vous le donne pour votre église, père Anastase. Et vous ferez la procession en le transportant de chez moi au couvent.

Cette idée lui avait traversé l'esprit comme un éclair et, aussitôt, s'étonnant de ne pas l'avoir eue déjà, il avait fait son offre au révérend père.

— Quand ce crucifix ne sera plus là, dans ma maison, se disait-il, mes nerfs reprendront certainement leur équilibre ; et tout le reste se calmera aussi. Que diantre !

## XV

Peu de jours après, le chevalier Pergola venant chez le marquis le trouva criant encore :

— Suis-je le maître chez moi, oui ou non ! Eh, quoi ? Je devais demander la permission du chanoine Cipolla ?... Au prévôt Montoro ?... À don Joseph, le sacristain, aussi peut-être ?

— Qu'y a-t-il donc, cousin ?

L'empportement de la colère empêchait le marquis de raconter avec ordre la scène qui avait eu lieu quelques instants auparavant devant les maçons occupés à crépir les murs de cette chambre où sans cérémonie, amicalement, il avait fait entrer le chanoine et le prévôt qui s'étaient présentés chez lui.

— Mais comment, Monsieur le marquis ! Et la paroisse ? Votre Christ devait lui revenir... On ne nous fait pas pareil affront !... Il faut réparer ! Oui, Monsieur, ils prétendaient m'imposer cela ! Le marquis de Roccaverdina est-il un pantin, par hasard, pour faire une promesse et ne pas la tenir ?

— Et c'est à cause d'eux que vous vous tournez le sang ?

— Ah ! cousin, s'entendre dire : « Vous était-il à charge ce crucifix, marquis ? »

— Il valait mieux le tenir caché dans une pièce obscure de votre maison, que de l'exposer dans la chapelle d'un couvent qui, grâce au père Anastase et aux autres moines, n'est

plus qu'un indécent troupeau ! Il prêche la morale, lui ! Monsieur le prévôt ! Comme si on ne savait pas...

— Parfaitement ! Comme si on ne savait pas !... Devais-je leur demander la permission ?... Et à don Joseph le sacristain aussi ?

Ce qui l'avait le plus irrité, c'était ces paroles du prévôt :

— Vous donnait-il de l'ennui, le crucifix, marquis ? – que pouvait-il vouloir dire par là, cette grosse tête de mule de prévôt ? c'était certainement don Silvio La Ciura qui avait dû lui suggérer cela !

Le jour de la procession ce fut un vrai spectacle. Une foule de gens de tout ordre qui n'en finissait plus, en dépit des chanoines de Saint-Isidore ! Tous, pieds nus et couronnes d'épines en tête, et des pleurs, et des gémissements, et des coups de discipline !... Tout Rabbato était dans les rues, et le père Anastase courait d'un bout à l'autre de la file, sa couronne de travers et sa discipline à la main, mais n'en faisant guère usage. Pouvait-il se flageller les épaules et veiller en même temps au bon ordre de la procession ? On n'entendait que sa voix tonnante, on ne voyait que son bras, hors de sa large manche, traçant dans l'air de rapides signaux pour les temps d'arrêt, la reprise de la marche et autres directions. Et quand il s'arrêtait au milieu de la rue, pesamment posé sur ses pieds écartés, pour faire passer à égale distance les deux files de la procession qui, pressées par la foule, tendaient à se mêler ensemble, la trompe impérieuse de son nez et sa panse puissante, débordant au-dessus de la corde qui ceignait ses reins, ressortaient triomphalement.

Le marquis avait dû se rendre chez sa tante pour se trouver avec les dames Mugnos qui voulaient assister, d'une

terrasse de la maison de la baronne, au passage de la procession. Nerveux, agité, il répondait souvent de travers aux demandes de sa tante et de M<sup>me</sup> Mugnos. Il se mettait au balcon, il rentrait, il se montrait de nouveau sur la terrasse, et la procession filait, filait toujours, interminable, au milieu d'une foule énorme.

— Qu'as-tu, mon neveu ?

— Rien, ma tante, certains spectacles... je ne sais... font un effet...

— C'est vrai.

— Vous avez eu là une sainte inspiration, marquis ! lui répétait pour la troisième fois M<sup>me</sup> Mugnos.

Le marquis, revenant sur le balcon où étaient Zosima et sa sœur, dit doucement :

— Zosima, écoutez !

Elle se pencha vers lui, le corps en arrière, se retenant d'une main à la rampe de fer.

— Et dites-moi la vérité ! ajouta-t-il à voix basse.

— Je la dis toujours, répondit Zosima.

— Dites-moi la vérité : Pourquoi avez-vous tant tardé à consentir ?

— Pour bien réfléchir ; et aussi... pour...

— Par jalousie de... cette femme ?... Oh !

— Peut-être ! Mais les choses passées ne comptent plus... Voilà le crucifix !

Il s'attendait à en recevoir une impression violente et il aurait voulu l'éviter. Au lieu de cela, son crucifix, au grand jour, en plein air, lui apparut de proportions très diminuées et moins douloureux d'aspect.

Il avait peine à croire que c'était bien le même, qui pendu au mur de la chambre du rez-de-chaussée, lui avait semblé si effrayant et tellement colossal. Quoi qu'il en fût, le père Anastase l'emportait dans son couvent, en dépit des chanoines de Saint-Isidore ! Seul, don Silvio n'avait pas voulu s'abstenir de suivre la procession et, confondu parmi les plus humbles des pénitents, pieds nus, la couronne d'épines sur la tête, il frappait fortement ses maigres épaules à coups de discipline.

Cette vue confirma le marquis dans le soupçon que c'était bien lui, don Silvio, qui avait suggéré au prévôt cette insinuation :

— Vous causait-il de l'ennui chez vous, ce Christ ? — N'était-ce pas pour le lui dire lui-même, en quelque sorte, que, seul, du chapitre de Saint-Isidore, il prenait part à cette procession ?

Le marquis fronça les sourcils et se retira du balcon.

Quand la rue fut redevenue déserte et silencieuse, le marquis était calmé et le soulagement d'une grande délivrance enfin obtenue se lisait dans ses regards et dans toute sa physionomie.

Voyant que Zosima se préparait à suivre sa sœur dans le salon, il lui fit signe de s'arrêter :

— Zosima, maintenant, tout dépend de vous.

— Mais la baronne sait... répondit-elle, paraissant un peu étonnée de ces paroles.

— Quoi donc ?

— Mon vœu...

— Quel vœu ? Voilà du nouveau !

— ... De ne pas me marier avant que le Seigneur nous ait accordé la pluie.

— Et s'il ne pleut pas ?

— Il pleuvra bientôt... Il faut l'espérer !

— Comment pareille idée vous est-elle venue en tête ?

— Il y a tant de pauvres gens qui meurent de faim ! Cela ne vous semblerait-il pas de mauvais présage, à vous aussi, de célébrer notre mariage à présent ?

— Vous avez raison.

Il l'avait attentivement observée pendant ces deux heures qu'ils venaient de passer ensemble. Oui, il y avait une suave finesse de traits et d'expression dans ce visage, particulièrement dans les yeux et la bouche ; mais le sang ne courait plus rapide et chaud sous le blanc épiderme ; mais le cœur ne battait plus agité des brûlants élans de la passion ! Les malheurs, les souffrances avaient amorti tout bouillonnement dans le corps qui n'était plus jeune, et le cœur, par suite, semblait être en proie à un continuel émoi.

Mais peut-être se trompait-il.

Il avait fallu une force de volonté extraordinaire, un grand courage et une très noble fierté pour se résigner à vivre dignement dans la misère après avoir goûté les satisfactions et les plaisirs de la richesse, et même du faste, comme l'avait aimé et déployé le père de Zosima.

Dans les moments où, malgré lui, le marquis se sentait poussé à faire des comparaisons entre sa fiancée et... l'autre, ces pensées lui semblaient une profanation, il cherchait à les chasser, secouant la tête et répétant mentalement : — Oui, oui, c'est bien la femme qu'il me faut !

Les membres du Cercle le lui disaient aussi, jusqu'au docteur Meccio qui paraissait vouloir rentrer dans ses bonnes grâces, après la sortie de quelques mois auparavant.

— Bravo, marquis !... C'est un ange !... Toutes les vertus !... Dois-je vous l'avouer ? Je vous en voulais un peu de vivre comme un ermite. Voici le premier pas de fait ; l'autre suivra. Nous sommes tous prêts ici à voter pour vous. Le pays a besoin d'hommes énergiques et honnêtes, honnêtes spécialement ! Vous me comprenez. Pauvre commune ! Nous passons un vilain quart d'heure.

— Non, non, docteur ! Quant aux affaires de la commune...

Et il plantait là le docteur ; mais le docteur revenait à la charge et plusieurs autres avec lui.

— Un homme comme vous ! Nous vous porterons en triomphe à la Mairie !

Le marquis, ne voulant pas entendre de cette oreille, n'alla presque plus au Casino et reprit ses promenades du soir sur l'esplanade du Château où ne se rendait plus personne, tant était douloureux le spectacle des campagnes.

Mais au bout de peu de temps le marquis renonça à ces promenades nocturnes.

Se trouvant seul là-haut, en face de cet immense horizon et dans ce grand silence, il se sentait envahi par une indi-

cible tristesse. Les misères qu'on lui avait racontées ou qu'il avait vues ces derniers jours lui revenaient à l'esprit.

De tristes pressentiments lui assombrissaient le cœur ; ils se rassemblaient et se dispersaient, comme des nuages chassés par le vent ; puis revenaient sans motif aucun et sans signification précise.

Le marquis essayait de se distraire en ruminant de grands projets à mettre à exécution dès qu'il serait marié : une association des propriétaires de vignes et d'oliviers, sous sa direction ; l'introduction de machines de toute sorte, les plus récentes ; l'expédition des produits de la région sur les marchés de la péninsule et à l'étranger, en France, en Angleterre, en Allemagne. C'était autre chose cela que ces misérables brigues municipales qui n'aboutissaient à rien et signifiaient seulement : Ôte-toi de là que je m'y mette !

Et il élevait en imagination de vastes bâtiments, là-bas, à Margitello.

## XVI

Le pauvre don Silvio attendait depuis plus d'une demi-heure dans l'antichambre du palais Roccaverdina, l'ingénieur étant en grande conversation avec le marquis, et maman Grazia venait de temps en temps lui tenir compagnie.

— Comme vous toussiez, don Silvio !... Il faut vous soigner.

— Que la volonté... de Dieu... soit faite ! — Avec cette toux qui lui étouffait la parole dans la gorge, il semblait à chaque nouvel accès que cette maigre poitrine si rudement secouée dût se déchirer.

— Allez vous mettre au lit, don Silvio, et tâchez de bien suer.

— Et les pauvres gens qui meurent de faim ! C'est pour eux que je suis venu.

L'ingénieur sortit enfin, accompagné par le marquis ; celui-ci s'arrêta, troublé, à la vue de don Silvio.

Don Silvio se leva avec peine, s'inclinant devant le marquis et l'ingénieur, sans pouvoir prononcer un seul mot, s'excusant par d'humbles gestes de résignation.

— Qu'avons-nous donc ? lui demanda le marquis, en affectant une grande aisance. Tenez, mettez-vous sur ce fauteuil, vous serez mieux.

Il l'avait fait entrer dans son cabinet et se tenait devant lui, debout, les bras derrière le dos, le regardant fixement

pour tâcher de deviner le motif de cette visite avant qu'il parlât.

— C'est Jésus-Christ qui m'envoie, dit enfin don Silvio.

— Quel Jésus-Christ ? Pourquoi ?... Allez donc raconter ces histoires aux bonnes femmes !

Le marquis balbutiait presque, il avait blêmi ; la commotion avait été inattendue.

— Que Votre Excellence me pardonne... Je m'en vais...

Suffoqué par la toux, don Silvio ne put continuer.

Le voyant se diriger vers la porte, le marquis l'arrêta par un bras :

— Enfin, que voulez-vous dire ?... Pourquoi êtes-vous venu ?... Que voulez-vous de moi ?

— Je suis venu pour mes pauvres, marquis. Je n'ai pas su m'exprimer.

— N'y a-t-il donc que moi à Rabbato ? J'ai donné beaucoup déjà, beaucoup trop !... Je suis à sec.

— Oh ! marquis, je n'insiste pas... Vous n'êtes pas obligé...

— Dites donc ?... Est-ce vous qui avez dit au prévôt Montoro ?...

Il restait planté devant lui, le regardant dans le blanc des yeux et les mots sifflant à travers ses dents serrées.

— Quoi donc ? demanda timidement don Silvio.

— Quoi donc ? *La présence de ce crucifix chez lui donnait de l'ennui au marquis.*

— Oh ! marquis, quelle supposition ! Au contraire, j'ai loué cette belle action qui plaçait cette sainte image dans un endroit digne d'elle.

— Pourquoi donc, tout à l'heure, disiez-vous : c'est Jésus-Christ qui m'envoie ? Ces sornettes ne me touchent pas, vous savez !

— Son Excellence a raison ! Ce sont des paroles pleines d'orgueil !... Je m'en aperçois... Il me semblait que, demandant pour les pauvres, j'étais pour ainsi dire envoyé par Jésus-Christ...

Le marquis eut honte de s'être mis en colère ; mais il ne voulait pas se laisser intimider par ce petit prêtre. Il lui semblait qu'il avait l'intention d'abuser de ce que, par la confession, il avait été mis en possession d'un terrible secret. Il fallait lui faire comprendre qu'il ne devait pas jouer ce jeu-là et lui en ôter l'envie une bonne fois pour toutes ! Il n'osa pas.

— Que vous figurez-vous ? reprit-il d'un ton moins sec. Il me reste à peine assez de grain pour moi-même.

— Oh ! le Seigneur pensera à remplir de nouveau vos greniers ! Ne désespérez pas de la miséricorde de Dieu, marquis !

— Et, en attendant, les gens meurent comme des mouches. Il faudrait avoir une mine d'or chez soi, ou fabriquer de la fausse monnaie... Mais vous ne voyez donc pas que vous ne pouvez plus tenir debout !

Don Silvio, en effet, assailli par un autre et plus fort accès de toux, dut se rasseoir, à moitié évanoui.

— Voilà, ajouta le marquis en lui remettant un peu d'argent, seulement pour vous prouver ma bonne volonté.

— Je savais bien que je ne viendrais pas en vain ! répondit le pauvre prêtre en le remerciant. Il avait les larmes aux yeux.

Le marquis garda toute la journée un sentiment de sourde irritation dans l'âme, comme si le mouvement de pitié qui finalement l'avait ému était venu d'une sorte de supercherie et d'oppression exercées subtilement sur lui par don Silvio.

Il s'épancha avec maman Grazia.

— Il ne manquait plus que lui pour venir me sucer le sang des veines !

— C'est un saint, mon fils !

— Les saints... sont pendus au mur en images, ou sont dans le paradis, répondit brutalement le marquis.

Et deux jours après, don Silvio était sur le chemin du Paradis et bien près d'y entrer.

Devant la porte de sa maison c'était tout le long du jour des groupes de gens consternés, les yeux levés sur le petit balcon de la chambre du malade.

Le docteur avait dû ordonner de tenir fermée la porte de cette chambre pour qu'elle ne fût pas envahie. De temps en temps, l'un de ceux qui par faveur avaient été admis à rentrer sortait en s'essuyant les yeux et était aussitôt entouré. On l'interrogeait des regards, d'un signe de tête, comme si le son des voix eût pu troubler l'agonisant.

— Il s'est confessé ! Écoutez ! On lui porte le viatique et l'extrême-onction !

La petite cloche de Saint-Isidore donnait le signal à petits coups pressés ; puis, aussitôt après, la grosse cloche se faisait entendre, sonnait lentement et tristement. – Un, deux, trois coups, – tous tendaient l’oreille pour les compter, – quatre ! cinq ! – De partout, au Casino, dans les pharmacies, dans les magasins, dans chaque maison, devant les portes, on écoutait, comme si ces sons graves et funèbres eussent été l’annonce d’un malheur public. – Six, sept ! – On savait que le glas sonnait huit coups pour les femmes, neuf pour les hommes, dix pour les prêtres. Et le dixième coup résonna plus lentement, plus lugubrement que les autres, vibrant longtemps dans l’air...

De tous côtés accouraient des gens du peuple, des paysans des environs, tous les pauvres par lui secourus qui, maigres, blêmes, oubliant en ce moment et leur misère et leur faim, les yeux gonflés de larmes, le visage bouleversé, ne songeaient qu’à celui qu’ils allaient perdre. Ah ! le Seigneur aurait bien dû plutôt prendre l’un d’eux !

Le viatique arrivait. On entendait la clochette qui précédait le prêtre.

Le chanoine Cipolla portant sous le baldaquin le ciboire et les saintes huiles, entouré des fidèles qui tenaient les lanternes d’escorte et suivi d’une centaine de personnes qui récitaient le rosaire, passa avec peine au milieu de la foule agenouillée qui encombra la rue d’un bout à l’autre. La porte fut ouverte ; la clochette cessa de tinter.

Le marquis, lui aussi, avait compté les coups de la grosse cloche de Saint-Isidore ! Depuis qu’il avait su don Silvio alité et en danger, trois, quatre fois par jour, il envoya Titta, le cocher, chercher des nouvelles. L’idée que la fièvre pût faire délirer le prêtre et que, dans son délire, quelque parole, quelque indice le concernant, lui échappât,

l'épouvantait, le terrassait. Il ne tenait pas en place en attendant le retour de Titta :

— Es-tu entré dans sa chambre ? L'as-tu vu ?

— Il a déjà l'air d'un cadavre. Il n'y a plus d'espoir.

Mais il vivait encore ! Le marquis fermait à demi les yeux, déçu, féroce dans son angoisse. Il avait la peau dure, ce petit prêtre ! Et le lendemain : « Comment va-t-il ? Pourquoi as-tu tant tardé ? » – « On ne voulait pas me laisser entrer. Il m'a reconnu ; il m'a dit : « Remerciez le marquis ! – sa voix s'entendait à peine. – Dites-lui qu'il prie pour moi ! »

— Ah !... le pauvre homme !

Dans son for intérieur il donnait un sens ironique à ces mots et justifiait ainsi à ses propres yeux la rancune qui lui faisait souhaiter plus prompte la disparition de celui qui possédait le secret de son crime et était pour lui non seulement un vivant reproche, mais un continuel danger ; tout au moins, une obsession qui lui portait ombrage.

Étant allé au Casino, tout exprès pour savoir ce qui se disait, quand on lui raconta que don Silvio avait dit à sa sœur : « Prends patience jusqu'à vendredi neuf heures ! » les trois jours qui manquaient pour arriver à celui-là lui parurent une éternité.

Le vendredi il se rendit de nouveau au Casino. Le garçon avait été envoyé aux informations, par intérêt, par curiosité aussi pour savoir si la prédiction – et tous le croyaient – serait vérifiée.

La silhouette du garçon apparut à un angle de la place. Le marquis alla le premier à sa rencontre.

— Eh bien ?

— Il a rendu l'âme juste au coup de neuf heures !

Rentré chez lui, il trouva maman Grazia qui récitait le rosaire pour l'âme du saint homme...

— Quel malheur ! Il est mort ! À trente-neuf ans ! Les hommes comme lui ne devraient jamais mourir.

— Il y a tant de pères de famille qui meurent ! grommela-t-il. La mort ne respecte personne.

Ce deuil de toute la ville l'irritait. La pensée de la mort l'irritait aussi ; elle hantait son esprit actuellement avec une intensité extrême et une étrange insistance, il lui semblait que quelqu'un lui murmurait dans le cerveau : « Aujourd'hui, c'est moi ; demain, ce sera toi ! » Et ce quelqu'un avait la figure de don Silvio.

Il aurait voulu être sourd pour ne pas entendre les cloches de toutes les églises qui sonnaient pour les funérailles, se taisant un instant, pour reprendre de plus belle.

Il se serait sauvé à Margitello s'il n'avait pas réfléchi que de là il les aurait entendus encore et de façon plus lugubre, les sons assourdis par la distance.

Il ne se sentait pas pleinement rassuré, comme si don Silvio pour lui jouer un mauvais tour avait seulement feint de mourir, et voulut voir passer le cortège funèbre depuis la terrasse du Casino.

Il y avait grande foule sur la place de l'Horloge. Le cortège qui, selon la coutume, circulait depuis une heure par les principales rues de la ville, devait passer par là pour déposer le corps dans l'église de Saint-Isidore où se chanterait la messe des morts, et déjà les gens affluaient sur la place, débouchant de tous côtés, précédant le convoi.

Il s'avavançait lentement : confréries avec leurs bannières enroulées autour du bâton, frères capucins, frères de Saint-Antoine, frères mineurs conventuels, prêtres en robe et étole noire, chanoines avec des aumusses de deuil, tous des cierges allumés en mains et psalmodiant ; puis venaient les porteurs de la bière, laquelle était découverte et laissait voir le cadavre, les mains croisées, revêtu de la robe et de l'étole et le chef coiffé du bonnet à trois quartiers : tout petit, tout mince, le visage jaune, les yeux fermés, le nez effilé, il semblait qu'il remuât la tête à chaque pas des porteurs.

Arrivés près du Casino ces derniers posèrent la bière un moment et les gens se pressèrent autour pour baiser les mains du mort. Quatre carabiniers étaient là, deux de chaque côté de la bière, prêts à empêcher qu'on ne mît en lambeaux les vêtements du prêtre pour les garder comme reliques.

Grâce à cette halte, le marquis put bien observer cette bouche fermée pour toujours, qui ne pourrait jamais plus, jamais plus, redire à personne le secret révélé en confession ! Alors il se sentit fort, victorieux, comme si la fin de cet homme eût été son œuvre. Et ce ne fut que par convenance qu'il ne sourit pas, quand le cousin Pergola lui souffla dans l'oreille :

— Il a dû faire triste figure, ce pauvre don Silvio, quand arrivé de l'autre côté il n'y a pas trouvé le Paradis !

## XVII

Un matin, le marquis ne l'attendant nullement, don Aquilante s'était présenté, non pour lui parler d'affaires, comme d'habitude, mais pour lui annoncer gravement :

— Enfin, il s'est matérialisé !

Le marquis, n'ayant pas bien entendu, le regarda avec stupeur et répéta :

— Il s'est...

— Matérialisé ! reedit don Aquilante en détachant chaque syllabe.

Quoique les idées et les croyances du marquis eussent complètement changé, cette étrange annonce le bouleversa, comme s'il se fût agi d'un fait indubitable.

— Et alors ! demanda-t-il dans son trouble subit.

— Alors, il sera plus facile de l'interroger et d'en obtenir des réponses précises. Rocco Criscione m'est apparu hier, spontanément, une demi-seconde. Il a peut-être voulu me dire : Me voici à votre disposition.

— Allons donc ! fit le marquis redevenu maître de lui.

— Votre incrédulité n'est pas raisonnable.

— Merci ! Avant tout, vous devriez me convaincre que l'âme humaine est immortelle.

Don Aquilante dressa la tête, étonné de ce langage inattendu.

— La science... continua le marquis.

— Ne me parlez pas de la science officielle, interrompit l'avocat. C'est la plus colossale des ignorances !

— La science positive réclame des faits reconnus avérés, qui se puissent prouver et prouver encore. La science...

Le marquis répétait avec emphase des phrases, des périodes entières des livres prêtés par le cousin, et croyait fermer la bouche à don Aquilante.

— Des faits ! Oui, Monsieur ! répliqua celui-ci. Reconnus ! Avérés ! Oui, Monsieur ! Seulement, comme certains faits ne conviennent pas aux matérialistes, ils feignent de ne pas les voir. Mais les faits n'en demeurent pas moins certains, ils ne sont pas annulés pour cela !

— Quand on ne peut pas voir de ses yeux ni toucher de ses mains...

— Vous verriez, vous toucheriez, si vous aviez le courage de tenter l'expérience.

— Ah ! vous croyez peut-être qu'en m'échauffant l'imagination et en m'effrayant, vous arriverez à me faire voir ce qui n'est pas ? Au bout du compte, ce serait une hallucination et pas autre chose !

— Et si Rocco nous révélait : « C'est un tel qui m'a assassiné ! »

— C'est impossible !

— Et nous en donnait les preuves ! Vous devriez servir de *medium*. Il vous était très attaché, très dévoué. Personne mieux que vous ne pourrait réussir à l'évoquer.

— Mais je ne me prête pas à certaines sottises !

— Que risqueriez-vous à m'aider ?

— C'est exprès pour cela que vous êtes venu ?

— Oui, marquis. Depuis quelque temps un remords me torture. J'ai longuement réfléchi au procès et à la condamnation de Neli Casaccio. Je crains que les jurés n'aient commis une de ces inévitables erreurs judiciaires qui font accuser un innocent du crime d'un coupable resté inconnu.

— Pourquoi ?... Et que voudriez-vous faire ?

— Ce que vous feriez, vous ; ce que ferait n'importe quel honnête homme en ce cas : je voudrais remettre la justice sur la vraie voie.

— De quelle manière !... Sur quels indices ?

— C'est ce qu'il nous dirait, *lui* !

— Vous pensez me rendre fou avec vos sorcelleries ?... Demandez donc plutôt aux esprits s'il pleuvra bientôt. Ne peuvent-ils pas faire pleuvoir, ces beaux messieurs !... Je suis vraiment confondu qu'un homme intelligent et instruit comme vous passe son temps à pareilles tromperies. Voulez-vous une explication ? Je vous la donnerai, moi, qui ne suis qu'un ignorant en comparaison de vous. Depuis que vous avez été pris de scrupules à propos de ce procès, vous n'avez cessé d'y penser et d'y repenser ; votre imagination s'est exaltée... Et voilà comment il vous a semblé voir apparaître devant vous...

Il ne voulut pas, il ne put pas prononcer le nom de Rocco Criscione.

Comment, diable, don Aquilante s'était-il mis à réfléchir à ce procès de Neli Casaccio ?... à douter de la justice de sa condamnation, lui qui, en principe, avait été si assuré de sa

culpabilité ?... Quels soupçons avait-il donc ? Et contre qui ? Était-il venu sonder le terrain ?... Cette apparition pouvait bien être une histoire inventée à point nommé pour voir quelle impression elle lui produirait. Heureusement qu'il était resté calme ! Pourquoi, après tout, avoir peur de ces révélations prétendues possibles, et le lui laisser voir ! Qui devait les faire, en réalité ? Quand on est mort, n'est-ce pas pour toujours ?

Pendant qu'il parlait à l'avocat, ses pensées s'étaient pressées et heurtées dans sa tête. Aussi, bien que l'épouvante de ces choses mystérieuses qui, parfois, s'empare même des hommes les plus intrépides, le rendit hésitant au fond du cœur, il n'attendit pas la réponse de don Aquilante et reprit d'un ton décidé :

— En attendant, pour vous montrer que je ne suis pas déraisonnable, comme vous dites, je me déclare prêt à vous contenter. Mais il me faut voir et toucher, c'est bien entendu ! Et, comme cela, nous n'en reparlerons plus... Pourvu qu'il n'y ait pas à faire d'expériences trop longues et trop difficiles ; je n'ai pas de temps à perdre. Et j'espère vous rendre le grand service de vous ôter de l'esprit toutes ces bêtises.

— Vous le faites par curiosité ou d'un cœur hostile !

— J'agis de bonne foi, je vous l'assure, plus pour vous que pour moi, vous verrez : vos scrupules et vos remords s'en iront.

— Le voilà ! s'écrie don Aquilante ; il n'a pas attendu l'évocation !

Instinctivement le marquis tourna les yeux autour de la chambre. Le cœur lui battait fort et sa langue tout à coup était devenue sèche.

— Tendez l'oreille ! – La voix de don Aquilante était caverneuse. – Il donnera un signe de sa présence.

La pâleur de l'avocat, le léger tremblement de ses mains, l'altération de sa voix montraient qu'il n'était vraiment pas dans son état ordinaire.

Et le marquis tendait l'oreille, retenant sa respiration.

— Vous avez entendu ? demanda don Aquilante.

— Non, rien.

— Pourtant, il a frappé fortement sur la table !

— Pas assez fort, il paraît.

Après ce premier insuccès le marquis commençait à se rassurer ; il continuait néanmoins à retenir sa respiration et à tendre l'oreille.

— Avez-vous entendu maintenant ?

— Non !

— Écoutez ! il frappe plus fort.

— Je ne crois pas être sourd cependant !

— Je vous prends une main, dit don Aquilante au bout d'un moment, pour absorber un peu plus de votre fluide et pouvoir produire le phénomène de façon qu'il vous soit sensible, à vous aussi... Prêtez-vous à la chose, cédez.

Le marquis eut un frisson glacé par tout le corps. Don Aquilante le regardait dans les yeux avec une intense anxiété.

— Rien ! s'écria le marquis.

L'avocat plissa le front et pencha la tête, remuant les lèvres comme s'il eût parlé.

— Enfin ?... demanda le marquis avec impatience.

— Il ne veut pas le dire !

— Ah !

— Il ne veut le dire qu'à vous. Il promet qu'il viendra vous le dire en rêve.

— Je le savais ! s'écria le marquis, poussant un grand soupir de soulagement. Je le savais, que la chose finirait en farce !

— Il viendra certainement... Il s'en va !... Il a disparu !

— Et c'est cela que vous appelez voir et toucher !

Le marquis riait, il se promenait par la chambre, étirait les bras, tendait les jambes, comme pour se remettre de la fatigue physique et morale de cette longue attente qui l'avait tenu immobile près de trois quarts d'heure.

— Et c'est cela que vous appelez voir et toucher !

Il était railleur, triomphant ; il voulait prendre sa revanche sur don Aquilante qui lui avait fait une si belle peur, bien qu'il n'eût jamais cru à ses fantasmagories ! C'était pour le coup qu'il n'y croyait pas !

— Il apparaîtra... en rêve... Ça va bien ! Et il souriait intérieurement.

Il raconta la scène au cousin Pergola et ils en rirent ensemble ; il la raconta aussi à la baronne et, ce faisant, il lui semblait avoir mieux conscience de sa sécurité.

Cependant, pendant plusieurs soirs de suite, il ne se coucha qu'avec la terreur non définie de revoir sa victime en songe. Si Rocco avait tenu parole... c'était que vraiment... Mais il ne la tint pas ni alors ni après !

Le marquis toutefois, sans trop s'expliquer pourquoi, fut pris d'une fureur redoublée d'activité, poussé de plus en plus hors de ses vieilles habitudes.

Le cousin, le docteur Meccio, plusieurs autres, à force de saper sa résolution de se maintenir absolument étranger aux ardentes querelles municipales, l'avaient quelque peu ébranlée. Il résistait encore, mais avec une visible faiblesse.

— Nous verrons, nous verrons. Ce sont choses qui demandent réflexion. Quand on prend un engagement, on se trouve ensuite pieds et poings liés. Je ne veux pas m'engager à l'aveugle.

Pour ses projets agraires, il en allait autrement. Il était le premier à attaquer le sujet et prenait feu tout aussitôt. On faisait cercle autour de lui au Casino, chacun ouvrant les oreilles toutes grandes, tout grands les yeux, comme étant sur le point de saisir de ses mains avides sa part des immenses richesses que le marquis faisait déborder d'un coup de la baguette magique de son imagination devant d'autres imaginations que la misère de ces tristes années portait à être facilement surexcitées.

Mais il était indispensable de fonder une société.

Il ne fallait pas qu'une seule grappe de raisin dans tout le territoire de Rabbato fût foulée dans des pressoirs particuliers ! Il ne fallait pas qu'une seule goutte de vin rentrât dans des tonneaux qui ne fussent pas ceux de leur établissement !

Pas une goutte d'huile ne devait être versée ailleurs que dans les jarres de la société !

— Et l'argent, marquis ?

— On en trouvera, on doit en trouver. On va à une banque ; cela se fait ainsi partout.

Les auditeurs avaient l'eau à la bouche ; ils étaient éblouis.

— Il suffirait pour commencer que nous fussions une dizaine. Les autres accourraient ensuite et nous prieraient à genoux de les admettre dans notre société... Il faut des faits pour convaincre les gens, et non des paroles. Un contrat en bonne et due forme par-devant notaire.

— Je suis prêt à rédiger gratuitement le contrat, dit le notaire Mazza. Ceux qui veulent adhérer à la chose savent où me trouver.

Et ce jour-là vit la fondation de la *Société agricole*, mais comptant huit membres tout juste pour commencer.

Le marquis rayonnait, et s'adressant à don Salvo qui entrait en ce moment au Casino, voulait l'enrôler aussi ; mais celui-ci répondit par un haussement d'épaules et, changeant la conversation :

— Voulez-vous savoir une nouvelle ? dit-il. Neli Casaccio est mort, dans sa prison ; le syndic vient de le dire à l'instant.

Le marquis tressaillit et sa physionomie changea soudain.

— Elles sont belles, vos nouvelles ! s'écria-t-il, cherchant à cacher son trouble.

## XVIII

Il y avait des années que le marquis et son oncle le chevalier don Tindaro ne se regardaient plus.

Depuis le jour où le marquis n'avait pas voulu permettre au chevalier de bouleverser des terrains de Casalicchio pour en exhumer les antiquités qui, d'après lui, y étaient enfouies, don Tindaro, que l'on surnommait dédaigneusement le *marquis paysan*, n'avait plus même salué son neveu.

Et voilà qu'ils se trouvaient inopinément face à face dans le même hôtel, à Catane ; le marquis venu pour un emprunt de soixante-dix mille liras à la Banque de Sicile, le chevalier pour la vente de sa collection de vases antiques, de statuettes et de médailles à un lord anglais.

Sa joie de cette vente était telle que le chevalier, oubliant sa grosse rancune de l'interdiction des fouilles, tendit la main à son neveu. – Après tout, dit-il, tu es le fils de mon frère !... Viens voir.

Il ne devait livrer sa collection que le lendemain ; elle était encore dans sa chambre étalée sur les commodes et les tables. Il faisait bonne garde autour de ses trésors, voulant aussi s'en rassasier les yeux jusqu'à la dernière minute. Il ne les reverrait plus, ces précieux objets qui, depuis trente ans, étaient sa joie et son orgueil ! Son cœur se serrait en y pensant, mais l'idée que son nom se lirait sur une vitrine dans le musée de Londres lui apportait une douce consolation ; car ce lord achetait la collection pour le compte du musée de Londres.

— Trente mille liras, mon neveu !

— Je m'en réjouis. Mais vous ferez bien de ne pas recommencer une autre collection ! Votre argent vous coulerait des doigts de nouveau.

— Ah ! si tu voulais me permettre !... L'indication est si précise ! Ce n'est pas au hasard qu'il est dit : le trésor est à Casalicchio !

— Si je vous faisais une proposition ? dit le marquis.

— Laquelle ?

— Je vous ôterais certainement ainsi la tentation de gaspiller ces pauvres trente mille lires, Employez-en deux tiers seulement dans les constructions de la *Société agricole* fondée par moi, et faites vos fouilles à Casalicchio, si vous voulez.

Le chevalier sauta au cou de son neveu et l'embrassa.

— Alors... tout ce que tu voudras... Deux tiers, non ; la moitié : quinze mille lires. Tu comprends, quand je ne trouverais dans les terrains que deux vases de la valeur de celui-ci !... Mais... un moment !... Est-ce que cet *impie* fait partie de ta société ?

— Oh ! mon oncle ! Il faut en finir avec cette histoire. Il est votre gendre maintenant.

— Jamais ! Tant qu'il n'est pas marié à l'église...

— Il s'y mariera, un jour ou l'autre, je vous l'assure. En attendant, d'après la loi...

Don Tindaro fit deux pas en arrière, tout rembruni.

— Il m'a été dit – reprit-il, en s'échauffant peu à peu – que vous vous êtes réconciliés toi et lui, comme si l'injure qui m'a été faite n'avait pas été faite à toute la famille ! Une

Roccaverdina... concubine ! Oui, ma fille est sa concubine et non sa femme ! Pour l'Église, le mariage, comment l'appellez-vous ?

— Civil.

— Incivil, devrait-on dire !... Mariage sans bénédiction religieuse, mariage d'animaux !... Pour l'Église, cela n'a aucune valeur...

— Quels préjugés vous gardez encore !

— Préjugés ? Préjugé un des sept sacrements ? Es-tu donc franc-maçon comme lui ? Cela veut-il dire que toi aussi tu ne veux pas te marier – je sais que tu te maries, je l'ai su par hasard, par le bruit public – tu ne veux pas te marier à l'église ?

— Moi... je ferai ce que tout le monde fait ; et, disant cela, le marquis rougit. Son manque de sincérité concernant le changement survenu dans ses idées et ses sentiments religieux l'avait déjà plus d'une fois fait rougir et se sentir embarrassé vis-à-vis de sa tante et de Zosima, particulièrement. Mais à ce moment, il avait rougi sous l'impression subite que, depuis plus d'un an, sa vie était une continuelle hypocrisie, un mensonge continu jusqu'avec lui-même. Il avait eu conscience soudain que le besoin de se distraire, de s'étourdir par toute cette activité inusitée était un moyen détourné d'endormir, de faire taire la voix intérieure qui menaçait de s'élever d'autant plus fortement qu'il cherchait davantage à l'étouffer.

— Comme tout le monde fait ? répéta don Tindaro. Comme c'est ton devoir, te ferai-je observer. Es-tu ou non chrétien catholique, apostolique, romain ?

— Je ne me suis pas fait débaptiser !

— Cet *impie*, non plus, ne s'est pas fait débaptiser !

— Mon oncle, pensez donc plutôt que l'Évangile commande de pardonner les offenses.

— Pardonnerais-tu, à ma place ? Ah ! tu n'es pas père ! tu ne peux pas comprendre ce que c'est que de voir arracher de chez soi une fille unique ! Elle était majeure ? qu'importe ? Le père est toujours le père ; son autorité dure jusqu'à la mort, au delà de la mort ! Et ma fille – une Roccaverdina ! – s'est révoltée contre moi, s'est avilie au point de !... J'aurais voulu te voir si quelqu'un était venu te prendre la Solmo quand elle était avec toi !... Et il ne se serait agi que d'une maîtresse ; si tu l'aimais vraiment, tu aurais tué ton rival, par simple jalousie... Mais une fille, c'est bien autre chose ! C'est la chair de votre chair, le sang de votre sang !... Je ne sais vraiment pas comment, alors, je n'ai pas fait un massacre !

— Je vous comprends, mon oncle. Toutefois, quand le mal est fait, il faut en chercher le remède.

— Je suis un franc Roccaverdina, moi ; je ne plie pas, je casse ! Si, toi, tu as du petit-lait dans les veines au lieu de sang... moi, je suis d'acier : *Frangar, non flectar* ! Au siècle dernier, les Roccaverdina étaient surnommés *Les Mauvais*... On ne plaisantait pas avec nos ancêtres. Maintenant nous sommes une race pourrie : toi, agriculteur, moi... Tiens, nous ne nous entendons pas. Mettons que nous ne nous sommes pas rencontrés.

— Non, je ne retire pas ma parole. Fouillez tant que vous voudrez à Casalicchio. Je donnerai des ordres pour qu'on vous laisse faire.

— À quelles conditions ?

— Aucune.

— Non, merci. Je ne veux pas être ton obligé.

Le marquis resta un moment à regarder son vieux parent qui était retombé en contemplation devant les précieux objets dont il allait se séparer.

Et, tandis qu'il le regardait, tout l'orgueil de la race des *Mauvais* renaissait en son cœur et il sentait une vive satisfaction de n'avoir point à se reconnaître pour dégénéré, comme en jugeait le vieillard. Déjà le repentir de sa continue hypocrisie, de son continuel mensonge qui l'avait troublé quelques instants auparavant lui paraissait une faiblesse indigne d'un Roccaverdina.

— J'aurais voulu te voir !... Tu l'aurais tué !

Ces paroles du chevalier n'étaient-elles pas une approbation, une justification de l'acte commis par lui, marquis de Roccaverdina ? On ne plaisantait pas avec lui, pas plus qu'avec les ancêtres. Ceux-là n'avaient certainement été surnommés les *Mauvais* que parce qu'ils étaient forts et puissants !... Les temps étaient changés, néanmoins, et il fallait s'adapter au temps présent. La fondation de la *Société agricole* lui semblait une preuve de force et de puissance, lui était un moyen de montrer qu'il était bien de la race des *Mauvais* ; démonstration du seul genre possible actuellement.

À Margitello, après tant de mois de triste inertie, le fermier et ses hommes avaient vu arriver le marquis, l'ingénieur et quelques actionnaires de la *Société agricole*. Ils étaient restés toute une semaine pour étudier le terrain, tracer le plan de l'édifice rêvé par le marquis et assister aux premières opérations du déblaiement. Plus d'une cinquantaine de paysans de tout âge creusaient les fondations et

transportaient la terre, heureux de gagner ainsi quelques sous et d'écartier la famine pour eux et leurs familles.

Un membre de la Société avait timidement fait observer au marquis que la dépense était peut-être excessive pour un premier essai, mais il avait été si bien rabroué que nul n'osait plus souffler mot.

Il semblait que cet argent avancé par la Banque de Sicile lui brûlât les mains et qu'il eût hâte de le dépenser.

Il n'avait plus que cette bâtisse en tête et aurait déjà voulu la voir complètement terminée.

À peine se souvenait-il le dimanche d'aller faire une visite chez sa tante où il savait devoir trouver Zosima avec sa mère et sa sœur. Il n'avait pas paru convenable à M<sup>me</sup> Mugnos que le marquis vint chez elle ; du moins, l'avait-elle dit. En réalité, elle voulait échapper à l'humiliation de recevoir qui que ce fût dans ces chambres si nues où elle et ses filles cachaient leur pauvreté et passaient leurs journées et souvent leurs nuits à travailler.

Le marquis insista auprès de sa tante et des dames Mugnos pour qu'elles vinssent voir les travaux en cours d'exécution à Margitello, et quelques jours après il ne se sentait pas d'aise, donnant des explications détaillées à ses visiteuses, les conduisant tour à tour toutes les quatre par la main au milieu des pressoirs, des tonneaux, des barriques, des jarres qui n'étaient pas encore en place mais y seraient bientôt.

Zosima l'écoutait d'un air de douce résignation, lui souriant chaque fois qu'il se tournait particulièrement vers elle pour lui prouver qu'il l'estimait plus apte à comprendre que les autres et tenait à son approbation en première ligne.

Mais en s'approchant d'elle, le marquis ne trouvait à lui adresser d'autres paroles de tendresse que celles-ci :

— Il ne pleut pas ! Vous voyez... Il ne pleut pas !

— Etes-vous donc si pressé ? lui répondit enfin Zosima à la troisième ou quatrième répétition de ces mots. Margitello ne vous laisse pas le temps de penser à autre chose ?

— Dites-vous cela pour me faire un reproche ?

— Non, je ne voudrais pas vous faire de reproches, même si j'avais des motifs de vous en adresser... Quand je serai marquise de Roccaverdina...

— Vous l'êtes déjà pour moi, Zosima.

— Quand je le serai vraiment, reprit-elle, j'aurai un peu plus le moyen de vous voir et de vous présenter quelque requête...

— En auriez-vous une d'ores et déjà ?

— Oui, je voudrais vous parler d'une pauvre femme qui est venue l'autre jour à la maison...

— Elle demandait Madame la marquise, ajouta M<sup>me</sup> Mugnos, et voulait implorer sa pitié pour son petit garçon qu'elle avait avec elle. Il n'y avait pas moyen de lui faire comprendre que ma fille n'était pas encore la marquise de Roccaverdina.

— Que voulait-elle ?... Qui est celle-là ?

— La pauvre veuve de Neli Casaccio.

— Oui, oui, elle nous l'a dit, reprit M<sup>me</sup> Mugnos, vous avez déjà fait beaucoup pour elle. Sans vous, elle l'assure, ses enfants et elle seraient morts de faim.

— Ce qu'elle demande maintenant, dit Zosima, c'est de placer chez vous son petit garçon pour son pain et ses vêtements seulement. Et elle insistait auprès de moi pour que je le prisse à mon service. Il est vif d'esprit et lesté de corps, disait-elle, il fera vos courses, vos commissions. Que pouvais-je lui répondre ?

— C'est fâcheux, dit le marquis d'un ton dur, mais il n'est pas possible que nous prenions chez nous ce gamin. Sa présence me rappellerait continuellement de trop tristes choses ; non, non !

— Pauvre femme ! s'écria la baronne.

— Ma tante, si l'on devait s'occuper de chacun !... On fait ce qu'on peut.

— Je remarque seulement, continua la baronne, que les hommes d'autrefois étaient plus galants que ceux d'aujourd'hui. À la première prière d'une demoiselle, et j'appuie sur les mots *première* et *demoiselle*, ils n'auraient jamais répondu par un refus. Ils auraient toujours promis au moins, quitte ensuite... On le sait bien, les circonstances...

— Zosima, dit le marquis, je parie que vous préférez mon manque de galanterie ?

— Oui, répondit-elle.

## XIX

Un matin, derrière les collines de Barrese, parurent enfin les nuages ; ils se montraient lentement, comme s'ils ne l'osaient pas, après s'être fait désirer pendant dix-huit mois, ou comme s'ils ne savaient plus quel chemin suivre pour aller à Rabbato.

Ils avaient paru, s'amoncelant l'un derrière l'autre, se poussant l'un au-dessus de l'autre, pendant assez longtemps ; puis ils s'étaient arrêtés.

Des fenêtres, des balcons qui regardaient du côté de Barrese, hommes, femmes, enfants étendaient les mains vers eux, les invoquant, les interpellant comme des personnes vivantes, capables d'ouïr et de comprendre. Et des maisons, des rues, des sentiers, les gens débouchaient, affluant aux points d'où ils pouvaient s'assurer par leurs propres yeux que le bruit qui avait rapidement couru par la ville : Les nuages ! Les nuages ! n'était pas une odieuse tromperie de quelque mauvais plaisant.

L'esplanade du château fourmillait de personnes de tout rang accourues pour les observer comme un spectacle nouveau et inattendu. Resteraient-ils ? Se disperseraient-ils ? Qu'attendaient-ils pour s'avancer et se fondre en pluie ?

Épais, noirâtres, blancs aux bords, ils s'étendaient, se mêlaient, s'allongeaient, se confondaient ensemble, formant un sombre velarium au-dessus des collines de Barrese.

— Ils ne bougent pas. Ils ont peur de nous qui les regardons, dit un vieux paysan, et il se mit à rire.

Mais personne ne rit avec lui. Tous étaient absorbés, suivant de regards angoissés les formes instables qui lentement, lentement, allaient se modifiant, s'épaississant ici, se désagrégeant là ; et les lèvres murmuraient des prières, des vœux, des exhortations à ces nuées capricieuses qui ne se décidaient pas à prendre leur vol pour venir répandre leur fécond trésor sur ces terres languissantes qui de leurs mille fentes et crevasses, semblables à des bouches desséchées par la soif, imploraient depuis de longs mois le rafraîchissement d'une goutte d'eau.

Enfin, un des nuages les plus légers se détacha et s'avança comme un navire d'avant-garde, suivi peu après d'un second, puis d'un troisième. Et les paupières de ces yeux qui étaient fixés sur le ciel, en épiait chaque changement, commencèrent à battre rapidement, car tous les cœurs étaient étreints d'une profonde émotion, palpitant de joie, maintenant, après avoir tremblé dans une anxieuse attente.

Bientôt on vit les bienheureuses nuées s'avancer, non plus l'une après l'autre, mais par masses compactes, envahissant silencieusement l'azur du ciel, l'obscurcissant, s'abaissant vers la terre comme alourdis par la charge qu'elles portaient dans leurs flancs. Et d'autres surgissaient, plus denses, plus sombres, derrière les collines de Barrese, semblant les escalader pour s'élever au-dessus, poussées par le vent qui tout à coup s'était mis à souffler, imprégné d'humidité ; et à peine celles-là planaient-elles dans l'air, hors de la ligne courbe des collines, que d'autres encore se montraient, envahissant l'espace, poursuivant les premières, lesquelles maintenant hâtaient leur course vers Rabbato, couvrant de leur ombre les campagnes, les vallées ensoleillées, comme si elles eussent dévoré la splendeur dorée de

l'astre du jour à mesure qu'elles s'approchaient de ces bras tendus vers elles.

Dès les premières gouttes de pluie, qui d'abord tombèrent rares et lentes, ce cri s'éleva de partout : Vive, vive la divine Providence ! Et ce n'était pas seulement les centaines de personnes accourues sur l'esplanade du château et paraissant folles de joie qui le poussaient ce cri, mais toute la population de Rabbato. On se pressait aux fenêtres, aux balcons, dans les rues, sur les places pour s'enivrer de ce spectacle qui semblait encore incroyable : la pluie tombant enfin, la pluie tombant fine et serrée ; et, auprès et au loin, les cloches des églises de la ville et des villages environnants sonnait à toute volée faisaient aussi retentir le cri d'allégresse et de reconnaissance.

Personne ne pensait à se mettre à l'abri ; tous voulaient, au contraire, sentir l'ondée s'abattre sur eux et, les têtes découvertes, les figures renversées en l'air, les mains levées en haut et les paumes réunies en guise de coupe, ils recevaient, ils aspiraient, ils recueillaient ce bienfait de Dieu qui tombait toujours plus dru, crépitant sur les toits, ruisselant des gargouilles, débordant des égouts, formant des canaux et des mares où mille bulles se soulevaient et éclataient comme si l'eau eût bouillonné.

Avant la nuit, bien des gens retournèrent sur l'esplanade du château, sous la pluie, pour contempler de là-haut les campagnes d'alentour, qui buvaient, buvaient, sans paraître réussir à éteindre leur soif. Les sentiers, les chemins, les routes luisaient, traçant comme des raies argentées sur les terres obscures, et la rivière grossie qui serpentait en effleurant le pied des collines luisait, elle aussi ; et les ruisseaux qui du dos rocheux des coteaux dégringolaient et rebondissaient dans la plaine brillaient également.

La pluie continuait, serrée, égale, sans trêve, étendant un voile immense qui bientôt, sous sa grise vapeur, cachait les lignes, les contours, confondait les couleurs, enveloppait collines et montagnes, faisait presque disparaître l'Etna, à croire que sa masse dominante n'était, elle aussi, qu'un nuage se dissipant en pluie.

Le marquis et son architecte se tenaient à une fenêtre de Margitello. Le carillon de toutes les églises se faisait entendre jusque-là et l'allégresse générale y régnait aussi. Dès les premières gouttes de pluie, les paysans et les manœuvres s'étaient livrés à une véritable frénésie de cris et de sauts de joie dans la cour, tandis que les enfants s'amusaient à barboter pieds nus dans les mares et à s'éclabousser en s'envoyant l'un l'autre à la figure l'eau qu'ils recueillaient dans leurs paumes ; ou bien encore ils se poussaient sous les gouttières, à qui recevrait une douche, car l'eau qui se déversait de là tombait comme à seaux.

— Eh ! gamins !... Finissez ! cria le marquis, en sortant la tête hors de la fenêtre.

Toute cette joie, pourtant, aurait dû lui faire plaisir ! Mais, au contraire, il éprouvait un sentiment de tristesse à la vue de la pluie tant désirée, tant invoquée, et les jeux de ces enfants l'irritaient.

Tout dernièrement encore il avait répété à Zosima : – Il ne pleut pas ! Vous voyez, il ne pleut pas ! – Et maintenant que la pluie était venue, et quelle pluie ! maintenant que le seul et mince obstacle empêchant leur union était renversé, il restait là, les yeux fixes, triste et non joyeux, comme si le rêve, prêt à promptement se réaliser, s'éloignait au contraire rapidement, sans qu'il pût rien faire pour l'arrêter ou le rappeler. Et le sentiment de tristesse qui lui remplissait le cœur

était d'autant plus vif et pénible qu'il en découvrait moins les motifs.

Les réparations de sa maison étaient terminées ; le vœu de Zosima exaucé. Que lui restait-il à faire, sinon de la prendre par la main et de la conduire devant l'autel ?

L'architecte, comme répondant à ses pensées, lui dit soudain :

— Mademoiselle Mugnos doit être bien heureuse aujourd'hui. Mais elle mérite bien la bonne fortune de devenir marquise de Roccaverdina ! Je crois que si quelqu'un, il y a quelques mois, le lui avait prédit, elle aurait fait le signe de la croix, comme on dit, comme pour chasser une tentation.

— Moi aussi... peut-être, fit le marquis.

— Le monde va ainsi, par bonds imprévus. Il n'y a jamais rien de sûr pour personne. La Solmo... par exemple, qui sait ce qu'elle s'était imaginé ! et ses beaux jours sont finis. La voilà femme d'un berger de Modica, qui peut-être la laisse manquer même de pain...

— Non, il la traite fort bien.

— Elle vous l'a fait écrire, n'est-ce pas ? La brave fille ! Il n'est pas facile de trouver sa pareille. Toute autre, maîtresse de tout, comme elle l'était ici, aurait pensé à ses intérêts, se serait fait un magot. Elle, rien du tout ! Admirable aussi pour sa retenue. Elle avait voulu rester ce qu'elle était, jusque dans l'apparence, portant toujours sa cape alors que, mieux que beaucoup d'autres, elle aurait pu porter le châle qu'arborent maintenant toutes les femmes du peuple, même les plus pauvres. Et puis, la bouche fermée !... Même après, même quand elle ne pouvait plus se bercer d'aucune espérance, jamais une parole de colère ou de mépris. Pour elle, le

marquis de Roccaverdina était Dieu ! En somme, marquis, vous êtes heureux avec les femmes !... L'une meilleure que l'autre !

À peine avait-il prononcé le nom d'Agrippina que le marquis aurait voulu l'interrompre, mais dans la noire tristesse où il était plongé, cette évocation inattendue du passé l'avait touché, le poussant à se rappeler tout et tant d'autres choses avec un léger sentiment de regret.

Voyant que le marquis gardait le silence et supposant que ses paroles lui avaient déplu, l'architecte sortit un cigare de sa poche, l'alluma et se mit à arpenter la chambre, fumant et tirant ses favoris.

Le marquis resta à la fenêtre les yeux toujours fixé devant lui, regardant sans les voir les eucalyptus ruisselant d'eau, leurs branches courbées sous le poids de la pluie et leurs longues feuilles lavées de la couche de poussière qui les avait fait jaunir et sécher. Ce qu'il voyait en pensée, c'était un fin visage au teint mat et aux épaisses tresses noires cachées sous une mante épaisse de drap bleu foncé, et il ressentait une sourde jalousie très différente de celle qu'il avait déjà éprouvée... Pouvait-il douter à présent ! Pouvait-il s'indigner ? N'avait-il pas été content que cette femme allât habiter ce village éloigné qui était comme perdu et caché dans les anfractuosités des rochers avec ses maisonnettes accrochées à leurs flancs ?

Il se tourna brusquement vers l'architecte qui continuait à fumer son cigare en se promenant par la chambre et fut sur le point de lui dire : « Pourquoi donc avez-vous remué dans mon cœur ces cendres encore chaudes ? » Comme si cet homme eût été cause de la tristesse qui l'avait envahi, comme si ce fût lui qui, avant et après la vision d'Agrippina, lui eût mis sous les yeux celle de Zosima mélancoliquement

résignée et lui disant d'une voix plaintive : « Êtes-vous donc si pressé ? Margitello ne vous permet pas de penser à autre chose. »

Et c'était vrai.

## XX

Dans les moments, dans les jours où les travaux de la bâtisse et le soin de ses propriétés ne l'absorbaient pas entièrement, le marquis éprouvait l'étrange sensation de marcher sur un terrain peu solide qui, d'un moment à l'autre, pouvait s'effondrer sous ses pieds.

Toute sa sécurité intérieure s'évanouissait comme si le procès eut pu être rouvert, comme si quelque indice échappé aux premières investigations du juge d'instruction et le mettant sur une nouvelle piste, eût créé pour lui une imminente menace comme si les paroles révélatrices prononcées dans le secret de la confession eussent pu s'imprimer par quelque mystérieux procédé sur les murs blanchis à la chaux de la petite chambre de don Silvio et apparaître tout à coup, de même que les fatales sentences bibliques du festin de Balthasar, pour le perdre sans retour comme si les *sorcelleries* de don Aquilante, qui n'avaient pas abouti une première fois, eussent pu réussir d'un moment à l'autre, en des circonstances imprévues comme si toutes les choses apprises dans les livres que son cousin lui avait prêtées eussent été des théories inconsistantes et fausses et qu'il se fût vainement rassuré à l'endroit de l'autre vie, aussi bien que de celle-ci.

Un matin, il avait dû descendre au rez-de-chaussée avec Titta et un menuisier pour regarder si certaines planches qui avaient été remisées dans la pièce du fond pouvaient encore servir.

Il était descendu calme, sans appréhension que le souvenir du Crucifix pût le troubler, et il était remonté bouleversé.

Sur les murs jaunis par le temps, l'espace couvert par la grande croix noire avait conservé sa couleur primitive, et l'empreinte de cette croix était restée si nette, si précise, qu'à à la voir, le marquis avait cru soudain voir aussi la sanglante figure du divin Crucifié. L'émotion ressentie fut telle qu'il eut peine tout ce jour-là à la surmonter.

Un autre jour, étant entré dans la petite chambre où il s'était renfermé pour se brûler la cervelle, la scène qui s'était passée là entre la Solmo et lui était revenue à son esprit. Il lui avait paru revoir Agrippina avec ses yeux ardents qui le scrutaient, tandis qu'elle lui disait : « Je ne suis plus rien pour Votre Excellence. Elle me chasse comme une chienne enragée. Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ? » Et il lui semblait ne pas avoir remarqué la terrible expression de ces yeux. Peut-être voulait-elle leur faire dire : « Je sais ! mais je me tais ! Et Votre Excellence laisse croire que c'est moi qui ai fait tuer Rocco ?... Je sais ! mais je me tais ! »

Ce soupçon ne lui avait jamais traversé l'esprit jusque-là. Pourquoi lui venait-il en hâte, à présent ?

Il y avait deux semaines qu'il n'était pas retourné à Rabbato pour s'épargner l'embarras d'une visite à la baronne et d'un entretien avec Zosima. Il ne pouvait plus lui dire : « Il ne pleut pas ». Il était tombé des déluges pendant deux jours et deux nuits de suite. Déjà on voyait verdir la terre, impatiente qu'elle était de faire germer les semences si longtemps restées endormies et improductives entre ses mottes durcies. Mais comment penser au mariage avec cette bâtisse qu'il lui fallait surveiller du matin au soir, pour que tout fût prêt à temps ?

À mesure qu'elle avançait, une joie orgueilleuse remplissait son cœur. Les autres membres de la Société Agricole étaient un peu moins satisfaits en pensant à l'argent déjà dé-

pensé. Il s'irritait de les voir douter du succès devant ce bâtiment sorti de terre comme par enchantement et où avant peu tout serait en pleine activité.

— Mais enfin, mon neveu !

Il avait dû pourtant aller chez sa tante, préparé aux reproches qu'elle lui ferait.

— Chère tante, à peine serai-je débarrassé de tous ces tracas. Je presse les travaux le plus possible et dans peu de semaines nous songerons au mariage.

— Zosima désire que tout se passe simplement, sans faste, sans cérémonie.

— Elle ne devrait pas parler ainsi. Le marquis de Rocca-verdina ne peut pas se marier comme un petit gentillâtre quelconque.

— Je suis de cet avis. Mais cette pauvre enfant n'est pas encore revenue de l'étonnement de voir son rêve réalisé. Elle a peur de se réjouir trop tôt de sa bonne fortune. Elle me disait, il y a quelques jours... Je dois te le redire pour que tu la détrompes mais ta façon d'agir n'est vraiment pas de nature à la rassurer. Elle me disait : « S'il se fait uniquement pour vous contenter, — car je n'ignore pas avec quel intérêt vous vous êtes employée pour ce mariage — si son cœur ne sent pas pour moi ce que je sens pour lui », et sa voix tremblait, « laissons tomber les choses. Je ne voudrais pas qu'il se sacrifiât. » Je l'ai grondée ; j'ai répondu pour toi.

— Vous avez bien fait, ma tante.

— Il vaudrait bien mieux chercher à la convaincre toi-même et de la bonne façon. Je ne prétends pas qu'à ton âge tu fasses l'amoureux fou. Mais il y a manière et manière,

mon neveu ! – Il est un peu ours, ai-je dit à Zosima. Tu le civiliseras, tu en feras un autre homme dans peu de temps.

Le marquis ne savait que répondre. Il sentait bien qu'il était dans son tort. Son cœur n'était pas pris et ne battait que peu ou point quand il pensait à Zosima. Ce qu'il éprouvait alors, c'était un sentiment agréable, une douce satisfaction, mais pas davantage. Ses sens ne vibraient pas, comme cela lui arrivait quand une foule de souvenirs d'autrefois l'assiégeant soudain, son sang brûlait et qu'il restait troublé, bouleversé, ne sachant pas bien discerner ce qui l'emportait en lui de la haine ou des regrets.

À peine cependant vit-il entrer sa fiancée avec sa mère et sa sœur qu'il alla à sa rencontre et serra fortement la main que tout émue elle lui tendait.

— La campagne doit être un paradis, lui dit M<sup>me</sup> Mugnos.

— Elle germe à vue d'œil ; il semble qu'elle éclate ! — répondit le marquis.

— Il était temps ! – s'écria la baronne. Christine ne disait rien. Elle s'était assise à côté des fauteuils où se prélassaient les favoris de la baronne et passait doucement la main sur leur tête.

Le marquis amena Zosima un peu à l'écart et lui dit à voix basse :

— Je veux me justifier.

— De quoi ?

— De ce que vous soupçonnez.

— Je ne soupçonne rien. Je crains ; c'est naturel.

— Vous ne devez craindre quoi que ce soit.

En la regardant, en l'entendant parler, il reconnaissait encore plus clairement son tort ; et les paroles qui lui avaient échappé une fois. « C'est bien la femme qu'il me faut ! » lui bourdonnaient dans le cerveau comme un reproche.

— Un peu de patience, reprit-il. Je vous demande un mois encore. Je veux me débarrasser du tracas de plusieurs affaires. Il y a des jours où je suis comme étourdi par le nombre de choses auxquelles il me faut veiller. Mais cette fièvre d'activité qui me dévore devrait vous faire plaisir après mon sauvage isolement.

— Je ne m'en suis jamais plainte.

— Je le crois ; vous êtes infiniment bonne. Il faut que je vous fasse rire. J'ai pensé à donner votre nom au grand tonneau de l'établissement agricole ; il portera bonheur à notre entreprise.

— Je vous remercie, — dit Zosima en souriant.

— C'est une sottise peut-être...

— Rien n'est sot de ce qui est fait sérieusement.

Heureux de la réponse, il se tut un moment, puis reprit :

— Je ne vous ai jamais parlé d'une chose à laquelle j'ai pensé. Je ne veux pas vous séparer de votre mère ni de votre sœur. Ma maison est assez grande pour les recevoir.

— Je vous en suis bien reconnaissante, pour ma part. Toutefois, maman a une façon à elle de voir les choses.

— Sa dignité ne pourra être offensée de l'invitation d'habiter chez sa fille.

— Notre position nous inspire et nous impose beaucoup de scrupules. Pour ce qui me regarde, combien de fois ai-je pensé : Que doit-on dire de moi ? Il est vrai qu'il ne faut pas s'inquiéter de la méchanceté des gens. L'approbation de sa conscience doit suffire. Pourtant, je suis tourmentée, à cause de vous... J'ai dit à la baronne ce qu'elle a dû vous rapporter, si j'ai bien compris le sens de vos premiers mots. Soyez sincère, dans votre intérêt et dans le mien. Rien n'est encore irrévocable.

— Quand le marquis de Roccaverdina a engagé sa parole...

— Il ne s'agit pas de la vanité de tenir ou non sa parole. Vous pouvez vous être trompé. Je voudrais vous entendre dire à vous-même...

Ce qu'elle disait n'était pas timide, mais elle le disait avec une charmante timidité. Sa voix était quelque peu étouffée par l'émotion et aussi par le fait de la présence de la baronne, de sa mère et de sa sœur.

Le marquis, admirant le bon sens de Zosima, commençait aussi à s'apercevoir que sous cette attitude digne et réservée couvait un feu intense que, seule, retenait sa force de volonté, ne lui permettant pas d'éclater au dehors.

Il eut un élan, et, lui prenant les mains d'un geste rapide, sans qu'elle eût le temps de l'en empêcher, il lui dit :

— Croyez bien, Zosima, que je suis on ne peut plus désolé de vous avoir donné lieu de me parler ainsi !

Une légère pression des petites mains qu'il tenait dans les siennes fut la réponse de la jeune fille et elle baissa les yeux, le visage coloré d'une douce flamme rosée.

## XXI

Mais il ne se décidait pas à fixer le jour de leur mariage.

Dans les moments où il aurait enfin voulu prendre une résolution, il se sentait toujours arrêté par quelque chose qui surgissait au dedans de lui-même, quelque chose qui ressemblait à une crainte superstitieuse, à une vague appréhension de dangers tapis dans l'ombre et prêts à s'élancer sur lui, à peine aurait-il mis à exécution le projet initiateur de la nouvelle phase de sa vie.

Et un jour, il mettait en avant tel prétexte, le lendemain tel autre, avec une sorte de féconde inconséquence, en éprouvant de la satisfaction et du soulagement, comme si l'excuse, le prétexte n'eussent pas été cherchés, inventés par lui, mais fussent nés du cours naturel des événements.

Grâce à ces incertitudes et à ces délais, le cousin Pergola, le docteur Meccio et consorts avaient réussi à faire brèche en lui et à vaincre sa répugnance à prendre part aux luttes municipales, bien que, d'après ses expressions, on ne parvînt pas par ce moyen à faire sortir une araignée de son trou. Le maire, dont le mandat allait expirer, était mené par le bout du nez par deux ou trois conseillers fourbes et puissants, très forts pour enlever les marrons du feu avec les pattes d'autrui. Leurs noms étaient précisément sortis pour le renouvellement du cinquième des conseillers. Il fallait empêcher qu'ils fussent réélus ou, tout au moins, faire entrer le marquis dans le Conseil à la place de l'un d'eux, pensant bien que son influence l'emporterait sur la leur au milieu de la majorité composée d'idiots capables seulement de dire oui ou non, comme on le leur soufflait.

Le cousin et les autres préparaient les électeurs, laissant au marquis le soin de livrer le dernier assaut par un salut, un sourire, un remerciement empressé, une promesse adroite n'engageant à rien.

Dans les premières semaines, le marquis avait laissé faire, sans se mêler de rien, ni paraître même s'y intéresser. Peu à peu, cependant, la fièvre de la lutte l'avait aussi gagné, le poussant à aller en personne chez quelques-uns des électeurs les plus importants.

S'il rencontrait quelque résistance, le *Mauvais* se montrait. Puisqu'il était entré dans la danse, il lui fallait danser, de toutes les manières, par tous les moyens et il ne reculait pas devant les menaces.

Pensait-il aux intérêts de la commune, aux plaies à guérir, aux questions à résoudre, au bien à faire ? Pas du tout. C'était la lutte qui l'attirait uniquement et cela non pas tant par la fureur de vaincre à tout prix les forces adverses, que par l'agitation qui en résultait et qui le détournait de penser à autre chose, que par l'occasion qui lui était ainsi fournie de se montrer occupé et préoccupé beaucoup plus qu'il ne l'était en réalité.

Car, de temps en temps, un mot, un signe, une circonstance imprévue, une émotion qui l'agitait soudain, suffisaient à lui faire voir l'inanité de tous ses efforts pour étouffer et détruire cette voix intérieure qui ne voulait pas le laisser tranquille et il lui fallait recommencer à livrer au dedans de lui-même un combat autrement ardu que celui qu'il livrait à ses adversaires.

Justement, en ce temps-la, la veuve de Neli Casaccio se présenta devant lui avec ses quatre enfants.

— Votre Excellence, qui a été notre divine Providence !... Elle nous a comblés de cent bienfaits ! Par charité, qu'elle nous en accorde un de plus. Qu'elle prenne à son service l'aîné de ces petits. Je m'ingénierai pour donner du pain aux autres, tant que j'aurai mes bras et la santé. Je ne demande pas de salaire. Que Votre Excellence l'emploie à la campagne avec le bouvier ou lui fasse faire les commissions de Madame la marquise ; il fera ce qu'on voudra...

— C'est inutile ! C'est impossible ! Ce que je pouvais pour vous, je l'ai fait.

Il avait une peur insensée de trembler, comme devant un juge, devant cette pauvre femme vêtue de misérables haillons noirs, usée par le chagrin et par la misère et qui ne conservait trace de sa beauté vantée que dans ses grands yeux noirs gonflés par les larmes.

— C'est vrai ! Notre Très Belle et Très Sainte Mère le lui rendra en paradis ! Je ne trouve pas de paroles pour remercier Son Excellence ! Que le Seigneur lui donne en récompense cent années de santé et de bonheur ! Comme Il devra donner le feu dans cette vie et dans l'autre aux méchants qui ont fait mourir en prison mon pauvre mari innocent !... Il était innocent, Excellence ! Innocent comme Jésus-Christ mis en croix !

— Ce n'est pas moi qui ai condamné votre mari, grommela le marquis.

— Sûrement. Son Excellence n'y est pour rien. Mais il y en a eu d'autres.

Chacune des paroles de cette femme lui traversait le cœur comme une pointe de stylet.

Heureusement que le chevalier arriva agité, en sueur, les yeux étincelants des bonnes nouvelles qu'il apportait.

La veille au soir du dimanche où devait se faire l'élection, le marquis, accompagné de son cousin et de quelques personnes sûres, alla frapper aux portes des électeurs qui dormaient tranquilles pour encourager les hésitants, pour livrer les derniers assauts aux rebelles, pour conduire chez lui comme des prisonniers ceux dont la fidélité était douteuse, ou qui n'auraient pas su résister à la pression des adversaires. Et les escadrons des deux partis se rencontraient, se croisaient dans les rues et ruelles, échangeant des regards de travers, des mots ironiques, ou prenant gaîment la chose, selon l'humeur des gens.

Il était rentré chez lui aux premières lueurs de l'aube et s'était mis au lit exténué. Et de sa chambre il entendait les malotrus qui dans la salle à manger vidaient bouteilles après bouteilles et s'en tiraient à pleine bouche d'œufs durs, de fromage, de jambon, d'olives salées, de noix, de figes sèches, faisant disparaître, en plus, comme autant de pilules, des montagnes de pain frais.

Ils mangeaient et buvaient en attendant d'être conduits dans la petite église de Saint-Louis où l'on devait voter, faute d'un local mieux approprié.

Le chevalier Pergola et le docteur Meccio, faisant l'office de gendarmes, ne les laissant approcher par qui que ce fût, de crainte de quelque rapide changement de bulletin, les escortèrent jusqu'à la petite table où était posée l'urne, au milieu des rires, des sarcasmes, des menaces voilées, des adversaires qui n'osaient pas protester autrement, agissant de même pour leur compte. Le marquis était sorti en hâte de chez lui pour aller déposer son propre bulletin et il avait passé entre deux rangs d'électeurs, presque honteux de ce pre-

mier acte de vie publique, en face de tant de gens qui étaient non moins étonnés que lui-même de le voir là.

Le soir, jusqu'à une heure avancée, sa maison avait été envahie par toute sorte de monde. On était venu pour se réjouir de la victoire à laquelle on avait contribué. Les uns racontaient les épisodes, les autres magnifiaient leurs efforts, tous se pressaient autour du nouvel élu pour lui rappeler tacitement : « Tu devras te souvenir de nous, quand l'occasion s'en présentera ! Nous n'avons pas travaillé pour tes beaux yeux ! Si tu t'imagines que nous nous sommes trémoussés uniquement pour te faire plaisir ».

— Quelle comédie que le monde, – pensait le marquis. – Tout n'est qu'apparence, ainsi ces gens-là me croient honnête, irrépréhensible, parce qu'ils ignorent. Et qui sait ? Peut-être plusieurs des leurs qui sont ici ont-ils fait pire que moi et, comme je l'ignore, moi aussi, je les estime et les respecte. Peut-être, honnêtes malgré eux, ne leur a-t-il manqué que le courage, la hardiesse, l'astuce : peut-être, honnêtes par hasard, l'occasion seule leur a-t-elle manqué.

Il sentait renaître la peur superstitieuse, l'appréhension trop connue de périls cachés dans l'ombre. Il lui semblait que le contact de tant de gens l'obligeât à vivre dans une atmosphère insidieuse où il ne pouvait respirer librement. Il hâtait de ses vœux le moment où, soustrait à leurs regards, il retournerait à Margitello. Les travaux y étaient suspendus, car il voulait les surveiller lui-même, ne se fiant pas à l'ingénieur. Il lui tardait aussi de remettre sa maison en ordre, de reprendre ses vieilles habitudes d'isolement, de se reposer après tant d'agitations, lesquelles, en somme, n'avaient pas servi à le défendre contre ses troubles secrets.

La baronne de Lagomorto n'avait pas vu de bon œil l'entrée du marquis dans les affaires municipales.

— Que te figures-tu ? Ils se servent de toi pour parvenir à leurs fins. T'ont-ils jamais recherché auparavant ?

— J'avais toujours repoussé leurs sollicitations.

— Tu aurais mieux fait de les laisser chanter encore en vain. Hier, j'ai vu Zosima et la pauvrete m'a dit : —Il a tant à faire chez lui — comme si elle eût craint... Enfin, quand te décideras-tu ? Je ne veux pas mourir avant d'avoir assisté à ton mariage.

— Dans quelques semaines, ma tante.

— Oui, oui, je les connais tes semaines ! Tu as le bonheur sous la main, et tu ne prends pas la peine d'allonger le bras ! Pourquoi ? Je ne te comprends pas. Zosima a raison de soupçonner...

— Cela me fâche.

— Tu le dis d'une façon !... Je commence à m'inquiéter, moi aussi.

— Je ne croyais pas que cette construction à Margitello eût pu tellement m'occuper. Et puis, ces élections...

— Et demain, qui sait quoi d'autre ?

— Rien, tante ! Je me suis fatigué ; j'ai besoin de repos, de tranquillité. Mais un de ces jours, mettons dimanche prochain, nous parlerons des préparatifs du mariage avec Madame Mugnos et Zosima, et dans deux ou trois semaines... J'ai réfléchi ; je partage maintenant l'idée de Zosima : tout sans cérémonie, sans faste, sans tapage. On ne pourra pas dire que j'agis ainsi par avarice, ou faute d'argent. Après tout, un mariage est une fête de famille.

Il était parti pour Margitello avec l'ingénieur et le chevalier Pergola qui s'attachait à ses pas plus que jamais. Il fallait battre le fer tant qu'il était chaud et ne pas perdre le bénéfice de la grande victoire remportée. Les adversaires étaient en déroute, mais ne cessaient pas leurs tripotages et travaillaient des pieds et des mains auprès du sous-préfet et du député de l'arrondissement pour que ce fût l'un de leur parti que le gouvernement choisît comme maire.

Il fallait persuader au cousin de se montrer lui aussi et d'aller, de son côté, chez le sous-préfet et le député.

— Laissons cela pour le moment, dit le marquis impatienté. Regardez, la campagne ressemble à un jardin !

Partout, en effet, ce n'était qu'une immense étendue de verdure, de mille nuances de vert, depuis le plus tendre jusqu'au plus foncé ; partout, c'était un triomphe, une folie de végétation, jusque dans les terrains les plus ingrats où jamais brin d'herbe n'avait poussé.

Les talus de la grand'route semblaient être deux interminables haies où de merveilleuses fleurs jaunes, bleues, roses, blanches, élevaient leurs tiges au milieu de feuilles d'émeraude ; on aurait dit qu'un habile jardinier avait mélangé à dessein les couleurs et les reflets pour produire une surprenante décoration. Toutes ces plantes sauvages riantes, étincelantes sous les rayons du soleil qui les vivifiait, se pressaient, s'entrelaçaient, ne laissant pas le moindre espace entre elles.

Et les champs ! Un tapis de velours vert à perte de vue, parsemé de plaques multicolores, les pavots y formant de larges taches écarlates, les bleuets et les iris les pointillant de leurs broderies bleues et mauves ; les fleurs de lin y traçant des bandes et des carrés de leur tendre azur argenté. Et,

de tous côtés, des myriades de papillons, petits, grands, de toute forme, de toute couleur, tels qu'on n'en avait jamais vu et si nombreux que, de mémoire d'homme, jamais cocons et chrysalides n'en avaient laissé échapper autant, tournoyaient et se poursuivaient dans l'air d'un vol palpitant.

Les mules de la voiture du marquis trottaient allégrement et les pigeons de Margitello, surpris au détour de la route charretière, retournaient vite vers la ferme à grand frou-frou d'ailes, comme pour y annoncer la visite du maître.

## XXII

Les machines étaient déjà arrivées ainsi que les ouvriers qui devaient les monter et les mettre en place. La cour de Margitello ressemblait de nouveau à un arsenal et était même plus encombrée d'hommes et de choses qu'elle ne l'avait jamais été. Et de tous côtés on n'entendait que cris et jurons et au-dessus de toutes les voix s'élevait tonitruante et impérieuse celle du marquis donnant des ordres, grondant, pestant et faisant perdre la tête à tous.

Il ne fallut pas moins de huit jours pour que tout fût en ordre. Finalement on vit les presses avec leurs grosses vis et leurs écrous d'acier brillant comme s'ils eussent été en argent, placés en face des meules ; les jarres, avançant leurs panses vernies, rangées circulairement sur le sol cimenté et légèrement abaissé vers le centre où la *morta*, c'est-à-dire une jarre enterrée, jusqu'au bord, montrait sa noire ouverture prête à recevoir l'huile coulant de quelque jarre fendue ; les fûts posés sur des supports en pierre de taille étaient alignés dans un ordre décroissant depuis les grands tonneaux jusqu'aux barriques et petits barils, chacun muni de son robinet et de son bondon.

— La poule avec ses poussins ! s'était écrié le fermier en admiration.

L'image avait plu au marquis et il l'avait répétée à d'autres.

Quand tout fut ainsi bien en ordre dans ces vastes magasins, salles et caves, l'établissement parut plus grand, plus imposant encore, donnant l'idée d'une église où l'on aurait

pu célébrer les saints offices – selon une autre image du fermier – et les membres de la Société Agricole furent invités à un repas pour l'inauguration du local. Une longue table fut dressée entre les pressoirs et les meules et à ce repas, le cousin Pergola seul manqua ; les fatigues extrêmes des élections lui avaient fait gonfler les amygdales, indisposition à laquelle il était sujet.

Ce fut un jour de vive satisfaction pour le marquis et au milieu des convives il baptisa le plus grand des tonneaux du nom de Zosima.

Il nous faudra donner le nom de *San Giurranni* à celui-ci qui est à côté, dit le notaire Mazza. C'est le patron du vin et nous lui demanderons de renouveler le miracle qu'il avait accompli pour le tonneau sous lequel ses assassins l'avaient enseveli, espérant cacher leur crime. Ce tonneau était toujours plein ! Plus on en tirait du vin, plus il en venait ! Et de quelle qualité ! Un beau jour, la mère de San Giurranni s'aperçoit qu'un vert rameau, un vrai pampre, poussé derrière le tonneau, avait grimpé jusqu'au bondon, l'avait soulevé et plongeait dans le vin. Cela lui est un nouveau sujet d'étonnement. Elle regarde, cherche, soupçonne, fait creuser le terrain et découvre le corps de son fils qui n'était point encore décomposé... Mais le tonneau ne donna plus de vin !... Il faut assassiner quelque saint, cher marquis, et l'ensevelir ici ! conclut le notaire en riant, tous les autres lui faisant écho.

Seul, le marquis ne rit pas ; son visage s'assombrit, au contraire. Sous ce nom de San Giurranni il entendait résonner celui de Rocco Criscione et, en retournant à Rabbato, au rapide passage de sa voiture entre les figuiers d'Inde derrière lesquels il avait tiré le coup fatal, il lui parut voir étendu sur la route le cadavre de sa victime.

Depuis quelque temps il n'avait pas revu Rocco ainsi. Il lui était même arrivé de passer à cet endroit sans qu'un souvenir, même fugace, de la nuit sinistre s'éveillât en lui ; mais ce jour-là, malgré la vue des hautes graminées qui ondu-laient comme la mer et des bords du chemin tout en fleurs, brillant sous les rayons d'or que le soleil couchant étendait majestueusement sur la campagne, il fut poursuivi tout le long de la route par la sombre vision de ce corps étendu, le front fracassé par la balle meurtrière et le visage sanglant.

Cet imbécile de notaire lui avait empoisonné tout le plaisir de cette belle journée ! Il arriva chez lui de fort mé-chante humeur.

Maman Grazia le reçut en lui annonçant d'une voix cha-grine :

— Ton cousin va mal, mon fils ! Il a envoyé trois fois ici aujourd'hui, il veut te voir avant de mourir.

— Avant de mourir ? s'écria le marquis stupéfait.

— C'est ce qu'a dit la servante. Elle pleurait. Le Seigneur l'appelle et il se met en état de grâce.

— Oui, c'est bien, répondit le marquis, hochant la tête et souriant aux dernières paroles de la vieille femme. J'irai de-main matin.

Pendant que maman Grazia préparait le dîner, le mar-quis voulant se rendre compte de l'effet produit par les changements opérés et voir ce qui manquait encore pour compléter l'ameublement, se mit à parcourir sa maison, cherchant à se figurer Zosima occupant la place que cette autre avait remplie pendant dix ans, méditant sur l'avenir prochain qui allait apporter d'extraordinaires modifications dans sa vie.

La petite lampe qu'il tenait à la main ne projetait qu'une faible lueur et ces ténèbres qui remplissaient les angles, jointes au grand silence de cette maison déserte, lui causaient une sensation de frayeur ; tout en s'adressant de vertes réprimandes pour une aussi puérile lâcheté, il tournait timidement les yeux autour de lui.

La peur de l'inconnu ! Oh ! il le savait bien ! c'était ce qui avait donné naissance à toutes les chimères des religions, à toutes les légendes du monde de l'au-delà ; les livres que le cousin Pergola lui avait prêtés le lui avaient enseigné. Il les relisait de temps en temps pour fortifier ses convictions quand elles chancelaient, quand les influences ataviques relevaient la tête pour le rabaisser au niveau des sauvages, des hommes primitifs qui tremblaient devant les fantômes créés par leur propre imagination. Oui, ces livres avaient raison.

Malgré cela, les impressions de la journée agitaient encore ses nerfs. Il fallait se résigner à supporter les impressions jusqu'à ce qu'elles se fussent affaiblies, effacées, tout comme les hallucinations produites par la fièvre qui disparaissent dès que l'accès diminue d'intensité. Parfois, en délirant, on se rend bien compte que l'on délire, mais on n'en est pas moins en proie à des troubles morbides. Le marquis se disait qu'il en était ainsi pour lui.

En effet, il raisonnait sur les terreurs que les paroles du notaire Mazza et le souvenir des évocations de don Aquilante suscitaient en lui, il s'en moquait et, en attendant, il tressaillait au craquement d'un meuble, il regardait avec méfiance vers les points qui restaient dans l'ombre, comme s'ils eussent caché quelqu'un prêt à se montrer soudain devant lui ; et il se hâtait de retourner dans la salle à manger, ne se sentant plus le courage de rester seul avec lui-même.

Il se mit au balcon. C'était l'heure où les bonnes femmes récitaient le rosaire. Les faibles flammes des foyers et les petites lampes des pauvres maisons d'alentour projetaient des bandes de lumière rougeâtre sur le mauvais pavé de la ruelle, et, de temps en temps, des ombres passaient et repassaient à travers les raies lumineuses. Les *Ave Maria* se répondaient d'un bout à l'autre de la petite rue, monotone-ment, et le marquis pensait qu'une année auparavant, il n'était pas très différent de ces humbles femmes. Elles se figuraient que leurs prières montaient au ciel, parvenaient jusqu'à l'oreille de Dieu et de la Madone, les intéressant à leurs besoins, à leurs malheurs, et elles s'endormaient réconfortées par une lueur d'espérance. Ce qui n'empêchait point, d'ailleurs, les femmes et bien d'autres croyants, de se laisser aller à agir comme si ni Dieu, ni Madone n'eussent existé.

Quelle inexplicable énigme que le monde ! pensait encore le marquis. Pourquoi y naît-on ? Pourquoi y meurt-on ? Pourquoi tant de frénésie pour s'enrichir, pour jouir, bravant tout, supportant tout, dangers, fatigues, souffrances, pour des joies d'un jour ? La vie lui apparaissait comme une folle fantasmagorie, et il était étonné de ces réflexions si insolites qui pesaient tristement sur son âme, il était inquiet de cette sourde agitation qui se glissait dans tout son être, comme un présage de sinistres événements.

Le rosaire était fini ; toutes les portes des maisonnettes s'étaient fermées ; il ne passait plus personne dans la ruelle devenue toute noire. Et sous le ciel sans lune, tacheté de nuages cendrés, résonnèrent soudain les imprécations nocturnes de Mariangela.

— Cent mille diables à la maison des Crisanti ! oh ! oh ! Cent mille diables aux Vignataro ! oh ! oh ! Cent mille diables au palais des Roccaverdina ! oh ! oh !

Le marquis se retira du balcon. Cette fois la voix de la pauvre folle lui était insupportable à entendre.

Le lendemain matin il se rendit chez son cousin.

Cécile, la fille de don Tindaro, vint à sa rencontre dans l'antichambre, tenant ses deux enfants par la main.

— Je vous en prie, marquis ! sanglotait-elle. Remontez son courage !

— Mais il est donc si malade ? Je croyais que maman Grazia avait exagéré les choses.

— Non, c'est très grave : il peut étouffer d'un moment à l'autre. Heureusement que le Seigneur lui a touché le cœur... Le prévôt Montoro est là... Il l'a demandé lui-même pour se confesser.

— Pour se confesser ? répéta le marquis interrogativement, pensant avoir mal compris.

Mais Cécilia ne lui répondit pas, le prévôt sortant au même moment de la chambre du malade.

— Je reviens tout de suite, dit don Montoro, sans saluer le marquis à qui il gardait toujours rancune du crucifix donné à l'église Saint-Antoine. Il ne faut pas désespérer, Madame. Le chevalier peut être hors de danger dans un clin d'œil ; cela arrive souvent dans ce genre d'affection.

M<sup>me</sup> Pergola essuya ses yeux, se remit un peu et dit au marquis :

— Venez, venez !

Mais il s'arrêta sur le seuil de la chambre, n'en croyant pas ses yeux.

Sur le dessus de la commode couvert d'une serviette d'autel, au milieu de candélabres en bois doré aux bougies allumées et déjà à moitié consumées, il avait aperçu et tout de suite reconnu les gaines d'argent des reliques qui avaient été exposées dans la sacristie de Saint-Isidore à l'occasion de la dernière visite diocésaine de l'évêque. Le plus petit des étuis contenait les phalanges d'un doigt de San Biagio, le saint qui protège contre les maux de gorge, le plus grand renfermait un os de l'avant-bras de saint Anastase.

En face de la commode, sur une petite table également recouverte d'une nappe d'autel, entre deux autres candélabres aux bougies allumées et coulantes, le cordon d'argent du Christ à la colonne, relique de l'église Saint-Paul, qui n'est concédée qu'aux fidèles très considérés et seulement dans les cas extrêmes, était posé sur un plateau de cristal.

Aurait-on jamais pu s'attendre à cela ? Tout ahuri, le marquis regardait son cousin qui, par des signes de tête et en marmottant à grand'peine des mots presque inintelligibles, l'invitait à s'approcher. Il était assis sur son lit, soutenu par un monceau d'oreillers, ayant sur la tête un bonnet de coton blanc qui lui descendait jusque sur les oreilles, la gorge couverte d'emplâtres maintenus par une large bande de flanelle grise qui lui entourait le cou, les yeux gonflés, enveloppé d'un manteau de drap, couleur vert bouteille, entre les plis duquel sortaient ses mains serrant un petit Christ en cuivre sur croix d'ébène. Ainsi fagoté, le chevalier de Pergola était grotesque et presque méconnaissable et ce ne fut que la présence de sa femme désolée et de ses enfants en larmes qui empêcha le marquis d'éclater de rire.

Mais le rire le secouait intérieurement et quelque chose d'amer, de profondément triste le remuait, en même temps : une sorte de convulsion nerveuse, une sorte de terreur pro-

duites par l'immense surprise qui le clouait là sur le seuil abasourdi.

— Mais... alors ? Mais... alors ? pensait-il anxieusement, en s'approchant du lit du malade.

— Pardonnez-moi !... lui dit celui-ci. Je vous ai été... un scandale !

— Chut ! Ne vous forcez pas à parler.

Ces mots qui sortaient péniblement de la gorge du chevalier, presque sans l'aide de la langue, faisaient souffrir à entendre.

— Je vous ai été... une pierre... d'achoppement... avec ces livres !... Brûlez-les !

Le marquis se sentait pris de vertiges, comme au bord d'un abîme sans fond.

— Mais... alors ? Mais... alors ?

Face à face avec la mort, l'allié, le hardi blasphémateur, le féroce ennemi de toute religion et de tous les prêtres, reniait tout à coup des convictions, devenait comme une faible femmelette, s'entourait de reliques, appelait le confesseur, voulait faire bénir son mariage ! Et il avait été son initiateur, presque son maître ! Oh ! qui devait-il croire désormais ? L'homme en santé, en pleine possession de toutes ses facultés intellectuelles, ou le malade affaibli, épouvanté par la peur renaissante de l'autre monde, mais qui peut-être entrevoyait d'un clair regard des vérités cachées aux esprits que les sens enténébrent ou que les intérêts et les passions terrestres font dévier ?...

Et le rire le secouait de nouveau intérieurement, un rire amer, profondément triste, sarcastique, tandis que le cheva-

lier Pergola reprenait la parole, s'interrompant à chaque mot, roulant les yeux lorsque la respiration lui manquait :

— Pardonnez-moi !... Priez... que Dieu... m'accorde... au moins... la santé de l'âme... sinon celle du corps !

— Allons ! allons ! Vous n'êtes plus vous-même ! lui dit le marquis, affectant le calme.

Et il regardait et le malade et l'appareil de la chambre, ne parvenant pas encore à se convaincre que le spectacle qu'il avait sous les yeux fût réel. Un sentiment d'effroi et de grand vide lui faisait courir de rapides frissons glacés dans le dos, comme si autour de lui tout eût été sur le point de s'écrouler et de s'engloutir, l'entraînant dans la catastrophe et, cette fois, sans aucun espoir de secours prochain, sans aucune espérance de salut éloigné !

Ce fut dans ces dispositions qu'il assista comme quatrième témoin à la célébration du mariage religieux effectuée à la hâte par le prévôt Montoro qui était revenu, accompagné de don Joseph et de deux connaissances quelconques recueillies en chemin, les circonstances ne permettant pas de perdre le temps à choisir.

Ayant endossé la robe, l'aumusse et l'étole, le prévôt, avant d'ouvrir le rituel que lui tendait don Joseph, sortit un papier de la poche de sa soutane et le présenta déplié au chevalier.

— C'est indispensable !... Pour ma propre justification. Il faut le signer.

On apporta une plume et un encrier ; et, tandis que le malade signait, le prévôt invitait les assistants à remercier Dieu pour cette rétractation spontanée de toutes les hérésies.

sies, de toutes les erreurs, de toutes les doctrines impies professées au scandale et à la porte de tant d'âmes.

Le soleil brillait au dehors et ses rayons traversant les vitres de la fenêtre qui était en face du lit l'inondaient ainsi que la chambre d'une joyeuse clarté, rendant par contraste l'émouvante cérémonie *in articula mortis* plus triste encore.

Les deux *oui* furent comme sanglotés au milieu du silence recueilli des quelques assistants agenouillés autour de la pauvre femme qui ne pouvait retenir ses larmes, et les deux mains étendues, l'une pour mettre, l'autre pour recevoir au doigt l'anneau béni, tremblaient visiblement.

— *Ego conjungo vos in matrimonio!* prononça le prévôt d'une voix forte et solennelle, en bénissant les époux.

À ce moment, les paroles de son cousin qui, une année auparavant, se plaignait de ce que les parents de sa femme fussent indignés contre lui « parce qu'il n'avait pas voulu se faire jeter dessus par un sale prêtre deux gouttes d'eau salée », revinrent à l'esprit du marquis ; et il se releva, sans avoir le courage de dire un seul mot de félicitations ou de bons vœux, écoeuré par l'accomplissement de cette tragi-comédie qui soulevait en lui à nouveau une convulsion de rire silencieux, plein d'amertume et de sarcasme.

## XXIII

En sortant de la petite rue où était située la maison du chevalier Pergola, le marquis avait rencontré don Aquilante qui revenait de la préture, un gros rouleau de papiers sous le bras.

— Oh marquis ! Vous par ici ? Ah ! je comprends ! Le chevalier est donc vraiment bien mal ?

— Très mal !... Vous ne le croirez pas : il s'est confessé !

Le marquis croyait provoquer un haut-le-corps chez l'avocat et fut abasourdi de lui entendre dire tout tranquillement :

— C'est naturel. Cela devait arriver.

— Comment ? Pourquoi ?

— Parce que toutes les convictions superficielles sont facilement balayées par le premier coup de vent qui souffle dessus. Ce pauvre chevalier avait lu une demi-douzaine de livres prétendus scientifiques – combien de fois me les a-t-il jetés à la tête, quand nous discussions ensemble, – et, matérialiste et athée à fleur de peau seulement, en face du mystère de la mort, il est redevenu ce qu'il était autrefois : croyant, catholique. Imbécile jadis, plus imbécile encore maintenant !

— Pourquoi plus imbécile maintenant ?

— Voilà. Vous êtes tranquilles, vous autres qui avez foi dans l'Église. Vous croyez comme on vous l'enseigne. C'est commode. Vous ne soupçonnez seulement pas qu'il puisse y

avoir une vérité plus vraie que celle que vous dictent les prêtres...

Le marquis, baissant la tête, honteux de n'avoir jamais eu le courage de manifester le changement survenu dans ses croyances, demanda :

— Laquelle ?

— Celle qui a été révélée au monde par Swedenborg, l'apôtre de la Nouvelle-Jérusalem...

— Ah ! je comprends... s'écria amèrement le marquis. Chacun sa méthode. Mais alors nous ne sommes sûrs de rien ! C'est à en perdre la tête !

— Mais non. Rien de plus consolant, de plus fortifiant que la nouvelle doctrine. Nous sommes arbitres de notre sort. Le bien et le mal que nous faisons ici-bas influent sur nos existences futures. Nous passons d'épreuve en épreuve, nous purifiant, nous élevant... si nous avons été capables de nous amender, de nous spiritualiser...

— Je comprends... Vous m'avez déjà dit tout cela maintes fois... Mais la certitude ? La certitude, voilà ce que je demande.

— Frappez et il vous sera ouvert, a dit Jésus-Christ. La vérité veut être recherchée avec insistance, d'une âme pure et désintéressée. Vous et tous ceux qui vous ressemblent, vous ne vous en souciez pas. Vous êtes plongés dans la matière. Vous faites le bien dans le but unique de gagner votre petite place en paradis ; vous vous abstenez de faire le mal, quand vous ne le faites pas, par peur unique de l'enfer et du purgatoire...

— C'est à en perdre la tête !

Le marquis ne trouvait pas autre chose à dire. À qui devait-il donner raison ? Il aurait bien voulu, d'un grand coup d'épaule secouer, jeter derrière lui toutes les idées tourmentantes et revenir à l'état d'autrefois, alors qu'il ne pensait qu'à ses affaires et vivait à sa guise, en brute, c'est possible, mais en paix et en se fiant simplement au hasard, qui jusque-là l'avait bien servi. Ah ! le cousin Pergola agissait en traître vis-à-vis de lui avec sa conversion ! Et don Aquilante, que concluait-il avec ses nouvelles doctrines ? Des mots ! Des mots ! Des mots, tout cela !... Pourquoi ne pas s'en rapporter à sa propre raison ? Les livres prêtés par son cousin lui avaient paru si convaincants !

Il passa la nuit entière à les relire, cherchant les passages qui l'intéressaient plus particulièrement. Hélas ! l'effet était très différent de celui qui avait été produit en premier. Il lui semblait maintenant que ces livres affirmaient trop à la légère et qu'il voyait s'envoler en fumée leurs arguments à mesure qu'il souhaitait davantage d'y trouver une base solide. Il interrompait sa lecture, il réfléchissait, il raisonnait à haute voix, comme s'il avait eu en face de lui une personne avec qui il eût discuté.

Une implacable lucidité de conscience le faisait se juger lui-même et il s'apostrophait avec véhémence :

— Eh ! tu aurais été bien aise que Dieu n'existât pas ! Il t'aurait plu que l'âme ne fût pas immortelle ! Tu as ôté la vie à une créature humaine, tu as laissé mourir en prison un innocent, et tu voulais jouir paisiblement de l'existence, comme si tu n'avais rien fait de mal ! Mais tu l'as vu : il y a toujours eu quelqu'un qui a tenu le remords éveillé au fond de ton cœur, quoi que tu aies fait pour te boucher les oreilles et ne pas l'entendre. Et ce quelqu'un ne s'arrêtera pas, ne se

fatiguera pas, jusqu'à ce que tu aies payé ta dette, jusqu'à ce que tu aies expié ton crime, même ici-bas.

Il parlait et il avait peur de sa voix qui lui semblait la voix d'un autre ; il parlait et il baissait la tête, comme si ce *quelqu'un* eût paru devant lui, gigantesque, terrible, fantôme mystérieux sans forme, sans nom, mais lui faisant sentir cette même irrésistible puissance qui, pendant cette nuit de tempête où le vent hurlait par les rues, l'avait traîné chez don Silvio pour se confesser et décharger sa conscience de l'horrible fardeau qui l'écrasait.

Et maintenant, que faire ? Devait-il s'accuser, comme le lui avait imposé don Silvio ? Cela lui paraissait inutile maintenant. Neli Casaccio était mort en prison. Personne, sauf lui, ne pensait plus à Rocco Criscione. Que faire ? Aller se jeter aux pieds du pape pour obtenir l'absolution, pour se laisser infliger une pénitence ! Oh il ne pouvait plus vivre ainsi...

Et il éclatait de nouveau en reproches contre lui-même :

— L'orgueil t'aveugle !... Tu ne veux pas souiller le nom des Roccaverdina !... Des *Mauvais* ! Ah ! ah ! Et tu voudrais continuer à tromper le monde, comme tu as trompé la justice humaine !... Tu as chassé de ta maison le Christ dont la présence t'importunait, dont tu ne pouvais soutenir le regard !... Et voilà où tu en es ! Le Christ, oui, le Christ lui-même a été après toi, il ne t'a pas donné de relâche... Et il te persécutera jusqu'à la fin, et il démasquera inexorablement ton hypocrisie... Que pourras-tu contre lui ?

Du revers de la main il fit voler de la table les livres qui ne parvenaient plus à le convaincre et lui faisaient l'effet d'une stupide mystification et il resta longtemps, la tête entre les mains, les prunelles dilatées, regardant le lit où la

nuit précédente il avait dormi d'un sommeil troublé d'affreux cauchemars et où il était sûr de ne plus trouver de repos, jusqu'à ce qu'il eût obtenu la divine grâce du pardon, en expiant son crime d'une façon ou de l'autre !

Il était étonné de se voir ainsi bouleversé, comme atteint par une tourmente soudaine. Il lui semblait que le temps avait marché avec une incroyable rapidité et qu'en ces quelques heures il eût vieilli de vingt ans. Pourtant rien n'était changé autour de lui. Tous les objets étaient à leur place dans sa chambre, toujours les mêmes ; il les passait en revue, les énumérait... Non, rien n'était changé. C'était lui seul qui était un autre. Pourquoi ? Parce que son cousin, se sentant en danger de mort, avait renié ses convictions ? Qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire ? N'avait-il pas agi, peut-être, par faiblesse physique, plus que par faiblesse intellectuelle ?

Il ramassa un des livres qu'il avait jetés par terre, il en parcourut quelques pages, puis des chapitres entiers, irrité de ne pouvoir plus adhérer à ces raisonnements qui lui avaient fait voir le monde et la vie sous un aspect positif, tout à fait nouveau et rassurant pour lui.

D'abord troublé, puis réconforté par les théories, il s'était laissé facilement convaincre de leur vérité, parce qu'il lui agréait de croire que les choses marchaient ainsi. Mais sa conviction n'avait jamais été sincère. Ah non ! non ! il le sentait bien maintenant ! Comment expier ? Il était inutile de chercher à se faire illusion, il devait expier ! Il lui semblait impossible que le mot eût pu sortir de sa bouche. Mais il était vaincu ; il n'en pouvait plus ! Sa volonté, son orgueil, sa résistance étaient tombés tout à coup, comme des voiles abattues par un terrible orage. Il fallait expier ! Il fallait expier !

Le grand silence de la nuit lui faisait peur. Un chat se mit à marcher dans la rue, se lamentant d'une voix presque humaine qui tantôt ressemblait à celle d'un enfant pleurard, tantôt à celle d'un homme blessé à mort ; cette lamentation s'éloignait, se rapprochait, s'élevait ou s'abaissait de ton, se prolongeait ; et ce cri semblait de mauvais augure au marquis, bien qu'il sut que c'était un appel d'amour.

Il restait là à écouter cette plainte et elle lui paraissait se confondre avec la voix intérieure qui clamait en lui, tandis que défilaient comme sous ses yeux, ensemble ou séparément, les douloureuses figures des victimes sacrifiées à sa jalousie, à son orgueil, à son impénitence.

Celle de Zosima avec la pâleur flétrie de son teint, son sourire de tristesse résignée, et son mot de désespérance sur les lèvres : – À présent ? passait aussi devant lui.

Comment pourrait-il avoir le courage de l'associer à sa vie, maintenant qu'il se sentait à la merci d'une force vengeresse contre laquelle il ne pouvait rien ?... Non, non, il devait expier seul, tout seul, et ne pas aller au-devant d'un remords de plus en entraînant cette douce créature dans son inévitable ruine !

Inévitable !... Il ne savait ni quand, ni comment, ni par qui, ni de quel côté, mais il ne doutait plus qu'un mot révélateur serait prononcé, qu'un châtiment tomberait sur lui tôt ou tard, s'il ne s'imposait pas volontairement une pénitence, une expiation. Don Silvio lui avait dit : – Pensez-y ! Dieu est juste ! Il saura venger l'innocent. Ses voies sont infinies !

C'était en vain qu'il s'était flatté d'échapper à la justice humaine et à la justice divine et d'acquérir la paix. Les jurés avaient émis un verdict qui le délivrait de la crainte des poursuites ; le secret de la confession d'abord, la mort en-

suite avaient à jamais cloué les lèvres de don Silvio ; l'exemple et les doctrines du cousin Pergola l'avaient débarrassé de la croyance en Dieu et en la vie future... Et voilà, soudain, tout tremblait de nouveau sous ses pieds !

Les premiers pépiements des moineaux se firent entendre sur les toits, et les premières lueurs de l'aube filtrèrent à travers les persiennes du balcon, et il sembla au marquis qu'il se réveillait d'un horrible cauchemar. Il ouvrit la fenêtre toute grande, il respira à pleins poumons la fraîcheur matinale ; il se sentit pénétré par une douce sensation de bien-être. Le jour venait, la lumière augmentait. Les moineaux sautillaient, se poursuivant sur les tuiles, pépant allègrement ; les hirondelles gazouillaient sur la gouttière où leurs nids étaient attachés ; dans la ruelle, dans les maisons, le bruit et les travaux de la vie ordinaire reprenaient. Et le soleil qui déjà dorait le faite des clochers et des coupoles, montait lentement, glorieusement, faisant ressortir, comme si elles s'étaient rapprochées, et les montagnes dont la courbe gracieuse fermait l'horizon, et les collines dont les pentes graduellement abaissées venaient se perdre dans l'immense plaine verdoyante des champs brillants de rosée.

Et avec la lumière croissante du jour disparurent les sombres fantômes qui avaient contristé le marquis pendant la nuit.

Tout ce grand émoi à cause de la conversion de son cousin Pergola ! Il revit en esprit la figure du chevalier, avec son bonnet de coton blanc enfoncé jusqu'aux oreilles, son cou entouré d'emplâtres recouverts d'une bande de flanelle grise, son visage congestionné, ses yeux gonflés, son manteau vert, et le rire qui dans la chambre du malade, en face des candélabres allumés autour des reliques, lui était resté dans la gorge étouffé par le saisissement et par la présence

de la femme et des enfants affligés, éclata alors irrésistiblement.

Très satisfait il respirait largement, joyeusement, regardant le ciel bleu et brillant, le spectacle animé de la ville et de la campagne, et se disant qu'il s'était laissé abuser et entraîner au delà des justes bornes dans ses réflexions, qu'il s'était lâchement laissé impressionner, lui aussi. Mais la constatation de cette faiblesse ne lui causait aucune amertume.

## XXIV

Maman Grazia en lui portant son café, lui annonça, toute réjouie, que son cousin était hors de danger.

— C'est Madame Pergola qui l'a fait dire : vers minuit il s'est senti mieux, tout à coup, et a pu manger une petite soupe. San Biagio et le Christ à la Colonne ont fait ce miracle !

— Ils ont dû s'y mettre à deux, maman Grazia ?

Il essaya de rire, mais le rire se glaça sur ses lèvres et, un peu plus tard, partant pour Margitello et lançant ses mules à toutes brides sur la descente de la grande route, il était repris par une sourde inquiétude, par une tristesse inattendue qui lui faisaient revenir à l'esprit les terribles anxiétés de la nuit. Les mules passèrent comme la foudre entre les figuiers d'Inde et entrèrent bruyamment dans la cour.

Le marquis sauta hors de sa voiture, très sombre, les sourcils froncés, et répondit à peine d'un signe de tête au salut du fermier accouru au-devant de lui. Il alla tout de suite à l'établissement de l'Agricole, fit ouvrir toutes les fenêtres en grand, et parcourut lentement les vastes pièces, éprouvant un sentiment de mélancolie profonde devant ces pressoirs, ces fouloirs qui n'avaient pas servi encore et qui, à ce moment, lui paraissaient ne devoir jamais servir ; devant ces tonneaux, ces barils et ces jarres vides et qui, lui semblait-il, ne seraient jamais remplis... Pourquoi ce pressentiment découragé ? Il ne pouvait se l'expliquer.

Il sortit, dépassa la ceinture des eucalyptus et s'arrêta au bord des champs qui déjà commençaient à jaunir. Jamais

encore le marquis n'avait vu un aussi merveilleux spectacle d'exubérante végétation. Les lourds épis ployaient la tête au haut de tiges assez élevées pour cacher un homme à cheval qui aurait pénétré entre leurs rangs serrés ; de tons rosés, cette mer dorée ondulait doucement jusqu'au pied des collines et sur celles-ci les pieds de vigne avec leur feuillage épais formaient de grands carreaux un peu sombres, tandis que les oliviers accrochés aux pentes étendaient leurs basses et pâles ramures comme s'ils eussent voulu leur faire toucher la terre.

Mais les champs, les vignes, les oliviers si luxuriants, si pleins de promesses, ne lui causaient aucune impression de joie, comme si ni raisins, ni olives, n'eussent dû faire travailler les pressoirs et remplir les tonneaux et les jarres.

Pourquoi ce pressentiment découragé ? Il ne pouvait se l'expliquer.

Il était mécontent de lui, de ses projets, de ce qu'il avait fait, de ce qu'il voulait faire ; il lui semblait que tout ce qui dépendait de lui n'était que vanité et néant et que son existence elle-même était vanité et néant plus que toute autre chose. Et il se disait de nouveau :

— Il n'y a de certitude en rien !

Et de nouveau il se demandait :

— Mais alors ?... Mais alors ?

C'était donc toujours à recommencer ! quand il s'imaginait avoir dompté ou vaincu cet ennemi intérieur si tourmentant, il le voyait se relever, revenir à l'assaut plus vigoureux et plus acharné que jamais. Chaque répit n'était qu'illusoire ; chaque moyen mis en œuvre n'était qu'un pal-

liatif qui le calmait pour quelque temps, mais ne le guérissait pas radicalement.

Peut-être la faute en était-elle à lui. Il n'opposait pas aux circonstances et aux impressions une force suffisante de résistance. N'était-il donc pas un Roccaverdina ?... Ah ! il voulait être un *Mauvais* comme ses ancêtres de jadis. Il n'y avait de certitude en rien ? Eh bien, il devait agir comme s'il était sûr de tout !

Les mains derrière le dos, les jambes écartées et solidement plantées sur la petite éminence au-dessous de laquelle ondulaient les champs, le regard errant autour de lui et au loin, sur cette plantureuse explosion de vie, il resta quelques instants presque sans penser, rassemblant par un effort intense les énergies reconquises de son corps d'athlète et de son rude esprit ; et, quand il sentit courir et bouillonner le sang dans ses veines, poussé par les rapides battements de son cœur ; quand il sentit s'affermir en son âme ses projets de rébellion contre tout ce qui s'opposait à sa tranquillité, à sa félicité, il leva les mains par un geste tranchant d'affirmation et de défi.

Oui, il allait redevenir l'homme d'autrefois ! Celui qui n'avait eu pour loi et pour norme de sa vie que son intérêt personnel et même son caprice. Tous ses malheurs actuels provenaient de cette unique faiblesse d'avoir donné un mari à la Solmo ! Et il avait cru faire un acte, un acte de force ce jour-là !

Le passé ! Il fallait l'anéantir au-dedans de lui-même, puisqu'il ne se pouvait plus faire que ce qui était arrivé ne fût pas arrivé. Réparer, oui, jusqu'où c'était possible ; mais ne pas se décourager, ne pas s'humilier, ne pas se désespérer, et, surtout, prendre le monde tel qu'il est, faire comme les autres.

Oui, il voulait être l'homme d'autrefois, et, déjà, il se sentait tout autre.

Le fermier, qui le vit revenir l'air rasséréiné, lui dit :

— Votre Excellence s'est refait le cœur par la vue des champs !

— C'est vrai, répondit-il en souriant.

La baronne de Lagomorto était couchée depuis un quart d'heure quand le marquis souleva le lourd marteau de la grande porte de son palais.

— Tu m'as fait bien peur, mon neveu ! s'écria-t-elle, quand il entra dans sa chambre.

— Si j'avais pu supposer, ma tante ! Mais il n'est pas tard.

La baronne disparaissait sous ses cornettes et ses couvertures ; ses maigres mains seules émergeaient hors des dentelles de la chemise de nuit, essayant de cacher les papillotes qui favorisaient la faiblesse qu'elle avait encore de vouloir faire friser ses rares cheveux, et, tranchant sur tout ce blanc, paraissaient plus osseuses et plus brunes que d'ordinaire. Au pied du lit, bien enveloppés dans une chaude couverture supplémentaire, dormaient les quatre chiens. La baronne prétendait qu'elle les gardait avec elle pour lui tenir chaud.

— Donc ? reprit-elle, voyant que le marquis restait silencieux et lui faisant signe de s'asseoir.

— Je suis venu vous prier d'avertir demain Madame Mugnos.

— Ah ! Enfin !

— Et pour savoir auparavant ce que vous me conseillez au sujet...

— Zosima désirerait ne pas être obligée d'aller à la mairie. Elle voudrait que les deux cérémonies fussent célébrées chez toi. Pourquoi pas ? Si le prêtre vient dans ta chapelle, le maire peut bien venir dans ta maison ! Ah ! cette chapelle ! nous avons pu l'obtenir de notre aïeul. C'est là que je me suis mariée et, en ce temps-là, on y disait la messe tous les dimanches, notre grand'mère ne pouvant aller à l'église, même le jour de Pâques. Que tout cela est loin ! et combien tout est différent !

— Oui, ma tante, les temps sont changés et je crois qu'il sera difficile d'obtempérer au désir de Zosima concernant la mairie. J'ai entendu dire qu'on ne veut pas faire d'exceptions. Mais enfin, je parlerai avec l'adjoint qui remplit actuellement les fonctions de maire.

— Les doigts de la main ne sont pas tous égaux ! Tu n'es pas le marquis de Roccaverdina pour rien ! Je voudrais voir que ces beaux messieurs te répondissent non !

— C'est très probable. Ces messieurs du Conseil m'en veulent tant soit peu, à cause de la lutte de ces derniers mois.

— Je voudrais voir cela !

— En tout cas, nous n'irions à la mairie que tard, dans la soirée...

— Fête de famille, a-t-elle dit, quand nous en avons parlé. Maintenant que ce sacripant a fait bénir son union, Tindaro ne pourra pas tenir rigueur à sa famille et son mariage sera une belle occasion pour réconcilier tout le monde.

— Je le pensais aussi, ma tante. Quant au trousseau et à la corbeille de Zosima...

— Laisse-moi faire. Je m'entendrai avec Madame Mugnos. C'est une excellente personne, mais un peu orgueilleuse, ou, pour mieux dire, de sentiments trop délicats. Mais je sais comment la prendre, pour ne pas offenser sa fierté.

— Oui, tante, je m'en rapporte à vous. À quelle heure viendrai-je demain ?

— Je te ferai prévenir.

En sortant du palais de la baronne, le marquis hésita un moment, puis se dirigea vers la maison du cousin Pergola. Il se sentait fort désormais contre les impressions qu'il y pourrait recevoir. Il était résolu maintenant à prendre le monde comme il est, à faire comme les autres. Il n'avait point la prétention de vouloir être un saint.

Le chevalier Pergola était encore au lit, mais débarrassé de son bonnet de coton et de ses emplâtres, et sa voix, quoiqu'un peu rauque, sortait librement. Les candélabres et les reliques avaient disparu de la table et de la commode et le convalescent était en train de raconter une histoire à ses enfants, lesquels se montrèrent fort mécontents de l'interruption causée par la visite du marquis. M<sup>me</sup> Pergola, qui avait posé son ouvrage à son arrivée, emmena les petits garçons pour les mettre au lit et le chevalier, qui paraissait plutôt embarrassé, commença à donner à son cousin quelques détails sur la façon dont il s'était senti dégagé tout d'un coup, quand déjà il étouffait et voyait la mort devant lui.

— Ah ! oui, cette fois, je peux dire que j'ai passé un vilain quart d'heure ! Il est difficile de s'imaginer ce que c'est que de se sentir mourir dans la plénitude de la vie et avec

l'entière lucidité de ses facultés intellectuelles. Dans les maladies ordinaires, les forces sont déjà abattues, l'intelligence est voilée ; on meurt comme on s'endort, sans s'en apercevoir... Mais quand un obstacle matériel vous serre la gorge, vous ôte la respiration, vous fait éprouver lentement toutes les affres de la mort, oh ! croyez-moi, cousin, on n'y résiste pas !... Je me serais déchiré la gorge de mes propres mains... Vous souriez... je comprends pourquoi... Oui, j'ai fait une bêtise... Ce vampire de Montoro en a profité... Il m'a arraché une rétractation. Il faudra qu'il me la rende. Je le prendrai au collet...

— Mais c'est vous qui l'avez fait chercher, m'a dit ma cousine.

— Qui peut se rappeler ce qu'on a fait en pareils moments ? Le danger fait perdre la tête et rend imbécile. J'aurais pris mes rasoirs. Ma femme était devant moi, les yeux rouges de larmes... Mes enfants... Je ne raisonnais plus...

— Et c'est ainsi que San Biagio et le Christ à la Colonne...

— Ne m'en parlez pas, cousin !

— Et vous, je vous en avertis, ne me parlez plus de vos livres. Je vous les renverrai demain. Je ne veux plus désormais me casser la tête à chercher qui a tort ou raison. Qu'en sait-on ? Nous tâtonnons dans les ténèbres. Et, vous-même, cher cousin, vous avez beau vous en défendre, vos convictions n'étaient pas telles qu'elles vous aient empêché d'avoir peur et de faire bénir votre mariage, ce que vous auriez dû faire plus tôt, d'ailleurs.

— Je vous aurais voulu dans mes draps ! avec ces maudites amygdales ! Je me les ferai arracher !

— Bravo !... mais, en attendant, vous avez eu peur !

Le marquis riait, enchanté d'avoir pu mortifier le chevalier et d'avoir pris sa revanche du trouble qu'il lui avait causé avec sa confession, sa rétractation, ses reliques et toutes ses palinodies.

Et en retournant chez lui, il se répétait mentalement :

— Quant à moi, je ne prétends pas être un saint !

## XXV

Deux mois après, Zosima Mugnos, devenue marquise de Roccaverdina, ne croyait pas encore à la réalité de son bonheur non pas tant parce qu'elle vivait au milieu du luxe et de l'abondance, après avoir connu toutes les gênes et les souffrances d'une misère dignement cachée, que parce qu'elle voyait enfin accompli ce qui avait été le long rêve de sa jeunesse. Doux rêve, secret espoir, qui bientôt n'avait plus été qu'un souvenir, lorsque le marquis – après avoir fait naître en elle par sa façon d'être et d'agir une affection que Zosima croyait également exister chez lui, attribuant à la timidité de la jeunesse le silence qu'il gardait sur ses sentiments et ses intentions – s'était éloigné d'elle, et cela juste au moment de la ruine de sa famille puis avait introduit chez lui plus tard cette femme que tous pensaient devoir prendre la place qu'elle, pauvre enfant, avait cru pouvoir être la sienne !

Que de fois avait-elle pleuré dans sa petite chambre ! Que de fois s'y était-elle enfermée pour mieux contempler, dans le secret de son cœur, l'image de celui qui l'avait fait battre pour la première fois et qui y était restée si profondément gravée. Ne se plaignant pas de sa triste destinée, supportant avec une admirable résignation toutes les humiliations de la misère, elle s'était vouée dans son isolement et dans sa désespérance au souvenir de cet amour, trouvant son unique consolation à se rappeler ces jours lointains, ces deux heureuses années où tant de menus faits, tant de légers indices l'avaient bercée de douces chimères et avaient éclairé d'un perpétuel sourire sa jolie bouche et ses yeux d'azur.

Le temps avait passé et elle s'était fanée peu à peu, priant tous les soirs pour lui, reconnaissante de lui devoir encore cette consolation du souvenir, tristement heureuse de se laisser aller, une fois ou l'autre, à se figurer ce qui aurait pu être et ce qui n'était pas arrivé et n'arriverait plus, elle le croyait.

Fière de ce que jamais un geste ou un mot d'elle n'eut révélé à qui que ce fût la survivance de cette illusion de sa jeunesse, elle était restée très troublée le jour où la baronne de Lagomorto lui avait fait comprendre incidemment qu'elle aussi avait caressé l'idée de la voir entrer dans la maison Roccaverdina pour y continuer la tradition des saintes femmes, pleines de jugement et de cœur, dont la mémoire était pieusement gardée par tous. Quand la baronne commençait à parler des personnes de sa famille, elle n'en finissait plus ; et elle était si franche et si sincère dans sa façon de tout raconter, les vices aussi bien que les travers des membres masculins de son illustre maison, qu'on aurait dit qu'elle éprouvait une sorte de satisfaction à montrer qu'après tout les Roccaverdina étaient une race exceptionnelle et que peu importait s'ils différaient des autres en bien ou en mal.

Les femmes, toutefois, s'étaient distinguées comme des saintes ; et, peut-être, M<sup>me</sup> de Lagomorto s'attribuait-elle aussi un peu de leur sainteté en pensant à tout ce que lui avait fait supporter feu le baron, son époux.

Zosima l'écoutait avec un très vif plaisir chaque fois qu'elle entamait le chapitre de la maison Roccaverdina. Mais le certain soir où, en prenant congé de la baronne, elle l'avait entendue murmurer à son oreille : « Ah ! ma fille, peut-être que Dieu exaucera mes prières ! » , l'accent et le regard de la vieille dame lui faisant comprendre de quoi il

s'agissait, sa figure s'était empourprée et elle n'avait rien trouvé à répondre, très confuse d'avoir laissé voir qu'elle avait tout de suite compris.

Quand le marquis avait fait demander sa main et durant les longs mois qui s'étaient écoulés entre cette demande et l'accomplissement du mariage, quelle anxiété et que de larmes silencieuses versées encore dans sa petite chambre, en pensant à cette autre qui peut-être avait laissé une empreinte profonde dans le cœur du marquis et en se demandant si elle parviendrait à l'effacer.

Elle avait manifesté ses craintes à sa mère d'abord, pour la consulter sur la réponse à faire ; puis à la baronne, pour s'excuser auprès d'elle du retard de cette réponse, retard que M<sup>me</sup> de Lagomorto jugeait étrange et inexplicable. La mère s'était récriée :

— Comment ? Tu te mets de pair avec cette misérable créature ? Tu t'estimes être assez peu de chose pour craindre de ne pouvoir la lui faire oublier ? Mais, ma fille, ces malheureuses ne laissent aucune trace. Et d'ailleurs, avant même de demander ta main et peut-être ne pensant à le faire, il lui avait donné un mari. Que crains-tu donc ?

La baronne l'avait également rassurée :

— Tu as tort, mon enfant. Je puis t'affirmer que cette femme a entièrement disparu de son cœur. Il ne veut seulement pas en entendre parler ! Si quelqu'un prononce son nom devant lui, il lui coupe la parole sur les lèvres.

Néanmoins Zosima, alors qu'après deux mois de mariage elle ne pouvait plus douter d'être pour toujours à celui qui avait été le rêve de sa jeunesse, et alors qu'elle le voyait autour d'elle empressé et affectueux, sentait renaître au fond de son âme les sourds assauts de la jalousie qui l'avait secrè-

tement tourmentée durant tant d'années. Qu'y faire ? Les attentions de son mari, les preuves d'attachement qu'il lui donnait servaient elles-mêmes à éveiller un doute en son esprit anxieux, craignant de les devoir à un effort de volonté du marquis plutôt qu'à un mouvement spontané de son cœur, se demandant s'il ne cherchait pas précisément par ces démonstrations à lui dissimuler ses véritables sentiments.

Maman Grazia, quand elle avait vu son maître et sa femme revenir de la mairie pour recevoir la bénédiction nuptiale dans la chapelle de la maison où, depuis la mort de la marquise mère, aucune cérémonie religieuse n'avait plus été célébrée, s'était jetée à genoux, pleurant de joie et baisant les dalles, pour remercier Dieu de la consolation qui lui était accordée avant sa mort.

— Maintenant cette maison est bénie de nouveau ! s'était-elle écriée. Maintenant la grâce du Seigneur y est entrée !

Dans les jours qui suivirent, la pauvre vieille, un peu faible d'idées, avait si souvent répété cette exclamation qu'à la fin la marquise avait été poussée à lui demander :

— Que voulez-vous dire, maman Grazia ?

Elle avait alors déchargé son cœur, racontant tout ce qu'elle avait dû souffrir en silence pour ne pas mécontenter *son fils*, obligée de servir cette intruse qui était venue faire la maîtresse là où elle n'était pas digne seulement de balayer les planchers !

— Je ne puis pourtant pas en dire du mal, avait ajouté la vieille nourrice ; elle m'a toujours montré du respect. Et Dieu me punirait si je disais qu'elle était méchante, intéressée, vaniteuse : non, non !... Mais sa place n'était pas ici. Et je le

lui disais : « Comment as-tu fait ? L'as-tu ensorcelé ? » Ah ! maintenant, c'est ma belle jeune maîtresse qui est ici ! J'ai ma fille chérie qui me permet de l'appeler ainsi parce qu'elle est l'épouse de celui qui est presque un fils pour moi... Maintenant, oui, cette maison est bénie de nouveau. Le péché mortel n'existe plus. Maintenant, vraiment, la grâce du Seigneur est entrée ici !

M<sup>me</sup> Mugnos était venue passer quelques semaines chez son gendre, puis elle avait voulu retourner avec Christine dans sa pauvre maison. La mère et la fille venaient seulement dîner deux fois par semaine au palais Roccaverdina et y passaient toute la journée du dimanche. Le marquis avait repris sa vie affairée et allait presque tous les jours à Margitello où l'on était dans tout le feu de la vendange ; la récolte des olives était proche aussi. Il avait conduit la marquise là-bas, fier de lui montrer son grand établissement, avec tout son attirail flambant neuf. Elle avait fait semblant de s'intéresser à tout cela, mais tandis que son mari la promenait partout, lui donnant de minutieuses explications, exaltant son initiative, ses projets, décrivant l'avenir de la Société agricole comme s'il dût être indubitablement tel qu'il apparaissait à son imagination ou tel qu'il le souhaitait, un sentiment de déception, une tristesse inattendue pénétraient le cœur de Zosima ; il lui semblait s'apercevoir qu'elle était entrée dans la vie du marquis sans autre importance que les machines, les pressoirs et tous les autres appareils qui occupaient son temps et ses pensées, sans avoir fait vibrer en son être quelque chose de plus intime, de plus doux, dont elle n'avait pas elle-même une idée nette et précise, mais dont il lui était douloureux pourtant de noter l'évidente absence.

Toutefois elle craignait de se tromper ; elle craignait surtout de paraître ou d'être difficile à contenter et presque ingrate, demandant à son sort une plus large compensation

que celle qui était maintenant accordée à ses longues souffrances, à sa constance, à cette secrète consécration par laquelle elle s'était vouée à celui qui ne lui était pas resté fidèle.

Mais elle était lentement envahie par l'obsession de cette *autre* qui, pendant dix ans, avait séjourné dans la maison où elle régnait actuellement ; il lui semblait à elle, chaste de corps et d'âme, pour qui toute impureté était tellement répugnante, que partout elle retrouvait comme une âcre odeur, celle dont la femme criminelle avait imprégné ces murs.

Et la jalousie du passé recommençait à lui ronger le cœur, mais autrefois elle s'était résignée ; à présent, elle sentait qu'elle ne le pouvait plus. Le marquis ne faisait-il pas des comparaisons entre elle et cette *autre* qui s'était donnée à lui dans tout l'épanouissement de sa jeunesse et de sa beauté ? Comment, pourquoi n'en aurait-il pas fait ?

Tous ceux qui approchaient la marquise lui donnaient clairement à entendre qu'on la croyait très heureuse. Quand l'un ou l'autre s'apercevait de l'ombre légère de tristesse qui voilait ses yeux ou qui se montrait dans certain pli de ses lèvres, dans certain abattement de toute sa personne, on lui demandait si, par hasard, elle ne se sentait pas un peu indisposée et l'on souriait, persuadé qu'il n'y avait là qu'indices d'heureux augure.

Elle niait :

— Non, non ; je suis bien, très bien même. Que me manque-t-il ?

— Que pourrait-il te manquer, en effet, ma fille lui disait la baronne. Mais il n'y a pas à rougir, si tu as déjà le bonheur...

— Non, tante !... Je vous l'assure !

— Qu'as-tu donc ? Tu es pâlotte...

— Je n'ai rien, ma tante. J'ai toujours été un peu pâle.

— Il y a un mois tu étais devenue toute rose ; tu paraissais transformée. Maintenant, ta mère est un peu préoccupée à ton sujet. Tu devrais porter des robes plus claires, plus élégantes. Rappelle-toi que tu es mariée, que tu es la marquise de Roccaverdina...

Zosima, par égard pour sa mère et sa sœur, et par habitude de simplicité, ne faisait guère plus de toilette que lorsqu'elle était M<sup>lle</sup> Mugnos. Le marquis lui avait constitué en dot la vaste propriété de Poggiogrande, l'autorisant, l'invitant même à disposer des revenus en faveur de sa mère et de sa sœur. M<sup>me</sup> Mugnos avait repoussé tout don d'argent, et c'était à grand'peine que Zosima lui faisait accepter quelques cadeaux en nature, s'ingéniant à envoyer assez de bois, de vin, de fruits, pour mettre un peu d'aisance dans le pauvre ménage et empêcher que sa mère et Christine s'usassent encore les yeux et les doigts au travail. Des meubles du palais Roccaverdina avaient été envoyés aussi pour garnir et orner les chambres nues de la maison Mugnos.

— Oh maman ! disait Zosima, pourrais-je me sentir heureuse dans l'abondance de toutes choses en pensant à votre position ? Laissez-moi faire, je vous en prie ; c'est bien le moins, puisque vous n'avez pas voulu venir habiter avec nous, comme le marquis et moi l'avions désiré.

Mais quand l'obsédante image de cette *autre* qui avait dîné face à face avec le marquis, dans la même salle à manger et peut être assise à la place même où maintenant elle s'asseyait ; qui avait dormi, sinon dans la même chambre et

dans le même lit, du moins sous le même toit ; qui avait touché de ses mains tous les objets qu'elle avait sous les yeux et qui ne pouvaient manquer d'évoquer son souvenir et de la faire revivre dans l'imagination du marquis ; quand cette hantise avait commencé à troubler le cœur de Zosima, la joie de faire participer sa mère et sa sœur à son bien-être n'avait plus suffi à balancer l'angoisse causée par ses secrètes pensées. Elles s'insinuaient en son cerveau à tout propos et particulièrement chaque fois que maman Grazia, pauvre vieille dont l'intelligence se faisait obtuse, lui répétait son refrain :

— Maintenant, cette maison est bénie de nouveau !  
Maintenant, la grâce du Seigneur y est vraiment entrée !

Elle ressentit comme une piqûre aiguë le jour où le marquis, entendant, lui aussi, sa nourrice redire les éternelles paroles, la gronda rudement :

— N'as-tu donc que cela à dire ? Tiens-toi tranquille ! Tu m'as déjà rompu la tête mille fois avec tes bénédictions !

— La pauvre femme ! intervint la marquise.

Elle aurait voulu ajouter :

— Pourquoi cela vous fâche-t-il ?

## XXVI

De son côté, le marquis, dans les premières semaines qui avaient suivi son mariage, avait eu l'agréable sensation d'un renouvellement complet de sa vie, voyant sa maison, où depuis plus d'un an ne circulait que sa vieille nourrice, semblable à une ombre disgracieuse, animée par la douce présence de Zosima et celle de sa mère et de sa sœur.

M<sup>me</sup> Mugnos et Christine avaient aidé la marquise dans l'arrangement des meubles, des objets d'art ; dans l'organisation du service, mettant partout ce cachet que seuls l'instinct, l'œil et la main d'une jeune femme savent imprimer et il semblait au marquis que cette sombre maison fût maintenant éclairée d'une nouvelle lumière, que tout y sourit et y chantât, pour ainsi dire, tant était insolite cette résonnance de voix féminines se répondant de chambre en chambre, tant les éclats de rire argentins de Christine et ses fredonnements donnaient à toute chose un reflet de gaie jeunesse.

Cependant, après le départ de sa belle-mère et de la jeune fille, le marquis avait eu la désagréable surprise de reconnaître que rien ou peu de chose n'était changé au-dedans de lui-même.

Dans l'intimité de leurs premières causeries, Zosima avait commis l'imprudence de lui parler du passé, de ces années qui pour elle avaient été consumées dans la tristesse, des craintes et des découragements qui l'avaient fait hésiter à répondre à l'appel au bonheur quand il avait demandé sa main.

— Saurai-je vous faire tout oublier ? avait-elle dit timidement. Je voudrais vous donner tout le bonheur possible... Je me sentais plus sûre, plus courageuse jadis, au temps où j'attendais de jour en jour, de moment en moment, une parole qui ne sortait jamais de vos lèvres et que pourtant je croyais lire dans vos yeux.

— Vous ne vous trompez pas. Cette parole d'amour, j'aurais voulu la dire ; mais j'étais jeune, timide, et puis mon père et ma mère vivaient alors ; il me semblait que je n'avais pas le droit de manifester un désir de moi-même, de prendre une résolution, tant ils m'avaient élevé dans les principes d'une absolue soumission. Après, quand j'eus acquis la pleine liberté... d'agir selon mon bon plaisir... bien des choses avaient changé. Je ne vous voyais plus depuis quelque temps ; nos familles avaient cessé toutes relations... Toutefois, la tante a bien raison de dire : les mariages sont inscrits dans le ciel. Il en a été ainsi pour nous : ce qui devait être est arrivé. N'en êtes-vous pas contente ?

Oh oui, elle était contente !

Elle lui paraissait pourtant trop réservée, trop froide, et il ne pouvait s'empêcher de se souvenir et de comparer. Il s'indignait contre lui-même, comme si à présent il eût commis un sacrilège en laissant sa pensée courir vers le passé ; mais c'était involontaire, il ne pouvait chasser ce fantôme qui reparaisait devant lui en mille et une circonstances, réveillant des souvenirs qu'il avait cru anéantis pour toujours.

Il se sentait troublé aussi par autre chose. Parfois, quand sa femme, au lieu de lui répéter dans une anxieuse interrogation : « Saurai-je vous faire tout oublier ? », lui disait avec une douce caresse dans la voix : « Je saurai vous faire tout oublier », il restait mal à l'aise, cherchant à comprendre ce qu'elle pouvait bien vouloir dire avec le mot : *tout*.

Ah ! malheureusement, il n'arrivait point à tout oublier ! Il sentait de nouveau peser sur lui cette obscure fatalité, cette vague et continuelle menace qui l'avaient tourmenté quelques mois auparavant, et il se reprochait d'avoir exposé Zosima à subir avec lui les conséquences de cette fatalité, les effets de cette menace, en l'ayant liée à son sort.

De sorte que, dès les premières semaines de leur vie en commun, quelque chose s'était glissé entre les époux : ils s'accusaient réciproquement de froideur, ils avaient de mutuels soupçons ; elle croyait que leur union même avait réveillé en lui des sensations et des sentiments qui le poussaient à des comparaisons où elle s'imaginait devoir paraître inférieure à cette *autre* ; il croyait découvrir en une sorte d'instinctive répulsion et, sinon de la rancune, du moins un douloureux reproche en s'apercevant d'avoir été trompée.

Aucun des deux n'osait affronter une explication ; ils craignaient d'aggraver la situation, d'apprendre des choses qu'ils auraient voulu ignorer et dont la certitude eût été pire que le soupçon.

Zosima cherchait à prévenir tous les désirs de son mari et à l'amener à reconnaître que, si un grand changement était survenu dans sa vie, c'était un heureux changement. Quant au marquis, il essayait en toute occasion de témoigner à sa femme l'absolue confiance qu'il avait en sa bonté et en son affection ; mais il le faisait avec une sorte d'ostentation dont elle s'apercevait et qui ne lui paraissait pas bon signe.

Un jour, elle lui avait fait observer que maman Grazia ne pouvait plus suffire à tout l'ouvrage de la maison.

— Elle se fatigue vite maintenant, avait-elle dit, et non seulement elle perd ses forces, mais elle perd aussi la mé-

moire. La pauvre femme, elle a droit à tous les égards et je ne voudrais pas lui faire de peine en prenant à notre service une autre domestique ; je crois pourtant qu'il faudrait aviser à la chose.

— Vous êtes la maîtresse ici, marquise, répondit-il. Faites comme bon vous semble. Vous n'avez pas besoin de me consulter : tout ce que vous déciderez et ordonnerez, je l'approuve d'avance.

Puisque en cette circonstance le marquis lui avait dit : « Tout ce que vous déciderez et arrangerez, je l'approuve d'avance », Zosima, quelques jours plus tard, crut pouvoir user de cette autorisation pour faire œuvre de charité.

La veuve de Neli Casaccio était venue de nouveau la supplier de prendre à son service l'aîné de ses garçons.

— Je ne sais plus où donner de la tête, gémissait-elle. Prenez l'enfant, faites-en ce que vous voudrez, pourvu que je sache que le pain ne lui manque pas.

La marquise fut émue à la vue de ce garçonnet chétif et pâle, pieds nus, couvert de haillons, à la physionomie intelligente. Depuis quelque temps maman Grazia avait négligé de porter à la pauvre mère le secours qui lui avait permis de vivre et de faire vivre sa petite famille. Elle ne s'était pas plainte, s'était ingéniée comme elle avait pu, mais comment faire quand on a cinq bouches à nourrir ? Et elle avait pensé à renouveler ses instances auprès de la marquise.

Celle-ci, après avoir écouté quelques instants les doléances de la veuve, décida de prendre l'enfant et remit de l'argent à sa mère pour lui acheter de quoi le vêtir et le chausser convenablement elle partit en embrassant et en baignant de ses larmes les mains de la jeune femme.

Ce soir-là, le marquis, revenu tard de Margitello, s'était mis à table de bonne humeur.

La marquise le laissait parler de ses machines, de leur merveilleuse précision, de leur supériorité sur les procédés d'autrefois.

— Quand je pense, disait-il, que dans le vin que voici ont barbotté les gros pieds sales d'un paysan, j'en ai la nausée ! On ne faisait pas autrement au temps de Noé ! Et l'on voudrait que cela continuât ainsi de nos jours ! Il m'a fallu lutter, mais enfin j'ai réussi.

— Vous ne me gronderez pas, dit alors la marquise, si je vous dis que je suis contente de ma journée, moi aussi. J'ai fait une bonne action... J'ai pris un petit domestique, en attendant de prendre une autre servante...

— Comment cela ?

— Je me suis laissé attendrir... C'est ce pauvre petit orphelin dont je vous avais parlé il y a quelque temps... Vous vous rappelez ?.. le fils aîné de ce malheureux Neli Casaccio... Ai-je mal fait ?

Elle s'arrêtait dans son récit et posait cette demande, étonnée de voir subitement s'assombrir la figure de son mari et ses yeux se baisser, comme s'il voulait éviter de la regarder ou échapper à son observation. Il restait muet ; elle répéta :

— Ai-je mal fait ?

— Non.

Cela fut dit d'un ton sec ; puis, la voix troublée, le marquis ajouta :

— Assurément, il ne pourra m'être agréable d'avoir toujours sous les yeux cet enfant qui me rappellera de tristes événements... dont j'ai beaucoup souffert.

— Je puis revenir sur cette affaire, si je me suis trompée.

— Quand la marquise de Roccaverdina a donné sa parole, elle doit la tenir, coûte que coûte.

— Mais, enfin, pourquoi la vue de cet enfant pourrait-elle vous attrister autant ? Ce n'est pas sa faute si son père est mort en prison. Et, d'ailleurs, ce n'était pas un mauvais sujet ; tous, au contraire, disaient que c'était un brave homme. Seulement, il aimait trop sa femme ; la jalousie l'a perdu. À certains moments la passion doit troubler l'esprit ; on ne doit plus savoir ce qu'on fait. C'est par jalousie qu'il a tué Rocco... Pour moi, j'ai pitié de cet homme.

— Et... le mort, qu'en faites-vous ? dit le marquis.

Mais aussitôt, comme si cette question lui eût échappé malgré lui, il se hâta d'ajouter :

— Voilà une belle conversation de table !

— Je ne croyais pas vous fâcher, répondit Zosima doucement. Cette pauvre femme ne se lasse pas de vous bénir. Elle est tellement reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour elle et ses enfants. Voulez-vous être le seul à lui faire du bien ? Désormais, il nous faut accomplir ensemble nos bonnes œuvres !

Elle souriait, essayant d'effacer la mauvaise impression qu'elle avait involontairement produite, et elle s'étonna de nouveau de le voir rester sombre et silencieux.

— Excusez ma faiblesse, dit-il enfin, la présence de cet enfant me paraît devoir être un mauvais présage pour moi

mais je m'habituerai à le voir... Parlons d'autre chose, voulez-vous ?

Il prit une belle grappe de raisin et la mit sur l'assiette de sa femme en lui disant :

— C'est de votre propriété de Poggiogrande.

Voyant qu'après en avoir goûté quelques grains elle cessait de manger et gardait un air distrait, le marquis lui demanda :

— Vous ne le trouvez pas bon ?

— Excellent... Et le mort, avez-vous dit ?

Stupéfait, son mari tressaillit et la regarda dans les yeux.

— Oui, je le sais, dit-elle d'une voix sourde, vous y teniez à ce Rocco. Il était à votre service ; il était entendu et dévoué ; vous n'avez pas encore pu le remplacer... Mais puisque... par hasard nous sommes venus à en parler... laissez-moi vous dire franchement... ma façon de penser.

— Dites.

— S'il vivait, cet homme me ferait horreur...

— Horreur !

— Oui. Celui qui peut épouser la maîtresse de son patron... par intérêt, pas pour autre chose... Oh ! sa conduite le prouve... je ne puis le plaindre. S'il l'avait épousée par passion, ce serait différent... Mais il ne l'aimait pas ; il ne se souciait même pas de sauver les apparences... Il séduisait les femmes des autres. Ah ! je sais, vous autres hommes, vous avez votre façon de juger les choses ! Sa femme elle-même devait le mépriser... Voyez, en ce moment, je parle de personnes et de faits que je voudrais vous voir oublier, que

vous m'avez dit bien des fois n'être plus pour vous que comme souvenirs lointains, comme fantômes effacés d'un rêve...

— Vous ne m'avez pas cru !

— Si je ne vous avais pas cru, je ne vous en parlerais pas, bien que... de temps en temps... Tenez ! voilà pourquoi je vous en parle. J'aurais dû avoir la franchise, le courage de vous dire tout de suite... ce que je voulais... et, au lieu de cela, j'ai pris des biais. Je fais comme ceux qui, pour arriver à un endroit déterminé où ils craignent d'apprendre une triste nouvelle, font un grand détour, pour retarder le coup fatal...

— Qu'avez-vous, Zosima ? Que voulez-vous dire ? demanda le marquis en se levant et en s'approchant de sa femme avec empressement. Que soupçonnez-vous ? Que vous a-t-on dit ? Cette stupide maman Grazia, peut-être...

— Non, non, pauvre créature !... protesta Zosima, et, des sanglots étouffant sa voix, elle ajouta :

— J'ai le cœur gonflé, Antonio. Sachez-le, je ne me sens pas... aimée par vous !

— Pourquoi ? Pourquoi ? balbutia le marquis.

— C'est vous qui devriez me dire pourquoi ! répliqua-t-elle au milieu de ses larmes.

## XXVII

Mais il n'avait rien su lui dire, sinon quelques paroles auxquelles il avait affecté de donner le ton de la plaisanterie et qui, au lieu de la calmer, l'avaient troublée plus encore.

Lui aussi était demeuré excessivement troublé et de cette conversation et de ce qui en avait été l'origine. Il lui semblait toujours que sa femme, en introduisant dans leur maison le fils de Neli Casaccio, devait y faire entrer un germe de fatalité. Pourtant, c'était bien puéril de sa part de céder à de pareilles suggestions, et pour montrer à la marquise et se prouver à lui-même qu'il n'était pas homme à se laisser dominer par de vagues pressentiments, le lendemain matin, au moment de partir pour Margitello, il disait à sa femme :

— Il faudrait avoir une livrée pour ce gamin un gilet et des pantalons en drap avec liseré jaune, couleur des Roccaverdina, et un petit béret galonné. Au temps de mon grand-père, tous les domestiques devaient être habillés de la sorte. Maman Grazia doit savoir où se trouvent quelques-unes de nos vieilles livrées. On pourrait peut-être les utiliser.

— Non, ce n'est pas la peine ; j'enverrai cet enfant à la campagne. Le bouvier de Poggiogrande me disait précisément, la semaine dernière, qu'il avait besoin d'un petit garçon.

— Peut-être sera-ce mieux pour lui.

— Et pour nous, — ajouta la marquise avec un léger accent de tristesse.

Le marquis, debout, buvait lentement son café, tandis que la marquise remuait pensivement avec sa cuillère le sucre qui était au fond de sa tasse fumante.

Le chevalier Pergola entra à l'improviste :

— Je craignais de vous trouver déjà parti pour Margitello. Excusez-moi, cousine, de me présenter d'aussi bonne heure ; mais, je vous croyais encore au lit. Diantre, vous êtes matinale ! Une tasse de café ? Volontiers. Je n'en ai pas pris chez moi, tant je me suis dépêché de venir ici.

— Qu'arrive-t-il donc ? demanda le marquis.

— L'ami... celui de la sous-préfecture, m'a écrit. Vous êtes le premier dans le terme ; le coup a réussi !

— Peu importe ; je ne veux pas être maire.

— Comment ? Après tout le mal que nous nous sommes donné !

— J'en suis fâché, mais vous vous débrouillerez. J'ai mes affaires et j'ai déjà trop de choses à surveiller.

— Mais nous nous sommes compromis, vous vous êtes compromis vous-même... Il vous suffirait de donner votre nom et de vous entourer de conseillers de confiance. Réfléchissez bien, cousin.

— Quand j'ai dit non, c'est non...

Et le marquis était parti, laissant là son cousin qui pestait contre lui intérieurement, n'osant pas devant la marquise exhaler toute sa colère d'être ainsi mis dans l'embarras.

— Vous devriez le faire changer d'avis, vous, cousine, dit-il. Les femmes, quand elles le veulent, font des miracles.

— Vous l’avez entendu : « Quand j’ai dit non, c’est non ! » Et vous le connaissez mieux que moi.

— Oui, oui, c’est un Roccaverdina... Quand il s’est coiffé d’une idée, il n’y a pas moyen de l’en détourner. Il faut le laisser se fatiguer lui-même de sa marotte. Maintenant, il est tout à ses huiles et à ses vins ; on ne peut pas lui parler d’autre chose. Dans un an ou deux, il enverra probablement promener les machines, les tonneaux et les jarres. Il a fait de même avec cette femme – je vous en parle, marquise, parce que c’est dans le domaine du passé. Il semblait qu’il allait commettre la sottise de l’épouser... puis, un beau jour, il la donne en mariage à Rocco Criscione. Après cela, les élections municipales sont devenues sa toquade ; mais cela a vite passé... Venez-nous en aide, cousine ! Que pensera-t-on ?... Nous voilà dans une belle posture devant le sous-préfet ! Il a proposé le marquis, sûr qu’il accepterait d’être nommé. Et nous avons tant travaillé pour cela ! Ah ! je m’en mords bien les doigts !... Faites un miracle, marquise !...

Ah c’est un bien autre miracle qu’elle aurait voulu faire ! Mais elle se sentait impuissante, et elle le disait à sa mère qui, ce même jour, insistait pour savoir ce qu’elle avait, la trouvant changée.

— Je me suis peut-être trompée, maman.

— En quoi ?

— Je me sens seule, si seule, maman.

— Que veux-tu dire ?

— Nous nous sommes fait illusion, Antonio et moi. Il m’a prise, comme il aurait pris n’importe quelle autre... Son cœur est fermé pour moi. Peut-être le tort est-il de mon côté.

té... Je n'aurais pas dû entrer dans cette maison... Le fantôme de cette femme y est encore ! Je le sens, je le vois...

— Tu divagues, ma pauvre enfant ! Que sens-tu ? Que vois-tu ?

— Rien ! Je ne sais... Pourtant je suis sûre de ne pas me tromper.

— Sainte Vierge ! Quel plaisir tu trouves à te tourmenter !

— Ah Maman ! Je n'aurais pas voulu t'en parler pour ne pas te faire de peine. Mais mon cœur éclaterait s'il ne pouvait s'épancher. Laisse-moi m'épancher... Je m'étais résignée, depuis des années. Tu n'as jamais rien vu de ce qui se passait en moi. Tu souffrais de chagrins bien plus grands que le mien ; pourquoi te l'aurais-je confié pour ajouter à ton fardeau ? Et quand, soudainement, ce qui semblait être une folle espérance se présenta à moi comme possible, tu te le rappelles ? j'hésitai, j'hésitai longtemps, craignant ce qui n'est que trop arrivé ! Oui, maman, entre lui et moi il y a toujours cette *autre*, souvenir vivant !... Je ne me trompe pas. Que suis-je, moi ? Suis-je une personne, suis-je un cœur ici ?... Je suis un meuble.

— Quelle aberration, ma fille. Tout cela n'est qu'un malentendu. Vous devriez vous expliquer. On doit toujours faire ainsi entre mari et femme ; autrement la situation s'aggrave. Chacun s'imagine qu'il y a quelque grosse affaire là-dessous et il n'y a rien du tout !

— Et s'il y a pire que ce que l'on soupçonne ?

— Cela ne peut être. Après six mois de mariage ! Mais le marquis a cent choses en tête ; ses propriétés, ses entreprises l'absorbent, lui donnent beaucoup de soucis. Toi, tu

restes à te ronger, tu lâches la bride à ton imagination... Que veux-tu que sache ton mari de ce que tu penses ? Comment veux-tu qu'il le devine ?

— Je lui ai dit : « Antonio, je ne me sens pas aimée par vous ! » Je le lui ai dit en pleurant...

— Eh bien ?

— Il s'est mis à rire, il m'a répondu en plaisantant ; mais son rire sonnait faux et il faisait effort pour plaisanter.

— Il t'a semblé. Que veux-tu ? Les hommes ne peuvent comprendre certaines choses féminines qui sont capitales pour nous et sans importance pour eux. Et, en attendant, tu te ruines la santé ! Tu ne t'aperçois pas que tu déperis de jour en jour. Tu es d'une pâleur !... Tu n'as jamais été ainsi, même au plus fort de nos malheurs. Que croyais-tu en te mariant ? N'avoir jamais une épine ? Antonio a un caractère bizarre ; il faut le prendre comme il est. J'en ai supporté bien pire, moi ! J'ai fait la volonté du Seigneur, je me suis résignée ; tu l'as vu. De quoi es-tu jalouse ?

— De son silence, maman.

— Le marquis n'est pas expansif. Il est fait ainsi ; voudrais-tu le refaire ?

— Que sais-je ? Parfois il reste absorbé dans ses pensées, le visage sombre, tellement sombre ! et puis, quand il se ressaisit, il me regarde avec des yeux égarés, comme s'il avait peur que je pusse deviner ce qui le préoccupe. Et si je lui demande à quoi il pense, il répond évasivement : « À rien, à rien ! »

— Et, sans doute, qu'il ne pense, en effet, à rien de particulier. Veux-tu que je lui parle, moi ? ou bien que je dise à la baronne de lui parler ?

— Non. Il se peut faire que j'aie tort.

— Tu as tort, certainement.

— Oui, oui, maman, j'ai tort, je le comprends. Ne t'afflige pas pour moi.

En s'en allant le matin, le marquis avait dit à sa femme qu'il reviendrait de bonne heure dans l'après-midi ; mais la soirée était déjà très avancée et il n'était pas de retour. La marquise se tenait sur la terrasse du rez-de-chaussée, guettant l'arrivée de son mari et commençant à s'inquiéter sérieusement.

Elle s'effraya tout à fait en voyant venir Titta seul et monté sur une mule :

— Le marquis ?

— Ce n'est rien, Excellence.

Titta, ayant sauté à bas de sa bête et l'ayant attachée à un des anneaux de fer qui étaient scellés dans le mur de chaque côté de la porte, se hâtait d'entrer. Elle courut à sa rencontre dans le vestibule.

— Le marquis est malade ?...

— Non. Excellence, calmez-vous. C'est le compère Santi Dimaura qui s'est pendu à Margitello, et je vais chez le prêtre...

— Oh ! Dieu !... Pourquoi ? Comment ?

— Il est venu se pendre sur le terrain qu'il a vendu au marquis il y a deux ans. Il l'avait dit bien des fois : « Je viendrai mourir là, un jour ou l'autre. » Et, finalement, le malheureux a tenu parole. Il ne pouvait se consoler d'avoir vendu son bien... On le voyait, sur la route, les coudes sur les ge-

noux et la tête entre les mains. Que faites-vous là, compère Santi ? – Je regarde ma terre qui n'est plus à moi ! – Mais, vous en avez eu un bon sac d'argent ! – Oui, mais je voudrais ma terre !

— Pourquoi l'avait-il vendue ?

— Oh ! il racontait toute une longue histoire à ce sujet. Il en avait avec le marquis, à propos du procès et de Rocco ; le marquis n'y était pour rien... mais le juge d'instruction lui avait dit... Bah ! une longue histoire !... Et maintenant, pour faire affront à notre maître, il s'est pendu sur le terrain qu'il lui avait vendu... Personne ne s'en était aperçu !... Nous revenions ici. Tout à coup, les mules – les animaux ont l'odorat bien plus fin que les chrétiens – ne veulent ni avancer, ni reculer. Je regarde autour de moi pour ce qui faisait peur à ces pauvres bêtes... Ah ! sainte Vierge ! Il se balançait à un arbre devant sa cahute !... Je saute à bas du siège ; le marquis descend de voiture, lui aussi, tous les deux plus pâles que le mort. Je ne l'oublierai jamais de ma vie !... Violet, avec les yeux et la langue qui lui sortaient dehors... Je le touche, il était froid !... Alors, nous sommes retournés à Margitello... Le marquis ne pouvait parler, il était bouleversé... il a dû se jeter sur un lit. Maintenant il va mieux et il m'a envoyé pour avertir Votre Excellence, et puis pour chercher le prêteur et les carabiniers... Le mort est toujours là qui se balance... Le malheureux ! Il a voulu se damner !

La marquise l'avait écouté sans l'interrompre, secouée de frissons dans tout le corps comme si elle avait vu, elle aussi, le sinistre mort.

— Le Seigneur lui aura pardonné ! dit-elle avec émotion. Mais pourquoi le marquis n'est-il pas revenu ? Dites-moi la vérité, Titta ; il est malade ?

— Non, Excellence. Le marquis attend la justice... et, avec votre permission, il faut que je m'en aille la chercher.

Cette nuit-là, la marquise eut peur de dormir seule dans sa chambre. Elle dit à maman Grazia de venir réciter le rosaire avec elle pour l'âme de ce malheureux.

À moitié rosaire, la vieille nourrice était déjà endormie sur le fauteuil où la marquise l'avait fait asseoir, tandis qu'elle se jetait tout habillée sur son lit, sûre de ne pouvoir fermer l'œil.

Elle avait une inexplicable angoisse dans le cœur, un invincible pressentiment de tristes, de sombres événements que, tôt ou tard, ferait survenir la mauvaise influence de ce suicide.

## XXVIII

Cette nuit-là, le marquis resté à Margitello ne dormit pas, non plus. Il avait envoyé deux hommes faire la garde auprès du pendu jusqu'à l'arrivée des carabiniers, et, un peu remis du malaise que lui avait causé l'affreux spectacle, il était descendu dans la pièce du rez-de-chaussée où le fermier, les valets de ferme et les autres hommes employés à divers travaux mangeaient la soupe, en parlant de l'événement.

— Il y avait déjà quelque temps que personne ne s'était pendu par ici, dit le fermier en se tournant vers le marquis.

— Rospo, le plâtrier, l'a fait peu de temps après être revenu de prison ; puis, maître Paolo, le droguiste...

— Alors, compère Santi est le troisième, dit un des valets. Tout de même, il en faut du courage, pour se pendre de ses propres mains !

— Et maintenant on fera courir le bruit que c'est ma faute s'il s'est pendu ! s'écria le marquis.

— Oh ! Votre Excellence ne lui a pas dit : « Pendez-vous ! » répliqua le fermier.

— Comme si je les lui avais volées, ces quatre misérables mottes de terre, il est venu lui-même me proposer le marché, et il s'en est allé avec soixante-dix onces dans les mains, en belles pièces d'argent empilées l'une sur l'autre ! Et après cela, il disait à qui voulait l'entendre que je lui avais fait violence, tandis que c'était lui, le vieux fourbe, qui déplaçait les bornes... Il ne le disait pas, cela !

— Il ne dira plus jamais rien ! prononça gravement compère Tola. Le Rospo a ouvert le chemin et les autres l'ont suivi ! C'est le destin !

— Moi, en attendant, je vais dormir, dit un autre.

— Moi aussi ! moi aussi ! c'est l'heure.

Trois hommes seulement restèrent avec le fermier et le marquis.

— Votre Excellence doit avoir sommeil, elle aussi ?

— Pas du tout.

— Et maintenant, dit un des paysans en allumant sa pipe, qui osera passer la nuit sur la grand'route ?

— Tu as peur des esprits ? Ah ! ah !

— Vous riez, compère. Mais quand on a vu certaines choses de ses yeux, comme en ce moment je vois le maître et comme je vous vois...

— Tu étais ivre, ce jour-là.

— Ah ! bien oui, ivre ! Croyez-moi, j'avais la tête très claire et je m'en allais en pensant à ma mère qui était malade. Le ciel était pur ; il y avait un petit croissant de lune, les étoiles clignaient de l'œil. Le chien des Sidoti aboyait devant la porte ouverte de sa maison et on entendait les voix de ceux qui y étaient, c'est pour vous dire qu'il n'était pas bien tard...

— Et alors ? dit le marquis, voyant que l'homme s'arrêtait.

— Alors... Je me sens devenir chair de poule chaque fois que j'y pense. Autrefois, moi aussi, je disais quand

j'entendais raconter de ces choses : sottises ! folies ! Mais, à présent, Excellence, si on voulait me forcer à dire que ce n'est pas vrai, je me ferais couper le cou plutôt, parce que c'est la vérité...

— Mais quoi enfin ?

— J'étais arrivé à moitié de la route qui mène ici, à Margitello, et il n'y avait personne devant moi. On y voyait bien... Peut-être, cependant, aurais-je pu ne pas apercevoir tout de suite quelqu'un à pied... Mais quelqu'un à cheval ! Tout à coup, sans que j'eusse entendu le bruit des sabots de la mule, les voilà devant moi, la mule et l'homme qui la montait, comme s'ils fussent sortis de par-dessous terre ! La mule faisait des bonds, tournait à droite, à gauche... À une vingtaine de pas, je criai : — Ohé faites attention ! Je craignais qu'ils ne me vinssent dessus... avec cette haie de figuiers d'Inde je ne pouvais pas me ranger. Je m'arrêtai... la mule en colère, soufflant des naseaux, continuait à sauter et à tourner ; puis je vis l'homme chanceler... et j'entendis le bruit que fit son corps en tombant... Je voulus courir vers lui... Jésus du Saint-Sacrement ! La terre d'où ils étaient sortis avait englouti et l'homme et la mule !... Puis rien !... Si, en ce moment, on m'avait saigné, on ne m'aurait pas trouvé une goutte de sang !... C'était juste à l'endroit où l'on a tué Rocco Criscione, Excellence... Et je vous jure que je ne pensais pas à lui, je pensais à ma mère malade. Mais j'ai vu de mes yeux, j'ai entendu de mes oreilles, et je ne passerais pas par là, de nuit, quand même on me dirait : « Je te donne mille onces ?... » Son Excellence ne me croit pas ?

Le marquis s'était levé, très pâle, la langue sèche, et agité d'un tremblement de la tête aux pieds qu'il cherchait à cacher en se promenant par la salle et en tournant le dos aux trois paysans et au fermier.

— J'ai peur des hommes vivants et non des âmes des morts ! s'écria celui-ci. Il y en a qui font les revenants pour effrayer les gens.

— Mais comment expliquez-vous que cette mule et cet homme aient disparu en un clin d'œil, engloutis par la terre ? répliqua le paysan, tout en vidant sa pipe sur la paume de sa main.

— Qu'en dites-vous, Excellence demanda le fermier.

Le marquis ne répondit pas et continua à marcher de long en large dans la vaste pièce, la tête basse, les mains derrière le dos, serrant les lèvres par intervalles, comme pour retenir les paroles qui s'agitaient sur sa langue, haussant les épaules, absorbé dans un raisonnement intérieur qui semblait lui faire oublier jusqu'à l'endroit où il se trouvait.

— Là-dessus, allons dormir et tâchons de ne pas rêver aux fantômes, dit un des paysans.

Les deux autres se levèrent également et le marquis répondit d'un signe de tête à leurs saluts et souhaits de bonne nuit.

— Tout cela, c'est le destin ! s'écria le fermier. On passe et, du haut du ciel, une pierre vous tombe dessus, alors qu'on s'y attend le moins. Que peut-on y faire ? Si Votre Excellence le permet, ajouta-t-il, je vais me jeter sur le lit de Titta pour rester près d'ici, au cas où Son Excellence aurait besoin de quelque chose.

Et il se retira, laissant le marquis, toujours livré à ses sombres réflexions.

La campagne était inondée de la bleuâtre clarté lunaire et dans la grande paix nocturne, au loin, on entendait une voix qui chantait.

## XXIX

En revenant chez lui, le marquis trouva sa maison pleine de monde. M<sup>me</sup> Mugnos, Christine, le chevalier Pergola, don Aquilante étaient accourus à la première nouvelle du suicide du vieux Dimaura. Des bruits étranges circulaient et leur étaient revenus.

À la vue de sa mère, Zosima lui avait jeté les bras autour du cou, en sanglotant :

— Quel malheur, maman ! quel malheur !

Mais le chevalier était aussitôt intervenu :

— Allons donc, cousine !... Est-ce de la faute du marquis ?

Don Aquilante l'avait ensuite un peu consolée, en racontant minutieusement comment s'étaient passées les choses au sujet de la vente de la terre du vieux paysan et, puisque c'était lui qui avait conclu l'affaire, il le savait mieux que personne.

Quand le marquis parut sur le seuil du salon, tous se turent soudain.

— Qu'y a-t-il donc ? Prend-on le deuil ici ? s'écria-t-il brusquement.

Il lui avait vraiment paru entrer dans une de ces chambres closes où les parents d'un mort reçoivent silencieusement les amis les plus intimes, selon une coutume orientale peut-être et qui s'est conservée en Sicile.

— Comment allez-vous ? lui demanda enfin la marquise.

— Moi ?... Très bien.

Sa pâleur démentait ses paroles et le son de sa voix révélait une vive irritation.

— Très bien, vous dis-je ! répéta-t-il à un geste dubitatif de sa femme.

— Il ne manquerait plus que cela, s'écria le chevalier Pergola, que le cousin dut être malade parce qu'un imbécile a jugé bon de se pendre !

— Je suis un peu fatigué seulement, dit le marquis, n'ayant pas dormi cette nuit. Je vais me coucher pour une heure ou deux.

La marquise le suivit dans sa chambre.

— Je n'ai besoin de rien, je vous assure, dit-il.

— Je sais que vous vous êtes senti souffrant...

— Incommodé ? Pourquoi ? Suis-je un enfant, par hasard ?

— On l'a emporté ? demanda Zosima après un moment de silence.

— Oui, le diable l'a emporté !... Mais vous ne comprenez donc pas que je ne veux pas parler... que je veux dormir ?

La marquise le regarda avec étonnement et sortit très mortifiée, comme se sentant chassée de la chambre de son mari. Elle ferma la porte, et la main sur le bouton de cuivre, elle resta là quelques secondes pour se remettre avant de retourner au salon.

— Il est déjà couché ? lui demanda don Tindaro qui était arrivé pendant ce temps. C'est dommage !... je voulais lui montrer...

Et, prenant des mains du chevalier une étrange petite statuette d'argent :

— Eh ! qu'en dites-vous ?... Un trésor ! Ma plus belle acquisition de cette année ? C'est une divinité égyptienne, un Anubis... Comment s'est-il trouvé par ici ?... Depuis combien de siècles y était-il ?... Il était enfoui à un mètre sous terre seulement... Un paysan l'a trouvé, par hasard, et me l'a porté... J'étais venu pour le montrer au marquis... et aussi pour savoir ce qu'il y a de vrai dans ce qu'on m'a dit. On raconte que le vieux Santi s'est pendu sous les yeux de mon neveu !

— Dame, beau-père ! dit le chevalier, pareille chose pourrait bien vous arriver ! Supposons que quelqu'un de mal intentionné aille dire au paysan qui vous a vendu cette petite idole : « Nigaud ! tu t'es laissé arracher des mains une fortune. Cette statuette valait plus de mille onces ! » Et que celui-ci de dépit...

— Mais j'ai été le premier à lui dire de montrer la chose à qui il voudrait et que s'il trouvait quelqu'un qui lui en offrit plus que moi, je demandais seulement à être averti. S'il venait maintenant me chercher chicane... Ils sont si stupides, les paysans, ils croient toujours que les gentilshommes les volent !... je lui dirais : « Tiens ! Reprends ta statuette et rends-moi mes deux piastres. » Cela me ferait une peine énorme, mais n'importe. Le marquis pense autrement. Pour lui, les marchés sont les marchés ; on ne les fait pas pour les défaire. Il a raison, sans doute. Mais puisque ce vieux avait du regret d'avoir vendu son terrain et s'en venait à pleurer toutes ses larmes... ah ! vous pouvez prendre à un paysan sa

femme, sa fille, il ne dit mot, il ferme les yeux ; mais une pincée de terre, que non pas ! c'est comme si vous lui arrachiez un lambeau de chair ; enfin, moi, je lui aurais proposé d'annuler le contrat passé, et je l'avais conseillé au marquis, il y a quelque temps : « Contente donc ce compère Santi, mon neveu, lui avais-je dit, et débarrasse-t'en ! » Mais ton mari... excuse-moi, ma nièce... a une tête !... La tête des Roccaverdina ! S'il m'avait écouté, ce qui est arrivé ne serait pas arrivé, et tu ne serais pas là maintenant tout épouvantée avec ces yeux qui regardent et ne voient pas... As-tu vu ma statuette ? Tu ne t'es seulement pas aperçue, je parie, qu'elle a une tête de chien !

La marquise était en effet tout épouvantée, comme le disait l'oncle Tindaro. Le marquis avait été presque grossier avec elle et le ton si rude de sa voix, tel qu'il ne l'avait jamais eu encore en s'adressant à elle, lui restait dans l'oreille. Pour qu'il se soit oublié ainsi, réfléchissait-elle, son trouble doit être bien grand. Il doit éprouver des remords de n'avoir pas voulu écouter le conseil de son oncle et cela parce que... quand une affaire est conclue, elle est conclue !

La pensée de la dureté de cœur de son mari lui faisait mal et il lui semblait qu'une malédiction devait être attachée à ce morceau de terre ! Il fallait obtenir du marquis qu'il le rendit aux héritiers de Dimaura.

Et, un peu après, restée seule avec sa mère et sa sœur :

— Oui, maman, dit-elle, je le lui demanderai et je verrai s'il m'aime. Je veux mettre son amour à cette épreuve !

— Et après ? dit Christine en regardant sa sœur d'un profond regard, comme ne se faisant pas illusion.

— Et après ?... Je saurai à quoi m'en tenir, au moins.

— Je ne chercherais pas à le savoir.

— Pourquoi ?

— Parce que... je pense ainsi.

Mais Zosima pensait autrement.

Elle était entrée avec beaucoup de précaution dans la chambre de son mari, ne voulant pas l'éveiller si, par hasard, il dormait encore. Le voyant couché sur le dos, les yeux grands ouverts, mais immobile et ne paraissant pas s'apercevoir de sa présence, elle poussa un cri.

— Antonio ! appela-t-elle, et, anxieuse, tremblante, elle s'approcha et lui prit une main.

Il tressaillit et tourna alors les yeux vers elle :

— Oh ! Dieu !... Vous m'avez fait peur ! Vous sentez-vous encore fatigué ?

— Mais que vous imaginez-vous donc ? dit-il d'une voix qui cachait mal son irritation. — Que vous a-t-on rapporté ? que vous a-t-on insinué ?

— Ah !... Écoutez, reprit-elle, en joignant les mains d'un air suppliant, je vous le demande en grâce !... Si vous m'aimez réellement...

— Quelles autres preuves vous faut-il, après ce que j'ai fait ?

— D'autres preuves, non... Je me suis mal exprimée. Mais pour notre paix, pour dissiper quelque mauvais présage ! Que voulez-vous ? Je suis superstitieuse comme toutes les femmes. Vous autres hommes, vous ne voulez pas croire que souvent certains sentiments sont des prévisions, des avertissements... enfin, pour notre paix, écoutez !...

Elle hésitait, n'osant pas exprimer son désir en termes plus clairs, cherchant à le lui imposer d'avance par la tendresse qui en ce moment vibrait dans tout son être et qu'elle aurait voulu qu'il devinât, s'il ne s'en apercevait pas. Elle hésitait, attendant qu'il lui vînt en aide et la prévînt en lui accordant spontanément, généreusement, ce qu'elle réclamait avec de timides gestes de prière. Mais voyant que le marquis la regardait avec défiance, comme prêt à se défendre et à résister, elle se sentit aussitôt pleine de force et de courage et ce fut d'un accent résolu qu'elle reprit :

— Écoutez, Antonio ! Vous devriez rendre ce fonds de terre aux héritiers de ce malheureux, comme vous l'a conseillé votre oncle, et sans réclamer la restitution du prix... Je vous supplie d'agir ainsi, par amour pour moi !

— Et de confirmer ainsi dans l'esprit des gens que ce vieillard s'est pendu par la faute du marquis de Roccaverdina !

Il avait sauté à bas du lit, rejetant de côté les couvertures sous lesquelles il s'était couché tout habillé.

— Mon oncle ne comprend rien à rien avec ses antiquités ! ajouta-t-il.

— Je vous le demande comme un don... comme un sacrifice que vous me ferez à moi ; vous ne voudrez pas me le refuser. Je ne serai jamais plus tranquille, tant que ce terrain de malheur fera partie de Margitello...

— Que soupçonnez-vous ? Que vous a-t-on dit ? Parlez !

— Que pourrais-je soupçonner ?... Qu'aurait-on pu me dire ?... demanda-t-elle lentement, reculant un peu devant son mari qui lui avait lancé ces questions comme dans un rugissement de colère.

— Ne me dites plus rien ! Ne me parlez plus de cela ! fit le marquis avec plus de calme, mais avec des signes si évidents de terreur et d'angoisse sur le visage et dans le son de la voix, que la marquise ne put lui répondre que par un doux geste des deux mains, voulant dire : « Je ferai comme vous le désirez », et elle sortit de la chambre.

## XXX

En effet, elle n'était plus revenue sur ce sujet ; mais tous les deux comprenaient que chacun de son côté pensait continuellement à ce silence imposé et en souffrait à sa manière. Lui, irrité de se voir rappeler par l'attitude résignée de la marquise, par sa douleur muette, qu'elle attendait une réponse ou un acte, cet acte qu'elle lui avait demandé comme une preuve d'amour, avec de suppliantes paroles ; elle, offensée de l'inexplicable refus qu'il avait opposé à sa prière et, surtout, de la façon étrange et brusque dont il l'avait signifié ; sa vive imagination contribuant encore à grossir et à rendre plus pénible le manque de confiance et d'égards du marquis envers elle.

Pendant ce temps, la pauvre vieille maman Grazia s'en était allée doucement dans l'autre monde, sans voir venir la mort, restant un jour immobile, la chaussette qu'elle tricotait pour son fils encore en main, sur le siège qu'elle avait porté sur le balcon pour se réchauffer au soleil ; et la baronne de Lagomorto l'avait suivie vingt jours après, rendant tranquillement le dernier soupir sous le blanc baldaquin de son lit, ses petits chiens couchés à ses pieds auxquels ils ne pouvaient plus communiquer leur chaleur.

— Je te les recommande, avait-elle dit à la marquise. Comme des enfants ! Je meurs en paix, avait-elle ajouté vous ne m'avez pas donné la joie de savoir, tout au moins, qu'un petit marquis est en route... mais peu importe ; il viendra. Je hâterai sa venue de là-haut, par mes prières.

— Mais, tante, que dites-vous là !

— Oh ! ne crois pas que je ne comprenne pas que cette fois... c'est fini. D'ailleurs, qu'ai-je à faire de plus dans ce monde ?... continua la baronne. Tu ne m'oublieras pas... J'ai contribué un peu à ton bonheur... Tu es heureuse, n'est-ce pas ?

— Oui, tante !

— Comme on peut être heureux dans cette vallée de larmes... « La mort »... je ne me rappelle plus bien la poésie qui commence ainsi et finit en disant : « est un remède à tous les maux pour les pauvres mortels fatigués de souffrir ». On me la faisait réciter quand j'étais enfant... Ma pauvre maman la répétait souvent...

Avec une extraordinaire lucidité d'esprit, la baronne, l'avant-veille de sa mort, voulut changer les dispositions de son testament.

— J'étais en colère contre mon frère et contre mon neveu, quand je l'ai fait, dit-elle au marquis. Je ne veux pas qu'ils maudissent ma mémoire. Tu es suffisamment riche. Tindaro a plus besoin que toi de ce que je laisse, et Cecilia a deux enfants.

Et, ayant tout mis en ordre, elle avait expiré, balbutiant la poésie de Métastase, serrant la main de Zosima, cherchant de ses yeux voilés les petits chiens couchés au pied de son lit.

Un mois après la mort de la baronne, la marquise pensait encore à ses paroles : « Tu es heureuse, n'est-ce pas ? » Et à la réponse qu'elle lui avait faite : « Oui, tante ». Maintenant, là-haut, la baronne devait savoir qu'elle lui avait menti pour ne pas troubler ses derniers jours. Elle ne s'était jamais épanchée avec elle comme avec sa mère et sa sœur. M<sup>me</sup> de Lagomorto n'aurait pas eu le tact voulu pour lui remonter le

cœur et faire ses confidences vis-à-vis du marquis, et Zosima ne voulait pas d'intermédiaires entre elle et son mari ; elle préférait souffrir.

Elle fut distraite pendant quelques jours par le soin de mettre en place et en ordre les meubles, les tableaux et objets divers qui avaient été légués au marquis par sa tante et qu'il avait fait retirer du petit palais de la baronne, lequel avait été laissé en héritage à Cecilia Pergola.

Zosima avait eu pour sa part des bijoux anciens de beaucoup de valeur et quelques effets de famille. Un jour qu'elle admirait parmi ceux-ci deux costumes de brocart chamarrés d'or, datant de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle s'était sentie prise de l'envie d'en endosser un qui paraissait être tout à fait à sa taille.

Le marquis, revenu à l'improviste de Margitello, l'avait surprise en train de satisfaire sa petite coquetterie et l'avait aidée à s'ajuster avec une complaisance inaccoutumée.

Ce riche costume lui allait à merveille, et son mari lui en fit la remarque.

— Ces atours vous siéent admirablement, lui dit-il. Le *grand* marquis racontait que chaque fois que sa femme mettait cette robe, il lui disait : « Marquise, profitez de la circonstance : en ce moment, je ne saurais rien vous refuser ». Mais il ajoutait que la marquise n'en profita jamais.

— En femme prudente, répondit Zosima.

Le marquis fit une moue interrogative.

— Une femme, expliqua-t-elle, ne doit pas demander, mais attendre que son désir soit deviné.

Pendant un moment elle se fit illusion sur les intentions du marquis. Le voyant pensif, les sourcils légèrement froncés, elle crut qu'il allait lui dire : « Je devine votre désir. Il sera fait comme vous le voulez. » Au lieu de cela, il changea la conversation.

— Viendrez-vous demain à Margitello ? Nous goûterons les vins. C'est une fête pour la Société agricole.

— Merci, répondit-elle froidement.

Et le lendemain matin, elle feignit de dormir au moment du départ de son mari pour qu'il ne lui réitérât pas sa proposition.

Après avoir tourné de côté et d'autre dans la chambre, hésitant s'il l'éveillerait ou non, il s'était arrêté à la regarder et Zosima, dont les paupières étaient à demi closes, fut étonnée de lui voir passer la main sur son front avec une expression si douloureuse répandue sur tous ses traits qu'il semblait vouloir, par ce geste, chasser quelque triste pensée dont il était tourmenté.

Il souffrait donc, lui aussi ? De quoi ? Pour quel motif ? Sa mère avait donc raison de dire qu'entre mari et femme il y avait souvent un malentendu et qu'en ne cherchant pas à l'expliquer, à le dissiper, on laissait se prolonger et s'aggraver un pénible état de choses ?

— Comment ? La cousine ne vient pas ? demanda au marquis quand il monta dans sa voiture le chevalier Pergola qui y avait déjà pris place.

— Non, elle est un peu souffrante.

— Les autres nous attendent à la chapelle, continua le chevalier, en allumant un cigare. Ah ! voici don Aquilante !

L'avocat arrivait en courant et s'excusa d'être en retard.

Titta fit claquer son fouet et les mules partirent au grand trot.

Le chevalier Pergola ne pouvait se trouver avec don Aquilante sans se donner le plaisir de le pousser à quelque discussion.

— Je veux aujourd'hui vous voir un peu gris, lui dit-il. *In vino veritas*, vous nous direz la vérité touchant vos Esprits... Vraiment vous y croyez ?

— Je n'ai jamais été gris de ma vie, répondit sévèrement don Aquilante, et je n'ai pas besoin d'être ivre pour dire la vérité.

— Est-ce que les Esprits boivent aussi ?

— Je pourrais vous répondre oui ; mais cela vous paraîtrait une insanité.

Le chevalier éclata de rire :

— Pas tant que cela ! Si, dans le monde de là-bas, on ne devait plus boire de vin, cela me chagrinerait fort ! Vous avez entendu, cousin ? Il est bon de bien boucher les tonneaux à Margitello. À savoir si vous n'allez pas déjà en trouver un de vide.

Et il riait, en se frottant les mains, content de sa plaisanterie.

— Ce que les Esprits ne peuvent vider, répliqua don Aquilante en secouant la tête d'un air de pitié, ce sont les cervelles qui ne contiennent rien.

Le marquis n'avait pas répondu à l'interrogation de son cousin. Depuis quelque temps, il était sujet à certaines in-

termissions de pensée ; il éprouvait soudain comme un étourdissement dont il avait peine à se remettre. Il lui fallait faire un effort pour se rappeler l'idée ou le fait après lequel le vide s'était fait en son cerveau, et parfois il n'y arrivait pas. Quand il revenait à lui, il lui semblait avoir marché, marché au milieu d'un épais brouillard, sans rien distinguer autour de lui ; marché dans un espace désert, silencieux et sur le bord d'un abîme où il risquait de faire un faux pas, ce dont il sentait l'horreur après coup.

Il avait eu un léger sursaut à la demande de son cousin, et un sourire forcé vint sur ses lèvres à la riposte de don Aquilante.

— Le chevalier est incorrigible, dit-il.

— Il a cependant de précieuses reliques en réserve pour les moments de danger ! répondit l'avocat tranquillement.

— Si vous croyez me fermer la bouche en me jetant à la face une faiblesse de moribond ! s'écria don Pergola. Je suis maintenant en parfaite santé et je puis tenir tête et à vous et à tous les prêtres de la terre. Arrivé à Margitello, je veux porter un beau toast à messire le Diable, devant la grande tonne et avec le meilleur vin de l'établissement... « Vive Satan ! Rébellion ou force vengeresse de la raison ! » Ce sont des vers que j'ai lus hier dans un journal ; vers d'un grand poète, paraît-il.

— Il est permis aux poètes d'affirmer et de nier en même temps.

— Affirmer et nier !

— Si vous ne me comprenez pas, c'est que vous ne le voulez pas. Avec votre toast au Diable, vous prétendez ne pas croire à son existence et, au fond, vous avez peur de lui.

— Je ne dis pas que je ne croie pas au Diable. C'est une puissance qui tente, qui induit au mal et mène à lui seul plus d'âmes en enfer que tous les anges et les saints n'en portent au paradis. À celui-ci : « Vole ! » suggère-t-il. À celui-là : « Tue ! » insinue-t-il. À l'un : « Commets adultère » À l'autre : « Trahis ! »... Et tous lui obéissent et tous le suivent... s'il existe !

— Nous endormons le marquis avec nos dissertations, dit don Aquilante.

Le marquis était retombé dans cet état d'absence dont il était sorti un instant auparavant ; cependant, les paroles de son cousin résonnaient dans ses oreilles, mais faibles, presque indistinctes : — À celui-ci : Tue ! insinue-t-il, et, comme dans le vague d'un rêve, ses souvenirs leur faisaient écho : Oui, oui ! Tue ! Tue ! lui avait insinué le diable ! hélas ! Pendant toute une semaine il lui avait soufflé la terrible parole... Et il avait tué !...

Les réflexions se firent plus nettes en son esprit. Ah ! il ne se débarrasserait donc jamais de ce cauchemar ? Il ne dormait point, en ce moment, comme le croyait don Aquilante. Le sommeil le fuyait, au contraire ; depuis longtemps, il dormait bien peu, même dans son lit. Ce n'était pas dormir que de fermer les yeux pour un petit quart d'heure et de se réveiller en sursaut avec la terreur que la marquise s'en aperçût et lui demandât : « Qu'avez-vous ? » N'y avait-il pas déjà une incessante interrogation dans les yeux de sa femme, dans sa muette résignation, dans ses brèves réponses qui pouvaient paraître insignifiantes, mais qui voulaient dire tant de choses, quoiqu'il feignît de ne pas y faire attention ? Son refus d'aller à Margitello ce jour de fête n'avait-il pas aussi une triste signification ?

En attendant, il lui fallait se secouer à tout prix et se montrer de belle humeur avec ses hôtes ; il se devait à lui-même et leur devait de donner un air de joyeuse solennité à cette réunion, à ce baptême de l'entreprise pour laquelle il avait dépensé tant d'argent, de soins et d'enthousiasme, et suscité tant d'avidités et d'espérances.

Heureusement que les autres membres de la Société étaient gais pour lui. Le notaire Mazza s'était presque jeté à genoux devant la grande tonne, levant les bras en l'air et s'écriant :

— *Adoramus et benedicimus te !*

Le chevalier Pergola, entre deux jurons, parlait de types de vins et déclarait que si la Société agricole n'arrivait pas à créer un *type*, tout était inutile.

Le marquis finit par se sentir excité lui aussi et lorsque, entouré des dix sociétaires, le verre en main, il leur expliqua minutieusement toutes les manipulations et tous les coupages auxquels il avait fallu se livrer pour arriver précisément à créer le type de vin qu'ils allaient déguster et qu'il fallait appeler *Rabbato*, beau nom et nouveau, propre à porter bonheur, il avait recouvré quelque peu son ancienne ardeur.

Le vin jaillit de la cannelle fixée à la tonne Zosima ; il jaillit limpide, d'une belle couleur de rubis, couronnant les verres d'un léger cercle d'écume rougeâtre ; mais le notaire Mazza qui devait porter le premier toast ne disait mot ; il avait trempé ses lèvres dans son verre, puis s'était arrêté et, goûtant de nouveau le vin *Rabbato* et le goûtant encore, faisant claquer sa langue, il regardait dans les yeux tous les autres qui dégustaient comme lui, sans qu'aucun se décidât à donner son avis, craignant de se tromper.

— Eh bien ? le marquis.

— Chevalier, qu'en dites-vous ?...

— Oh !... cher notaire, vous êtes plus fin connaisseur que moi.

— Alors, don Fiorenzo Mariani...

— Moi ? interrompit celui-ci, effrayé d'avoir à se prononcer en face du marquis.

— Que don Aquilante prenne la parole, ajouta-t-il, et, cette fois, en juge et non comme avocat.

— Je me déclare incompetent en pareille cause, se hâta de répondre don Aquilante qui avait déjà reposé sur le plateau son verre encore plein.

— Type Chianti, mais plus corsé, dit alors le marquis.

— Trop corsé, peut-être ! glissa malicieusement le notaire.

— Après tout, les vins ne se goûtent bien qu'à table, dit le chevalier Pergola. On fit chorus : – Le chevalier a bien raison ! Le chevalier est dans le vrai – et, ainsi sortis d'embarras, ils se mirent à table et, sous le prétexte que les vins nouveaux sont traîtres, tous ne burent que du vin vieux.

Le chevalier Pergola, qui voulait griser don Aquilante, était un peu gris, lui, tout le premier, et tapageur, rabâcheur, il criait : « Don Aquilante ! évoquez les Esprits, ou je les évoque, moi ».

Le notaire causait à demi-voix avec son voisin de gauche, don Fiorenzo Mariani.

— Me suis-je trompé, lui disait celui-ci, ou bien vraiment ce vin est-il un peu acide ?

— Comme du pur vinaigre, lui répondait l'autre, bon à assaisonner la salade !

Le marquis faisait le tour de la table pour remplir lui-même les verres de ses convives. Arrivé derrière son cousin qui continuait à crier : « Don Aquilante ! évoquez les Esprits ? » il lui dit d'un ton sec :

— Allons, Pergola, finissez cette mauvaise plaisanterie !

— Plaisanterie ? répondit le chevalier d'une langue un peu épaisse, le visage cramoisi et les yeux allumés. Mais je parle très sérieusement... Cartes sur table !... Où sont-ils vos Esprits, avocat ? qu'ils viennent, qu'ils se montrent ! Je les évoque au nom... du Diable ! Esprits errants, qui ne pouvez quitter l'endroit où vous êtes morts... au nom du Diable !... Ah ! ah ! ah ! Est-ce ainsi qu'il faut faire ?... Ou bien faut-il faire tourner une table ?... La voici la table, toute prête, et le vin aussi... et le vinaigre que le cousin y a mélangé... Cousin, ce vin est du vinaigre au poivre d'Espagne !... Vinaigre Rabbato !...

Le notaire et les autres voulaient le faire taire et, voyant le visage du marquis s'assombrir, cherchaient à atténuer le mauvais effet de cette scène en plaisantant sur l'ivresse du chevalier. Mais celui-ci, sans écouter personne, criait toujours à don Aquilante qui restait pensif, les coudes sur la table et la tête entre les mains :

— Dites, grand mage, est-ce ainsi que l'on fait ? Allons ! aidez-moi... Évoquez Santi Dimaura !... Évoquez Rocco Criscione !... Ils doivent être aux environs... Esprits errants !...

Le marquis, devenu tout pâle, clama :

— Cousin !

Et ce cri poussé d'un ton si fortement réprobateur parut subitement l'avoir dégrisé ; il se tut, en souriant stupidement.

## XXXI

Maria, la nouvelle servante, était allée à la rencontre du marquis pour l'avertir que la marquise s'était couchée dans l'après-midi, souffrant beaucoup de la tête.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il en se penchant sur le lit de sa femme.

— Je ne sais pas ; je me suis sentie indisposée tout d'un coup. Maintenant, il me semble que je vais mieux, répondit-elle d'une voix troublée.

— Je vais faire chercher le médecin.

— Ce n'est pas nécessaire.

Il passa la main sous les couvertures pour tâter le pouls de sa femme et, comme elle s'en défendait, en s'efforçant de sourire, il la lui posa sur le front.

— Vous brûlez !

— C'est la chaleur du lit, dit-elle.

— Avez-vous eu des frissons de fièvre ?

— Non.

— Vous auriez pu, au moins, faire chercher votre mère.

— Pour si peu de chose ?

— Madame n'a rien pris ? demanda-t-il à la servante, et sur la réponse négative de celle-ci, il lui commanda d'apporter une tasse de bouillon.

— Cela ne pourra pas vous faire de mal, ajouta-t-il en se tournant vers la marquise et il remit la main sur son front.

Elle resta silencieuse et ferma les yeux.

— La lumière vous incommode !

— Un peu.

Le marquis ôta la lampe du meuble où la servante l'avait posée, la plaça sur une petite table à l'écart et, l'air anxieux, revint auprès du lit.

La servante ayant porté le bouillon, il lui prit la tasse des mains et la tendant à sa femme :

— Il n'y en a qu'une gorgée, dit-il. Buvez-le, avant qu'il soit refroidi.

Et il semblait implorer une grâce de la marquise.

Elle se souleva sur un coude et but lentement.

— Merci dit-elle, en se laissant retomber sur le lit.

Le marquis la regardait avec une vive inquiétude. Il lui semblait que quelque malheur allait survenir et que cette pauvre créature innocente devait payer pour lui. La tendresse inaccoutumée de sa voix et de ses manières provenait de cette appréhension.

Et pendant qu'il restait là, le regard fixe, penché sur le lit, Zosima pensait à ce geste de son mari, à cette douloureuse expression qu'elle avait surprise le matin même sur son visage, et qui l'avait tellement troublée.

Elle pensait aussi à ce panier et à cette lettre venant de Modica qu'un jeune chevrier avait porté dans la journée.

— Qui vous envoie ? lui avait-elle demandé, bien qu'elle eût tout de suite compris de quelle part venait ce messenger.

— Ma tante Spano... Solmo, comme on l'appelait ici. Elle baise les mains à Leurs Excellences.

Quoique s'attendant à entendre ce nom, la marquise en avait été bouleversée jusqu'au fond de l'âme.

— Le marquis n'est pas ici. Voulez-vous l'attendre dit-elle.

— J'attendrai. Ma tante voudra savoir si j'ai bien fait la commission et si vous avez goûté ce qu'elle envoie. Ce sont des fromages comme on n'en fait pas à Rabbato. C'est pourquoi elle m'a dit : « J'ai cru pouvoir prendre la liberté... »

— C'est bien. Vous devez être fatigué. Vous mangerez bien quelque chose.

Et ayant donné à la servante l'ordre de servir à la cuisine le jeune garçon, la marquise avait senti grandir son trouble devant cette lettre qu'elle avait jetée sur une table, comme si elle lui eût brûlé les doigts.

Que voulait cette femme ? Pourquoi se rappelait-elle ainsi au souvenir du marquis ? Il lui sembla la voir, tout à coup, circuler de nouveau dans cette maison où elle avait régné pendant dix ans, régnant tout d'abord dans le cœur du marquis, comme elle, l'épouse, n'y était pas arrivée. Il lui sembla que cette lettre et ce panier cachaient un piège destiné à faire reprendre à cette femme la place qu'elle avait eue autrefois et à en chasser celle qui l'occupait légitimement. Et elle fixait des regards méfiants sur ce panier qui contenait peut-être quelque maléfice. Elle avait souvent entendu des femmes du peuple raconter des histoires de sortilèges, de maléfices préparés dans une tourte, dans une fri-

ture et ayant produit soit une lente maladie amenant la mort, soit une recrudescence de passion confinant à la folie, et elle les avait écoutées avec un sourire d'incrédulité ; et ces histoires lui revenaient maintenant à l'esprit et, dans l'état d'exaltation où elle était, lui causaient une véritable angoisse. Non, elle ne permettrait pas que le marquis mangeât de ces fromages et elle, non plus, n'y toucherait pas. Qui sait ? Il y a tant de choses qui peuvent être des fables et qui sont vraies pourtant ; sans cela, on ne les raconterait pas et elles n'obtiendraient pas crédit, même auprès des simples. Peu à peu, ce soupçon s'empara tellement de son esprit qu'il prit à ses yeux l'évidence de la certitude, et que, à travers les jours de ce panier d'osier, il lui semblait sentir la maligne influence qui y était renfermée se répandre au dehors, pénétrer en elle, corrompre son sang, empoisonner la source de sa vie. Elle eut la tentation d'ouvrir la lettre et de la lire, ou bien de la déchirer sans la lire, car les mots eux-mêmes que cette main avait tracés pouvaient avoir quelque funeste puissance. Elle résista et ordonna à Maria de mettre panier et lettre dans un petit buffet dont on ne se servait pas d'ordinaire.

Toute la matinée elle eut devant les yeux la figure d'Agrippina, telle qu'elle l'avait vue à la dérobée deux ou trois fois, il y avait des années de cela. Alors, elle lui avait simplement porté envie, se sentant inférieure en jeunesse et en beauté, mais n'ayant ni mépris, ni haine pour cette fille des champs, car Zosima estimait que ce n'était pas sa faute si le marquis l'avait voulue et l'avait gardée chez lui. Elle en avait eu pitié, au contraire. Comment cette pauvre enfant n'aurait-elle pas cédé aux conseils de la misère, aux sollicitations d'un grand personnage comme le marquis, et ne serait-elle pas tombée ?... Mais après ? Zosima se rappelait le soupçon qu'avait eu la baronne, lors du meurtre de Rocco, que la Solmo y avait trempé. Elle se souvenait du soupir de

satisfaction de la vieille dame quand Agrippina avait quitté Rabbato pour suivre son second mari. « Je ne m'en sens pas d'aise, ma fille ! s'était-elle écriée. Tu es débarrassée d'une grande ennemie ! » À ce moment, les paroles de la baronne avaient paru exagérées à Zosima. Maintenant elle les jugeait au-dessous de la vérité. Oui, cette femme était sa grande ennemie et elle l'avait retrouvée, invisible, mais présente, dans cette maison où si longtemps elle avait vécu ; elle l'avait retrouvée, lui barrant l'entrée du cœur du marquis, ne permettant pas à l'épouse d'y pénétrer... Et elle se montrait maintenant ; elle arrivait de loin avec son cadeau et sa lettre, pour renforcer son pouvoir qu'elle croyait peut-être diminué ; elle arrivait pour mettre en œuvre un mortel maléfice contre la femme de celui qu'elle voulait ressaisir.

Allant d'une chambre à l'autre, se tordant les mains, parlant à haute voix, les yeux pleins de larmes qui ne tombaient pas, Zosima mettait toutes ses suppositions en regard de la conduite du marquis envers elle et y trouvait une claire confirmation de ses doutes et de ses craintes. Ah Seigneur ! Qu'avait-elle donc fait pour mériter de souffrir ainsi ? N'avait-elle pas déjà assez souffert ? Mais tout ce qu'elle avait supporté dans sa triste vie ne lui semblait rien en comparaison de ce qu'elle souffrait maintenant. Quelle désolation dans son pauvre cœur !

Après cette extrême agitation, une sorte de torpeur l'avait envahie, un cercle de fer lui avait serré les tempes et les lui serrait encore, tandis que le marquis, dans la pénombre de la chambre, les mains appuyées au bord du lit, n'osait plus la questionner et qu'elle aurait voulu lui crier : « La lettre est là ! Le panier est là ! » comme si son mari, sachant déjà qu'on les avait apportés, ne se fût penché vers elle, l'interrogeant du regard, que dans l'attente de cette révélation !

D'une voix étranglée par l'émotion elle lui dit enfin :

— Avez-vous vu ce chevrier qui est venu de Modica ?

— Non. Que veut-il ?

— Il vous le dira ; d'ailleurs, il a porté une lettre pour vous. Il a aussi porté un panier.

— Ah ! fit le marquis en fronçant le sourcil.

— Cette lettre et ce panier sont dans le petit buffet de la chambre noire, en bas.

Le marquis eut un mouvement d'épaules comme pour dire que peu lui importait.

— Si je vous priais... dit la marquise en balbutiant, tant son émotion était grande. Elle s'arrêta un instant, puis, sur un tout autre ton :

— Mais non ! reprit-elle, je suis sotté !... Je ne veux pas encore m'attirer un refus ! et elle éclata en pleurs.

— Zosima !... Zosima ! Que s'est-il passé ? Ne me cachez rien ! s'écria le marquis tout interdit.

— C'est vous, c'est vous qui me cachez quelque chose ! répondit-elle, au milieu de ses sanglots.

Elle se souleva, s'assit sur le lit, et réprimant ses larmes, elle répéta :

— Oui, oui ! Vous me cachez quelque chose !... Vous ne me traitez pas comme votre femme ! Pas même comme une amie. On confie tout à une amie, on lui demande des consolations, des conseils. Mais moi, ici, je suis une étrangère qui doit tout ignorer, qui doit se dévorer le cœur dans les ténèbres. Oh ! je ne parle pas pour moi ; je ne me soucie point

de moi, je parle pour vous. Vous souffrez, vous aussi ; je le vois bien. N'êtes-vous pas continuellement sur vos gardes ? Voilà déjà quelque temps que je m'en suis aperçue. Chacune de mes questions, chacune de mes paroles même vous mettent en défiance. Si je ne vous aimais pas, je ne le remarquerais pas peut-être. Si je ne vous aimais pas, je ne me torturerais pas en me demandant sans cesse : Est-ce à cause de moi ? En quoi ai-je pu lui déplaire ? Si c'est le cas, c'est bien involontairement, je vous l'assure, et vous devriez me le dire... Si vous avez éprouvé une grande déception, vous devriez me le dire aussi... Je n'ai pas voulu vous tromper, moi... Vous êtes venu me chercher quand je ne me faisais plus aucune illusion, quand je n'espérais plus !...

— Oh ! marquise... Oh ! Zosima !...

— Appelez-moi seulement Zosima. Jusqu'à présent je n'ai pu devenir marquise de Roccaverdina !

— Ne parlez pas ainsi !

— Je suis forcée de parler !... Voudriez-vous me faire croire, par exemple, que l'annonce de cette lettre et de ce panier ne vous a produit aucune impression ? Laquelle, je ne sais... Vous avez eu un haussement d'épaules, mais cela ne prouve rien ; cela ne révèle pas ce que vous avez pensé, ce que vous pensez en ce moment... Appelez Maria, faites-vous donner cette lettre... Elle contiendra peut-être des choses qui pourront vous faire plaisir... vous émouvoir, vous distraire du présent qui paraît vous peser... Si j'étais un obstacle... Oh je ne suis qu'un brin de paille que vous pouvez écarter d'un souffle !... Vous le savez... Vous le savez !

Sa voix, qui avait vibré un moment avec une douloureuse ironie, était devenue tremblante, incertaine, s'était de plus en plus affaiblie au milieu des sanglots qui avaient écla-

té de nouveau, et ses dernières paroles furent étouffées par la crise de larmes qui la renversait sur ses oreillers, la figure cachée entre les mains.

— Mais, dites-moi la vérité ! Que vous a-t-on fait croire ? Dites-moi la vérité !

Le marquis ne pouvait se figurer que l'envoi de ce panier et de cette lettre eut suffi à provoquer cette explosion de jalousie, ce cri d'un cœur bouleversé. Il s'imaginait que pendant son absence quelque chose de grave, d'inattendu avait dû se passer ; c'est pourquoi il insistait et répétait : « Dites-moi la vérité ! Dites-moi la vérité ! »

Se serrant fortement le front de ses mains convulsées il était allé précipitamment mettre le verrou à la porte pour empêcher que Maria, qui n'avait pas encore pris l'habitude de frapper avant de s'introduire dans une chambre, n'entrât à l'improviste et, revenu auprès du lit, caressant la tête de sa femme, il la suppliait doucement de se contenir, de se calmer.

— Vous êtes excitée, Zosima... Vous avez la fièvre, sans doute... Vous, un obstacle ! Comment avez-vous pu dire cela ? Obstacle à quoi ?... Oh ! je ne veux pas vous faire l'injure de vous croire jalouse d'une ombre ; ce serait indigne de vous... Vous me jugez mal. Ce panier ?... Je le ferai jeter dehors avec tout ce qu'il contient... Cette lettre ?... Je ne la lirai pas ; je la brûlerai sans l'ouvrir. Vous devriez la lire, vous, pour vous détromper... Que pourrais-je vous cacher ?... Ma vie s'écoule sous vos yeux... Je ne suis pas aimable, je le sais ; je suis rude de manières. Mon oncle, don Tindaro, m'a appelé le marquis paysan, mais cela ne m'humilie pas, je vous l'avoue. J'aurais pu vivre dans l'oisiveté comme tant d'autres, je le pouvais mieux que beaucoup d'autres... je vis en agriculteur. Cela vous froisse-

t-il ? Le cousin Pergola m'en veut et lui et d'autres parlent mal de moi parce que j'ai refusé d'être maire. Je n'ai pas de sottes ambitions, je préfère continuer à faire le paysan. En êtes-vous fâchée ? Vous ne devriez pas me juger comme mon oncle, comme mon cousin, comme les autres, vous, Zosima !... Oui, j'ai des préoccupations... de graves intérêts en jeu... Mais cela s'arrangera... Vous n'avez pas à vous en inquiéter... Il se peut faire que je donne trop d'importance à certaines choses... Mais ma vie est ainsi organisée, je ne peux plus rester inactif, je ne peux plus m'arrêter... S'il nous vient un fils – et j'espère qu'il nous en viendra un – il ne faudra pas qu'il puisse dire que son père a été un inutile, orgueilleux seulement de son titre de marquis. Et parce que j'aurai été un marquis paysan, il ne pourra pas dire que j'ai sali le nom des Roccaverdina !

Il s'arrêta brusquement. Il avait parlé, parlé, avec une fougue extraordinaire et voilà que soudain, et par l'effet de ses propres paroles, le passé s'était dressé de nouveau devant lui et que sa conscience prononçait contre lui un terrible verdict ! Ah ! cette obsession des souvenirs ! Cette inexorable fatalité qui réapparaissait toujours ! Le temps, les circonstances, rien n'y faisait !... et il s'attendrissait à la vue de cette douce créature qui sanglotait parce qu'elle l'aimait et ne réclamait rien qu'un peu d'affection, qu'une bonne parole, qu'un geste caressant !... Mais il y avait quelque chose qui lui glaçait le cœur, qui lui paralysait la langue, qui rendait ses manières dures au moment même où il aurait voulu se montrer tout autre... Et Zosima devait croire qu'il ne s'apercevait de rien, qu'il restait indifférent à ses tristesses, à ses angoisses, et que le passé... Ah ! si Zosima avait pu savoir comme il se maudissait lui-même, jour après jour !... Si elle avait pu savoir !

Il continua à parler, à parler, mais le courant intérieur de ses pensées était autre que celui de ses paroles et il lui fallait faire un effort pour les suivre ; un effort aussi pour résister à la tentation qui lui venait de crier à sa femme : « Je vous expliquerai !... Je vous dirai tout, tout ! » de sorte que, peu à peu, et par suite de cette tension d'esprit, sa voix s'éleva, devint âpre et, au lieu de révéler quoi que ce fût, il dit des choses qui n'expliquaient rien du tout.

— Écoutez, Zosima !... Écoutez-moi bien. Je ne peux pas vous voir pleurer, je ne veux plus vous voir pleurer ! Vous êtes la marquise de Roccaverdina... Soyez-en fière et orgueilleuse. Et ne me dites jamais plus, jamais plus, que vous doutez de moi, que vous ne vous sentez pas aimée ; vous me faites une grave injure ; je ne puis le tolérer... La jalousie est chose basse... La jalousie du passé est pire encore... Calmez-vous ; je vois que vous n'êtes pas bien... Demain, je ferai chercher le médecin... et je ferai dire aussi à votre mère de venir ; c'est une femme de grand bon sens, elle saura vous donner de sages conseils, j'en suis sûr... D'ailleurs, vous n'avez pas besoin d'être conseillée par d'autres que par moi. Vous devez avoir confiance en moi... Que ce soit la dernière fois que nous ayons à parler ensemble d'un sujet si désagréable. Il en sera ainsi, si vous m'aimez ! Il en sera ainsi, si vous ne voulez pas me faire de la peine !

En dernier lieu, sa voix était devenue sévère, tellement que la marquise intimidée avait cessé de pleurer. Elle le suivit des yeux quelques instants, tandis que, la tête basse, le front plissé et les mains derrière le dos, il allait et venait par la chambre, puis elle lui fit signe de s'approcher.

— Pardonnez-moi ! lui dit-elle. Jamais plus ! Jamais plus !

— Nous verrons ! répondit-il sèchement.

## XXXII

Quelques jours après, don Aquilante étant venu pour parler au marquis des menaces de procès de la Banque de Sicile, fut abasourdi de l'entendre soudain lui poser cette question :

— Vous ne l'avez plus revu ?

— Qui ?

— Lui !... Et cet *autre* ?

Il parlait bas, comme s'il avait eu peur que quelqu'un l'écoutât, et ils étaient tous les deux seuls dans son cabinet dont la porte était fermée et ses yeux clignotaient en parlant. Il parut fort étrange à l'avocat que le marquis eût envie de plaisanter au moment de traiter d'affaires sérieuses et il répondit :

— Nous parlerons de cela une autre fois. Je ne m'en suis pas occupé. Pour aujourd'hui, pensons à la Banque de Sicile.

— Oui... pensons à la Banque de Sicile... pensons-y bien, répéta vaguement le marquis.

Et il resta absorbé, les yeux fixés dans le vide. Don Aquilante le regarda, ahuri.

— Vous sentez-vous indisposé ? lui demanda-t-il hésitant.

— Qui vous l'a dit ? fit le marquis en paraissant se ressaisir. J'ai un clou, ici, juste au milieu du front, ajouta-t-il. Cela passera. Je ne dors pas depuis plusieurs nuits... c'est

comme si on me tenait deux doigts sur les paupières pour les empêcher de se fermer.

— Je reviendrai demain cela ira mieux, j'espère.

— Cela ira mieux, dit le marquis d'un air distrait.

L'avocat sortit du cabinet en hochant la tête. En passant devant la porte du petit salon, il s'entendit appeler :

— Don Aquilante !

— Oh ! madame la marquise !...

— Vous partez déjà ? Asseyez-vous un instant.

— Je dois revenir demain. Le marquis se sent un peu souffrant...

— Il l'est, certainement, je m'en aperçois bien.

— Il se fatigue trop...

— Oui, c'est cela, sans doute. Je n'ose même pas lui demander comment il est ; il s'irrite, il ne répond pas.

— C'est un effet de l'insomnie.

— Et de la faiblesse ; il mange si peu depuis quelques jours ! Je suis inquiète. Il reste renfermé dans son cabinet, furetant dans ses papiers... Votre visite ne me rassure pas. Excusez-moi ; les affaires vont mal, peut-être ?

— Le marquis les a un peu négligées. Les temps sont durs et il n'est pas habitué à compter l'argent qu'il dépense. Cette bienheureuse Société Agricole en a beaucoup englouti. S'il m'avait écouté...

— Il ne s'agit de rien de bien grave, j'espère !

— Non, mais cela peut le devenir ; il faut y aviser et promptement. C'est l'histoire de la boule de neige : elle roule, roule, grossit et devient avalanche.

— Mon mari le comprend-il ? En est-il préoccupé ? Je vous le demande, parce que, je vous le répète, je suis inquiète. Je ne l'ai jamais vu si absorbé, si taciturne. Depuis hier, c'est à peine s'il a dit vingt paroles, et j'ai dû les lui arracher de la bouche.

— Il est solide ; il a une santé de fer ; vous pouvez être tranquille à cet égard, Madame.

Depuis quatre jours, en effet, la manière d'être du marquis était si étrange, que Zosima ne savait plus que penser, ni que faire. Elle avait promis : « Jamais plus ! Jamais plus ! » et elle craignait en parlant, en questionnant son mari, de provoquer une scène violente comme dernière. Qui sait ? Peut-être voulait-il la mettre à l'épreuve. Et ce doute la rendait timide, circonspecte en chacune de ses paroles, en chacun de ses actes.

Le fermier de Margitello avait fait demander les ordres du marquis touchant certains travaux à entreprendre. Devait-il faire à son idée ? Mais le marquis était entré en fureur, à peine Titta avait-il ouvert la bouche pour transmettre la demande du fermier.

— Toi et lui vous n'êtes qu'une bête ! Oui, tous les deux, des imbéciles, des idiots ! Je devrais vous chasser tous !

Et, s'étant renfermé dans son cabinet, en faisant claquer la porte avec colère, il avait continué à crier :

— Imbéciles ! Crétins ! de cette voix de tonnerre qui depuis quelque temps n'avait pas résonné chez lui.

Ce soir-là, à table, il mangea peu et sans plaisir.

— Tenez... prenez cela... je sais que vous l'aimez, dit la marquise en mettant une aile de poulet rôti sur son assiette.

— Oui, oui, mettez-moi les morceaux dans la bouche, comme à un enfant ! s'écria le marquis d'un ton sarcastique.

Et il éloigna son assiette rageusement.

Il était pâle, avec des yeux sombres qui semblaient regarder sans voir, même quand ils se fixaient avec une attention intense sur un point quelconque, comme ils le faisaient en ce moment. La marquise, effrayée par ces regards, eut alors l'impulsion de lui dire :

— Vous n'êtes pas bien, Antonio... Que sentez-vous ?

— C'est vrai, répondit-il docilement, je ne suis pas bien. Il ne me permet pas d'être bien !... Il ne veut pas que je sois bien !...

— Qui ? qui ne veut pas ?

— Ah ! personne, personne !... Ce clou ici !

Et il fit le geste d'arracher de la main avec emportement le clou qu'il sentait fixé dans son front.

— Il faut vous coucher, dit la marquise, le repos vous soulagera.

Et, docilement encore, il répéta :

— Oui, il faut me coucher, il faut me coucher... Venez, vous aussi.

Il s'était ratatiné et presque pelotonné dans son lit, les genoux pliés, les mains devant les yeux, après s'être laissé aider par sa femme à se dévêtir, et il paraissait s'être tout de suite endormi. La marquise restait là à l'observer, le cœur

gros du pressentiment d'une grave maladie. De peur de le réveiller en se couchant, elle s'assit sur une chaise basse au pied du lit, attendant. Elle priait mentalement et tressaillait chaque fois que le marquis marmottait dans son sommeil quelques paroles incompréhensibles. Elle quitta la chambre un moment pour aller dire à Titta d'aller dire au médecin de venir le lendemain matin et avertir M<sup>me</sup> Mugnos que le marquis était indisposé. Elle se hâta de retourner auprès de son mari et, comme elle entra dans la chambre, elle l'entendit balbutier des mots entrecoupés :

— Non, non !... Ne le laissez pas venir !... disait-il. Fermez bien la porte !... Venez ici, au bord du lit... Comme cela, il ne pourra pas me tenir les doigts sur les paupières... pour m'empêcher de dormir... Il ne peut pas vous nuire, à vous... Vous n'avez rien fait, vous...

Les prunelles dilatées, les mains étendues en avant, la voix tremblante et des frissons lui courant par tout le corps, le marquis s'agitait sous les couvertures, se tournant avec angoisse d'un côté et de l'autre, relevant la tête des oreillers pour jeter autour de lui des regards empreints de soupçon et de terreur, les fixant sur la marquise, comme s'il eut voulu l'interroger et ne l'eût pas osé.

Elle ne savait que lui dire, un peu apeurée par son délire ; elle se bornait à rajuster les couvertures, cherchant ainsi à empêcher les mouvements désordonnés et convulsifs dont il accompagnait ses paroles.

— Il est parti !... Il va et vient... Don Aquilante devrait le chasser...

— Je le lui dirai... Il le chassera, répondit la marquise, entrant dans ses idées pour le calmer.

Il se tut un moment, sans cesser pourtant de regarder autour de lui de cet air soupçonneux et craintif, puis il reprit à voix basse, avec précaution :

— Personne ne m'a vu... Avec ce grand vent, il n'y avait âme qui vive dans les rues... Et puis... un confesseur a la bouche scellée... N'est-ce pas ?

— Sans aucun doute.

— Et, enfin, les morts ne parlent pas !... N'est-ce pas ?... Il était tout jaune dans son cercueil... les yeux fermés... la bouche close... les mains croisées... Comment s'appelait-il ?... Ah ! don Silvio !

Que signifiaient ces réflexions ? La marquise ne comprenait pas à quelles circonstances elles pouvaient se rapporter ; mais elle entrevoyait quelque chose de triste dans cette obscurité et elle aurait voulu la dissiper, poussée par une douloureuse curiosité.

Le marquis s'était tu de nouveau ou balbutiait des mots qui n'avaient aucun sens pour elle.

— Oui, ils ont juré !... Pourquoi ont-ils juré ?... Pour se moquer de moi ?

Il recommençait à s'agiter, à se tourner de côté et d'autre, bouleversant les couvertures, se mettant en colère. Une sale injure lui sortit de la bouche. Elle ne pouvait s'adresser à la marquise. Il la répéta, en s'échauffant de plus en plus, comme s'il l'avait crachée à la figure d'une femme, au loin ; cela se voyait d'après l'expression et le geste... La marquise eut un affreux serrement de cœur. L'idée de sorcellerie qui l'avait si fort troublée le jour où le panier et la lettre de la Solmo lui avaient été remis, s'empara de nouveau de

son esprit en la terrifiant. Ne voyait-elle pas les effets du maléfice ?

Et, soudain, elle poussa un grand cri, appelant :

— Maria ! Titta !

D'un bond, le marquis, rejetant les couvertures, repoussant les mains de sa femme, avait sauté à bas du lit et commençait fiévreusement à s'habiller.

Elle ouvrit la porte, appelant plus fort, puis, surmontant la frayeur que lui inspirait l'état violent de son mari, elle chercha à l'empêcher de continuer à se vêtir :

— Antonio ! Marquis ! suppliait-elle, le prenant par un bras, sans faire attention aux rudes secousses qu'il lui donnait. Tout droit, les lèvres serrées, les yeux hagards, le marquis repoussait plus vigoureusement encore Maria et Titta, qui, à moitié vêtus, étaient accourus aux appels de leur maîtresse et l'aidaient dans ses efforts.

— Il a le délire... C'est la fièvre... expliquait-elle.

Maria avait été renversée sur le bord du lit d'un furieux mouvement de bras du marquis et Titta, étourdi par un soufflet qu'il avait reçu, n'osait plus lutter avec lui.

— Antonio ! Antonio !... De grâce ! suppliait toujours la marquise.

Il la regardait fixement, sans paraître la reconnaître, et à peine eut-il fini d'enfiler sa jaquette que, d'un geste violent, il l'écarta et sortit de la chambre en plaquant contre le mur Titta qui cherchait le retenir.

— Oh ! Dieu ! Que faire ? Où va-t-il ? Appelez au secours, Titta ! Appelez au secours !

Dans l'émoi et le trouble où ils étaient, ils ne savaient comment le rattraper. Titta courait le premier, une lumière à la main, la marquise le suivait, et Maria venait derrière, s'écriant d'une voix éplorée : « Ô très Sainte-Vierge ! Ô notre très belle et très sainte Mère ! »

— Appelez au secours ! répétait la marquise.

Arrivés au bas de l'escalier, ils virent que la porte d'entrée était ouverte, et Titta, ayant jeté un coup d'œil autour de lui dans le vestibule, s'écria avec effroi :

— Ah ! Sainte Vierge ! il a pris son fusil !

— Cours dehors !

Tous les trois s'élançèrent dans la rue, courant après le marquis, sans presque savoir ce qu'ils faisaient, et lui, sourd aux appels de la marquise et de Titta, descendait rapidement la route sous le château, avec son fusil en bandoulière.

— Voilà du monde ! dit Titta. Que Madame la marquise retourne à la maison... nous rattraperons Monsieur le marquis !

Trois paysans étaient accourus à ces cris désespérés retentissant dans la nuit. Et Titta, courant toujours, leur disait :

— Un accès de fièvre... le délire... Rattrapez-le !... Arrêtez-le !

Arrivée devant la petite chapelle, la marquise tomba épuisée dans les bras de Maria, sanglotant et ne pouvant courir davantage.

Pendant quelques instants, elle put encore entendre la voix de Titta qui criait : « Monsieur le marquis ! Excellence ? » Et le bruit des pas de ceux qui avec lui couraient

après son mari ; puis dans le grand silence nocturne, elle n'entendit plus que le grincement des roues d'une charrette qui montait lentement la grand'route et l'aboiement d'un chien.

## XXXIII

Le lendemain matin, tout Rabbato savait déjà la nouvelle de la folie subite du marquis de Roccaverdina.

— Mais comment ? Mais comment ?

Son oncle, don Tindaro, accourait, mais un peu tard. Personne n'avait pensé à le faire prévenir, et plusieurs l'avaient arrêté en chemin, lui demandant des détails, – on disait tant de choses ! – et s'étonnant d'entendre le chevalier déclarer qu'il ne savait rien et se hâtait d'aller se renseigner par lui-même. Était-ce un accès de fièvre chaude ou un véritable état de démence ? Il ne pouvait y croire un homme aussi bien équilibré que son neveu !

Sur la place de Saint-Isidore, le notaire Mazza l'avait accosté :

— Est-ce vrai ? Quel malheur !

— Mais j'en sais moins que vous. J'habite à l'autre extrémité de la ville. Je veux voir ce qu'il en est de mes propres yeux avant de rien dire.

— Il a essayé de tuer la marquise.

— Ah ! Comment ? la marquise ?...

— Oui, la prenant pour la Solmo... le feu couvait toujours sous la cendre !

— Bah ! Taisez-vous donc ! Vous dites des bêtises comme le chanoine Cipolla qui prétend que la faute en est à

don Aquilante avec son spiritisme. Il lui aurait troublé la cervelle en lui faisant évoquer Rocco Criscione.

— Cela peut être ! Cela peut être, chevalier ! De fait, puisque le marquis s'accuse d'avoir été son assassin...

— Lui ! Mon neveu ! Allons donc ! On dit des choses si étranges dans le délire ! Pour moi, c'est un cas de fièvre pernicieuse.

— Dieu le veuille, cher don Tindaro !... Mais les paysans qui l'ont rejoint avec Titta son cocher, sur le chemin de Margitello...

— Sur le chemin de Margitello ?

— Mais oui ! il s'est échappé de chez lui avec son fusil... Vous ne savez donc vraiment rien ? Et là-bas, derrière la haie des figuiers d'Inde, il a tiré à l'endroit même où Rocco Criscione a été tué, en criant : « Chien de traître !... Tu avais juré ! Chien de traître ! » C'est miracle que le coup n'ait pas atteint Titta ! Ils ont dû l'entortiller comme ils ont pu dans leurs vestes qu'ils ont ôtées de sur leur dos, n'ayant pas autre chose sous la main pour l'empêcher de se faire du mal ou de leur en faire. Le spiritisme ? Cela peut bien être !... Et vous verrez que don Aquilante deviendra fou comme le marquis !

— Il me semble rêver !

— Pauvre marquise ! Pas même une année de bonheur !

Ils durent frapper plusieurs fois avant qu'on vînt leur ouvrir la porte cochère que l'on tenait fermée pour que la foule des curieux n'envahît pas la maison.

— Mais comment ? Mais comment ? – répétait don Tindaro, en entrant dans le petit salon où la marquise venait de s'évanouir pour la troisième fois.

Au milieu de tant de monde et du désarroi général, personne ne l'écoutait. M<sup>me</sup> Mugnos et Christine, aidées du chevalier Pergola, portèrent dans sa chambre la pauvre Zosima qui, les bras pendants, les yeux fermés, le visage d'une pâleur de cire, semblait être morte.

— Mais comment ? Mais comment ?... Docteur ?

— Folie furieuse ! répondit le docteur Meccio. Il est là dans son cabinet. Vous vous souvenez, notaire, de ce certain jour au Casino où le marquis s'emballa si bien. Eh ! eh ! qu'en dites-vous maintenant ?

Et il alla donner ses soins à la marquise.

Du corridor, don Tindaro et le notaire entendaient les hurlements du marquis, quoique la porte du cabinet fût fermée.

— Il faudrait la camisole de force ? dit le chevalier Pergola qui les avait rejoints. Mais où en trouver une dans ce sale pays ?... Nous avons dû l'attacher sur un fauteuil... pieds et poings liés ! Qui aurait jamais pu supposer...

Don Tindaro n'osait s'avancer dans le cabinet, horrifié à la vue du marquis presque méconnaissable qui, les cheveux en désordre, l'écume à la bouche, se débattait en criant des paroles confuses et en agitant la tête de côté et d'autre.

— Mais comment ?... Mais comment ?

— C'est venu subitement, expliquait le chevalier Pergola. Depuis plusieurs jours il se plaignait d'une douleur à la tête, d'un clou, disait-il, enfoncé dans son front... Le mal a

travaillé, travaillé sourdement... Le remords aussi ! C'est certain... c'est lui qui par jalousie a assassiné Rocco.

— C'est inexplicable ! s'écria le notaire.

— Au contraire, tout s'explique maintenant, répondit le chevalier.

Puis ils restèrent silencieux, regardant le marquis dont la tête se balançait sans cesse et qui avec une sorte de rythme hurlait sans s'arrêter : « Ah ! ah !... Oh ! oh ! » mêlant à ces cris des paroles qui révélaient les rapides hallucinations de son cerveau dérangé :

— Le voilà ! Le voilà !... Renvoyez-le !... ah ! ah ! oh ! oh ! Silence ! Vous êtes confesseur !... Vous ne pouvez parler !... Personne ne peut rien dire !... ah ! oh ! oh ! oh !

— Toujours ainsi ! – dit Titta qui roulait des yeux fous, lui aussi.

— Toujours ainsi – confirma maître Vito, le cordonnier d'à côté, qui prêtait main-forte à Titta pour maintenir en place le fauteuil où ils avaient solidement attaché l'infortuné marquis.

— Et il n'y a pas une semaine que, passant devant mon échoppe, il s'est arrêté pour me dire un petit bonjour amical. Il était de belle humeur, ce matin-là. Ah ! Seigneur ! Qu'est-ce que de nous !

Deux jours s'étaient écoulés et, malgré la terrible révélation qui éveillait une grande pitié pour le malheureux Neli Casaccio condamné injustement et mort en prison, les gens s'apitoyaient aussi sur la folie du marquis ; seule, Zosima restait inexorable, inflexible, sourde à tout raisonnement.

— Non, maman, je ne puis pardonner !... C'est une infamie, une grande infamie !... Tu ne comprends donc pas ! Il l'a aimée jusqu'à devenir assassin à cause d'elle !... Je te le disais : je n'ai rien été ! oh ! rien ! pour lui !

— Mais que dira-t-on de toi ?

— Que m'importe ce que l'on dira ! Je veux partir d'ici ! Je ne veux pas rester un seul jour de plus dans cette maison... Elle me fait horreur !

— Mais c'est de la folie, cela aussi ! Tu es sa femme. Tu ne dois plus voir en lui maintenant qu'un malheureux, un malade...

— Il a des parents, qu'ils s'occupent de lui. Je me sens mourir ici. Cette maison est maudite ! Veux-tu donc que je meure ?

— Oh ! Zosima !... Jésus-Christ nous a commandé de pardonner à nos ennemis.

— Tais-toi, Christine !... Tu ne peux rien y comprendre, toi ! avait-elle répondu dédaigneusement à sa sœur. Jusqu'à devenir assassin... pour cette femme !

C'était cette pensée qui dans son cœur passionné l'emportait sur tout le reste, et ce cœur maintenant débordait de haine tout autant qu'il avait débordé d'amour peu de jours auparavant. Son sang s'était changé en fiel. Ah ! avec plus de raison que jamais elle pouvait maintenant être jalouse de celle qui avait été aimée à ce point et devait s'enorgueillir en l'apprenant !

Pourquoi n'avait-elle pas obéi à l'avertissement de ses hésitations ! Pourquoi s'était-elle laissée persuader par la baronne et par sa mère ? Pourquoi lui avait-on redonné les illusions et les espérances qu'elle avait perdues ? Elle ne serait

pas devenue la marquise de Roccaverdina pour ne l'être que de nom, comme elle l'avait été ! Rien, rien ne pouvait réparer cela, rien ne pouvait la consoler ! Non, non ! c'était fini désormais ! Si son mari venait à guérir, l'affreuse blessure qui s'était ouverte dans son cœur ne guérirait pas ! Quelques jours auparavant, elle pouvait se résigner, se laisser bercer par quelques bonnes paroles, par les apparences ; maintenant, c'était impossible ! Elle devait se considérer comme une étrangère dans cette maison que sa présence de femme légitime n'avait pu rebénir... Maman Grazia, la pauvre vieille, s'était trompée !

Et, ferme dans sa résolution, elle persistait à dire :

— Ce soir, à une heure avancée, quand personne ne pourra s'en apercevoir, avec les seuls vêtements que j'ai sur moi !... C'est inutile, maman, tu ne pourras pas me persuader du contraire.

— Si tu le voyais, tu en aurais pitié !

— Dieu est juste ! C'est la main de Dieu qui est sur lui !

— Dieu te punira également si tu ne fais pas ton devoir... Je ne te reconnais pas, Zosima, toi si douce, si bonne ?

— Il m'a rendue méchante ; il m'a pervertie ! Il m'a fait devenir une créature sans cœur. La faute en est à lui !

Et vêtue de noir, presque en veuve, tard dans la soirée, elle descendait par le petit escalier de service avec sa mère, s'appuyant au bras de sa sœur, et sortait de l'antique palais des Roccaverdina en suivant les ruelles obscures. Elle avait évité de passer devant la porte du cabinet où depuis quatre jours hurlait le marquis, sans que jamais le nom de Zosima lui fût venu aux lèvres.

Don Tindaro et le chevalier Pergola entraient de temps en temps voir le malheureux dément, qui ne les reconnaissait pas, et sortaient atterrés.

Le docteur Meccio, accouru dès le premier jour, plus par maligne satisfaction que par zèle, avait dû céder le pas au docteur La Greca, médecin de la famille. C'était lui maintenant qui soignait le marquis et il avait fait remplacer les cordes par de larges bandes et demandé à Catano un appareil à douches.

Don Tindaro aurait voulu qu'on essayât de traitements et de remèdes divers.

Les hurlements de son neveu lui déchiraient le cœur et il se désolait de la réponse du médecin.

— Ce sera déjà beaucoup si nous réussissons à lui faire prendre un peu de nourriture !

De fait, il fallait user de menaces pour lui faire avaler ce qu'on lui mettait de force dans la bouche. Il serrait les dents, il opposait une furieuse résistance, il agitait encore davantage de droite et de gauche sa pauvre tête et redoublait ses cris.

Le docteur l'avait fait transporter dans une chambre plus vaste et plus aisée où l'on avait pu installer commodément l'appareil à douches et parfois le dément avait des intervalles de calme. Mais c'était un calme illusoire. La force du mal le dominait toujours et le travaillait intérieurement et, après être resté étendu sur son lit, les yeux grands ouverts et fixes, marmottant des mots sans suite, il sortait tout à coup de cet état pour éclater de nouveau en hurlements et en exclamations de terreur que l'on entendait jusque sur l'esplanade du château : « Le voilà ! Le voilà !... Renvoyez-

le ! Ah ! ah ! oh ! oh !... Le crucifix !... Remettez-le à sa place, dans la chambre d'en haut ! Oh ! oh ! ah ! ah ! »

Et les noms de Rocco Criscione, de Neli Casaccio, du compère Santi Dimaura, qu'il prononçait tour à tour, faisaient comprendre par quelle triste accumulation d'affreux souvenirs son esprit avait été dérangé, et dérangé à tout jamais, car déjà la folie se changeait en hébètement, sans espoir de guérison.

Don Tindaro, d'un âge déjà avancé, ne pouvait plus supporter ce lamentable spectacle, et le cousin Pergola qui, depuis quinze jours, n'avait pas bougé du palais Roccaverdina, n'en pouvait plus et avait besoin aussi de vaquer à ses affaires. Quant à celles du marquis, il ne savait que décider, et l'impardonnable résolution de la marquise le mettait en fureur.

— Et ces femmes-là se disent chrétiennes !...

Une enfilade de gros mots suivait, et si l'un ou l'autre cherchait à excuser la pauvre Zosima qui, à peine arrivée chez sa mère, avait dû se mettre au lit avec une fièvre ardente qui ne la quittait pas et faisait craindre pour sa vie, il s'emportait de plus belle :

— Sa place était ici et pas ailleurs !... Et ce que je vous dis, je le lui dirais en face !... Je veux qu'elle le sache !

— L'état de gâtisme s'aggrave avec une terrible rapidité, lui dit un soir le docteur. Le marquis succombera bientôt.

Et, comme il prenait congé du chevalier, tous les deux restèrent muets de surprise en voyant apparaître sur le seuil du petit salon où ils étaient Agrippina Solmo que Maria avait en vain cherché à retenir dans l'antichambre.

— Où est-il ? Laissez-moi le voir !

Maria tenait par un des pans de sa mante cette inconnue qui lui avait fait l'effet d'une folle, elle aussi, lorsqu'elle lui avait ouvert la porte d'entrée.

— Où est-il ?... Laissez-moi le voir !... Par charité, monsieur le chevalier !

Et elle s'était jetée à genoux devant lui.

## XXXIV

Le docteur s'était flatté de l'idée que la vue de cette femme pourrait produire quelque crise favorable dans l'état du dément ; mais il avait été promptement détrompé.

Le marquis, l'ayant regardée fixement de ses yeux égarés où la pupille semblait déjà voilée, était resté tranquille et pensif quelques instants, comme s'il eût fouillé au fond de sa mémoire pour y trouver un souvenir lointain ; puis, indifférent, il avait repris le rythme lugubre de ses cris, agitant la tête, laissant couler la salive des coins de sa bouche ; et Agrippina, pâle comme une morte, ses cheveux noirs en désordre, sa mante jetée à terre, s'était mise à la lui essuyer, sans un mot, sans une larme, ne détachant pas ses regards pleins d'une douloureuse stupeur du visage déformé de son bienfaiteur, – elle ne l'appelait pas autrement.

Elle demanda la permission de le veiller. Et elle était restée là toute la nuit, debout à côté du lit, ne sentant pas la fatigue, mais sentant par moments les larmes l'étouffer et lui brouiller la vue. Les mains jointes nerveusement et le cœur haletant d'angoisse, toute la nuit elle avait suivi le balancement continu de la tête du marquis et écouté son lugubre refrain : « Oh ! oh ! ah ! ah ! »

— Allez-vous reposer maintenant, lui dit Titta en rentrant dans la chambre, à l'aube ; nous avons suffisamment dormi.

— Ah ! commère Pina ! qui aurait jamais pu s'attendre à cela ! s'écria maître Vito, encore un peu alourdi par le sommeil.

— Non ! Laissez-moi rester ici !... répondit-elle sans bouger.

— Qui donc est allé vous le dire à Modica ? demanda Titta.

— Un monsieur de Alpaccaforno... Un ami d'ici le lui avait écrit. Il fit part de la nouvelle à mon mari, et je suis accourue, la mort dans l'âme... Deux jours de voyage ! il me semblait ne jamais arriver !

— Commère ! dit maître Vito en hésitant, maintenant, c'est inutile de dissimuler... Vous le saviez, qui avait fait le coup... pour Rocco !

— Non, je vous le jure, maître Vito ! Je ne savais rien !... Je n'avais pas même un soupçon !...

— C'est égal, vous pouvez vous en vanter... il vous a aimée, le marquis !

— C'est vrai ! c'est vrai ! répondit-elle en secouant tristement la tête et en essuyant la bouche du malheureux qui était devenu assassin par jalousie d'elle et qui maintenant ne la reconnaissait plus. Quelle pitié, Sainte Vierge !

Don Tindaro, en apprenant par son gendre dans la matinée l'arrivée de la Solmo, lui reprocha de l'avoir laissée entrer.

— J'ai voulu faire enrager la marquise !... Et puis où trouver en ce moment une garde plus dévouée ? Elle l'a veillé, seule, toute la nuit. J'admire infiniment cette pauvre femme qui a fait deux jours de route, à cheval, presque sans s'arrêter, pour voir le marquis, le sachant malade. Hier soir, quand elle est arrivée et s'est jetée à mes genoux, suppliante, moi... qui n'ai pas le cœur si tendre... moi et le docteur, nous étions émus comme deux imberbes. Nous n'avons

pas pu lui dire : « Retournez chez vous ». Ç'aurait été une vraie cruauté.

— Mais maintenant ?

— Maintenant, puisqu'elle ne demande qu'à rester, nous la laisserons ici jusqu'à ce qu'on vienne l'en chasser, si l'on a ce courage. Après tout, elle a été sa maîtresse pendant longtemps ! Tout cela sont de vains scrupules.

— Ce ne sont pas des scrupules ! Le marquis de Rocca-verdina ne doit pas mourir avec cette femme à son chevet... Ce serait un scandale !

— Doit-il mourir comme un chien, n'ayant que des mercenaires auprès de lui ?... C'est cela qui me paraît un scandale, à moi !

Trois jours après, l'idiotisme avait fait de grands progrès. Le marquis n'était plus agité, il ne criait plus, il restait immobile sur un fauteuil, sombre, silencieux, les mains sur les genoux.

Agrippina lui donnait tous les soins qu'une mère donne à son enfant. Parfois, au son de sa voix, quand il refusait de se laisser rendre quelque service et qu'elle le grondait doucement, en l'appelant : « Marquis ! marquis ! » il tournait lentement la tête vers elle, la regardait du coin de l'œil, d'un air méfiant, comme si cette voix avait réveillé en lui des réminiscences, de lointaines sensations ; mais le vide se faisait rapidement de nouveau dans son esprit et il retombait pour de longues heures dans sa sombre immobilité.

Elle restait toujours là, toujours auprès de lui, et quand, son fauteuil ayant été roulé au soleil, ce pauvre être qui n'était plus que matière semblait encore éprouver quelque jouissance de la tiédeur du rayon qui l'enveloppait, elle lui

parlait tout bas, soulageant son cœur, comme s'il avait pu la comprendre :

— Ah ! pourquoi Votre Excellence a-t-elle fait cela ? Pourquoi ne m'a-t-elle jamais rien dit ?... Un mot aurait suffi : Agrippina, fais attention ! Votre Excellence n'était-elle pas le maître ? Qu'y avait-il besoin de tuer ?... Enfin ! le destin l'a voulu ! Ah ! Seigneur ! Ah ! Seigneur !...

Elle se réjouissait de le voir tranquille, de ne plus l'entendre crier ni entrer en fureur. Elle croyait que c'était une amélioration et, à chaque visite du médecin, elle restait douloureusement étonnée de le voir considérer son malade en hochant la tête et s'en aller en levant les épaules, sans même répondre quand elle lui demandait :

— Il va mieux, n'est-ce pas ? Il est docile maintenant comme un petit agneau.

Elle sentait son cœur se serrer pourtant en le voyant tourner et retourner lentement ses mains, les observer longuement, touchant les bouts de ses doigts l'un après l'autre, comme s'il voulait les compter, sans s'inquiéter de sa salive qui découlait de ses lèvres pendantes. Elle la lui essuyait constamment et suivait chaque mouvement de sa tête branlante et de ses yeux, cherchant à y découvrir quelque lueur d'intelligence, tandis qu'elle répétait :

— C'est moi Agrippina Solmo ! Est-ce que Votre Excellence... ne me reconnaît pas ? Je suis venue tout exprès pour vous soigner ; je ne bougerai pas d'ici...

Puis, lui entendant mâchonner quelques mots, elle s'agenouillait devant lui, prenant dans les siennes ses mains qui chiffonnaient machinalement son pantalon, s'efforçant de se faire regarder par ses yeux sans regard.

— C'est moi ! Agrippina Solmo !... que Votre Excellence fasse un effort ! qu'elle se rappelle, qu'elle se rappelle !... qu'elle regarde bien !

Elle le soulevait par le menton où la barbe poussait drue et hérissée ; elle écartait de son front les cheveux qui le couvraient, sa pauvre tête étant toujours baissée, comme appesantie par le mal qui y avait son siège ; et, en dernier lieu, ses tentatives restant vaines, elle se relevait d'un bond désespéré, cachait sa figure entre ses mains convulsées, balbutiant :

— Quel châtement, Seigneur ! Quel châtement !

Et le châtement, elle entendait bien qu'il était pour elle aussi, estimant que c'était en grande partie de sa faute si le marquis avait tué Rocco Criscione.

L'état du malade s'aggravant encore, le chevalier Pergola, don Tindaro et le docteur La Greca multiplièrent leurs visites.

Un jour, la Solmo les accueillit par ces mots :

— Ah ! il ne veut plus marcher ! Il serre les dents, il détourne la tête ; comment faire !

— Nous y sommes.

Le docteur ne dit pas autre chose, mais Agrippina comprit ce que cela signifiait et se jeta sur une chaise, les mains dans ses cheveux, sanglotant :

— Mon fils ! Mon fils !

La tendresse désolée de cette exclamation n'émut pas le vieil oncle du marquis ; il s'approcha et la prenant par un bras avec égard cependant, il lui dit d'un ton sévère :

— Vous devez le comprendre, vous ne pouvez plus rester ici... Maître Vito, accompagnez-la... Pauvre femme !

Elle s'élança pour baiser et rebaiser les mains presque inertes qui avaient versé le sang à cause d'elle, et dans ces baisers Agrippina semblait vouloir laisser son âme, orgueilleuse et reconnaissante d'avoir été aimée à ce point par le marquis de Roccaverdina.

— Mon fils ! Mon fils ! répétait-elle.

Mais la pauvre créature se laissa entraîner par maître Vito, sans opposer de résistance, humble comme toujours, convaincue, elle aussi, qu'elle ne pouvait plus rester là puisque son destin l'avait ainsi voulu !

FIN

# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

***Ebooks libres et gratuits***

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

**Mai 2024**

—

– **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : MarcS, YvetteT, PatriceC, AlainC, Coolmicro.

– **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

*Votre aide est la bienvenue !*

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES  
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**